This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

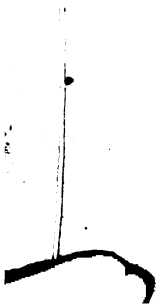
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



LE MAROC

ET

SES TRIBUS NOMADES.

IV
1

LE MAROC

ET

ES TRIBUS NOMADES

Excursion dans l'intérieur,
hasses, détails de Mœurs, Superstitions, Coutumes, etc.,

PAR J. DRUMMOND-HAY;

ADUIT DE L'ANGLAIS AVEC NOTES ET INTRODUCTION

PAR

Mme LOUISE SW.-BELLOC.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

DT
309
D784
1844

Coutumes des Maures

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Dans le cours d'une rapide excursion de Tanger Larrache, entreprise en partie pour explorer le ays, en partie pour chercher un barbe pur sang, e la plus belle race, destiné à la reine d'Angleerre, l'auteur a vu de si frappants tableaux de la ie arabe, il a entendu conter tant d'anecdotes tant un jour nouveau sur le caractère et les coumes des diverses tribus nomades, qu'il n'a pu sister à la tentation de recueillir ses souvenirs.

La Barbarie occidentale, si peu connue et si die de l'être, n'a été que fort imparfaitement déite par les Européens. L'auteur n'a cependant ulle intention de donner ici des détails géogra-

phiques et statistiques (1). Son but est simplement d'esquisser la physionomie de la population du Maroc, telle qu'elle lui est apparue à travers ses propres impressions et dans les récits de ses compagnons de voyage.

Un séjour de plusieurs années à Tanger, où son père est consul général de l'Angleterre (2), a permis à l'auteur d'apprendre et de parler avec facilité le mograbin, dialecte de la langue arabe. Il a passé plusieurs semaines en excursions de chasse dans l'intérieur avec les rudes et intrépides chasseurs du pays, vivant comme eux, faisant partie de leurs bandes indisciplinées, et initié ainsi à toutes les particularités de leurs coutumes.

Le lecteur s'étonnera peut-être du mélange de fiction et de vérité qui se rencontre dans quelques uns des récits; mais l'auteur affirme qu'il rapporte avec la plus scrupuleuse exactitude ce qu'il a entendu conter. Il lui eût été tout à fait impossible de donner une juste idée du tour d'esprit et de

(1) Nous avons cru devoir suppléer à cette lacune, dans de nombreuses notes puisées aux meilleures sources, et dans l'introduction. (*Note du traducteur.*)

(2) M. Drummond-Hay, chargé récemment par son gouvernement des négociations entamées avec le sultan Abd-el Rhaman, pour le maintien de la paix entre la France et le Maroc.

sentiments des Mores, sans conserver les expressions pittoresques et exagérées d'un peuple, qui colore des teintes de son imagination les événements les plus ordinaires de la vie, et qui attribue tout ce qui arrive à l'intervention directe du Tout-Puissant ou de quelque divinité inférieure.

C'est une habitude générale parmi les Mores de rapporter de longues conversations tenues par des lions, des sangliers, des hyènes; et, en pareil cas, le conteur ne se figure pas précisément mentir; car, selon lui, toutes les variétés de cri ou de son que fait entendre un animal sauvage se peuvent traduire en bon arabe.

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

LE MAROC

ET

SES TRIBUS NOMADES.

IV
1

contenir et à réprimer l'invasion des ba
Elle peut, comme sous Louis XIV, prêter
tan contre ses ennemis, l'appui et l'auto
son nom (1). Profitant des divisions intesti
menacent l'empire, elle peut stipuler d'
tantes garanties pour le commerce. Elle
travers l'Algérie, faire pénétrer jusqu'au
du Maroc les produits variés de nos manuf
et en exporter en échange une foule de n

(1) En 1666, le Marseillais Roland Fréjus, cha
faires d'une compagnie exploitant le commerce du
de Fez, fut envoyé par Louis XIV au shérif Moule
en guerre avec l'alcaïde ou kaïd Gailand, allié des
alors établis à Tanger. L'appui du roi de France aid
samment le shérif que, sortant des îles Zapharines
tait réfugié, il reprit les royaumes de Fez, de M
Tafilet, et rétablit l'unité du royaume d'Almanzor,
ment rompue par les discordes des quatre fils de c
reur, qui avait fait affluer au Maroc vers la fin du x
toutes les richesses de Tembouctou et de l'Afrique
L'alliance de Mouley-Arxid ouvrit à la France un
important en Afrique, devint une garantie contre
saires barbaresques, neutralisa l'influence que dev
ner aux Anglais l'occupation de Tanger, en prépar
don, et fut le prélude des relations entretenues
avec Mouley Ismaël, successeur de Mouley-Arxid. *V*
plus de détails les intéressants articles intitulés des *R*
de la France avec l'empire de Maroc, par R. Thoma
velles Annales des Voyages, mai et août 1840, janvi
juillet et octobre 1842. — Paris. Arthus Bertrand.

es d'une grande valeur. Par la voie de terre, peut ouvrir des communications avec nos ptoirs du Sénégal, elle peut faire une honora- concurrence aux vaisseaux anglais, hollandais, gnols qui venaient s'approvisionner dans les s barbaresques et qui nous en avaient à peu bannis. Elle peut enfin reprendre dignement Maroc le rang où l'éleva, en 1629, la sage et ureuse politique de Richelieu, où la main- ent en 1693, l'éclat du nom de Louis XIV et rofonde admiration que Mouley-Ismaël avait ue pour ce monarque, « le plus grand, disait-il, princes chrétiens (1); » prépondérance qui, qu'affaiblie par les abandons successifs de la nce, se révèle encore dans le traité de paix con- entre Sidi-Mohamed et Louis XV, en 1767 (2), suite de l'ambassade du comte de Breugnon Maroc. L'influence française se ranima et gran- en 1800, grâce au retentissement de la fabu-

) Même ouvrage, et mêmes articles. Page 163, tome 2 *Annales*. Voir aussi la demande en mariage faite par pereur de Maroc, de la princesse de Conti, fille naturelle ouis XIV et de Mlle de la Vallière, et le séjour en France en-Aïssa, ambassadeur de l'empereur de Maroc.

) Voyez dans l'appendice, à la fin du volume, le texte traité, qui servait encore de base à nos relations com- iales avec le Maroc, avant les derniers événements.

leuse expédition d'Égypte ; les victoires conti n
tales de Napoléon la prolongèrent jusqu'en 180
époque à laquelle Mouley-Soliman envoyait
comme ambassadeur, à l'empereur des Français
Hadji-Edris-Rami, chef vénéré de la puissante fa
mille des shérifs de ce nom, issue du fondateu
de Fez (1).

Et chose bien autrement significative, ce mêm
Mouley-Soliman s'engageait en 1816 à rachete
tous les naufragés captifs chez les tributs nomade
du Sahara et de l'Oued-Noun ; et, en 1817, désar
mant sa marine militaire, il défendait toute espèc
de course contre les chrétiens (2).

L'attitude imposante que vient de prendre l
France vis-à-vis du sultan, la justice de ses récla
mations (3), la présence du prince de Joinville
bord de l'escadre qui bloquait Tanger, l'attaqu
et le bombardement de ce port, permettent de re
nouer ces nobles traditions du passé, et de dicte
un traité de paix plus avantageux que tous ceu
qui ont été conclus jusqu'ici avee le Maroc. L

(1) Voyez dans l'appendice à la fin du second volume
§ 2, la lettre présentée par cet ambassadeur à Napoléo

(2) *Relations de la France avec le Maroc. Nouvelles An
nales des Voyages*, tome 4, page 66.

(3) Voyez dans l'appendice, paragraphe 3, l'historiqu
des causes de la querelle, de ses incidents, de ses suites.

se remettre de ce soin à la haute sagesse
sa profonde intelligence des intérêts na-
Tout ce qui se pourra faire sera fait.
été beau de conquérir cette contrée bar-
civilisation sans coup férir, de la faire
ns la pacifique et large unité de l'Europe,
ion de sang, et par le seul ascendant des
et du génie. Jusqu'à quel point la chose
possible? nous l'ignorons, Mais quoi qu'il
ne le différend soit tranché par la diplo-
par l'épée, que le Maroc nous devienne
nemi, il nous importe également de le

greb ou « extrême occident, » c'est ainsi
Mores nomment leur pays, occupe en
peu près la même étendue que l'Espagne
e. Placé entre la « petite mer » (la Médi-
et la « mer sans rivages » (l'Océan), il
de l'est à l'ouest par une longue arête
dont les cimes neigeuses se confondent
ues. C'est, selon la poétique tradition
, ce puissant Atlas, roi d'une terre où
d'innombrables troupeaux, où crois-
« arbres, aux feuilles éclatantes d'un or
aux rameaux d'or, aux pommes d'or, »
geaient de hautes murailles, que gardait
terrible. Pétrifié au centre de son em-

sables ; l'équipage se croyait perdu. Un matelot conseilla au capitaine de jeter l'ancre, et de feindre d'être au mouillage, en parfaite sécurité. Quelques Arabes vinrent à bord. Le capitaine leur demanda de la gomme et d'autres denrées, alléguant qu'il était venu pour commercer avec eux, et ne repartirait que dans quelques jours. Une forte marée survint et dégagea le vaisseau, qui remit à la voile, laissant les Arabes ébahis de ce miraculeux départ.

Ce fut avec les tribus de l'Oued-Noun que Mouley-Soliman négocia, en 1815 et 1816, le rachat des esclaves chrétiens. Plusieurs vaisseaux (2) se sont encore perdus depuis sur cette côte inhospitalière.

A l'autre extrémité de l'empire, la rive nord-est sur la Méditerranée se hérisse d'une véritable muraille de rocs; c'est la sauvage province du Rif, dont les habitants, aussi impitoyables aux naufragés que les Bédouins, sont chasseurs sur terre et pirates sur mer. Ils marchent toujours armés, et ne sont guère plus soumis au sultan que les populations nomades de l'Oued-Noun. Des circonstances analogues reproduisent les mêmes effets, l'isole-

(1) Voir le *Naufrage du brick français la Sophie, sur la côte occidentale de l'Afrique*, le 30 mai 1819, par Charles Cochelet.

péril. Les tribus errantes qui parcourent ces so-
udes, toujours aux aguets d'un naufrage comme
une proie, découvrent bientôt les mâts qui poin-
nt au delà des collines sablonneuses. La *bonne
uvelle* se répand dans les douars. Les Bédouins
rment de couteaux, de fusils, de bâtons; quel-
uefois, ils laissent s'écouler deux ou trois jours
ant de se montrer sur la rive. Ils espèrent que
équipage, affaibli par le danger, par la crainte de
ourir de faim, se rendra plus facilement, ou se
ttera à la nage. Ils accourent alors comme des
quins, et se disputent la pâture. Après le par-
ge des hommes, vient le pillage du vaisseau,
i'ils brûlent, afin que ses débris ne puissent ser-
r de phare à d'autres malheureux.

Les navires frétés pour le Sénégal, la côte de
uinée, les îles du cap Vert, sont les plus expo-
s à périr sur cette plage, que recouvrent à peine
eux pieds d'eau à marée basse, et dont les cartes
aritimes n'indiquent point les dangers avec assez
e précision (1).

Un vaisseau espagnol y échappa, il y a plusieurs
nées, par un ingénieux stratagème; la quille et
ne partie de la proue étaient engagées dans les

(1) Du moins au dire de Jackson, auquel nous emprun-
ns ces détails. Voyez ses *Avis aux navigateurs*, dans son
vrage sur le Maroc.

qu'à demi. De larges et nombreuses rivières y descendent des sommets de l'Atlas, mais barrées à leurs embouchures par les bancs de sables que l'incurie des Mores y laisse accumuler, elles ne peuvent recevoir de gros vaisseaux. Lors des crues, provoquées par les pluies ou la fonte des neiges, la même cause les change en torrents impétueux, qui, n'ayant point dans la mer une assez large issue, déversent sur les plaines le trop-plein de leurs eaux et y laissent des lacs stagnants dont les exhalaisons désolent la contrée. C'est ainsi que le vieux Mamora et ses environs, situés entre l'embouchure du Bou-Regreg et du Sébou, sont aujourd'hui déserts.

Cependant, entre la triple ceinture des sables, des montagnes et des mers, fleurissent encore les riants jardins du vieil Atlas. Coupé de vallons, de terrasses, de plateaux, dont les expositions diverses favorisent la croissance de toutes les plantes, depuis les céréales jusqu'aux fruits des tropiques, le sol se couvre de riches moissons, et donne jusqu'à trois récoltes par an, sans autre engrais que le fumier qu'y laissent les troupeaux, ou les cendres des broussailles que l'Arabe pasteur brûle avant de semer (1).

(1) Graberg de Hemso. *Aperçu statistique de l'empire de Maroc*, 1834.

Jackson, qui séjourna seize ans dans diverses
ovinces du Maroc, cite un exemple frappant de
tonnante vigueur de la végétation. « J'étais, »
-il, « dans la province de Suze, que couvrent les
ntations d'oliviers; il y en a une très-étendue
x environs de Messa. Les arbres en sont magni-
ues et d'une grande hauteur, mais disposés
ne façon bizarre. J'en demandai la cause, et
ppris qu'un des rois de la dynastie de Saddi,
nt en marche pour le Soudan, avait campé là
ec toute son armée. Les piquets, dont se sert la
valerie pour attacher les chevaux, avaient été
ipés aux oliviers voisins et fichés en terre. Le
np levé, ils restèrent en place, poussèrent, et
oduisirent ces gigantesques arbres. J'avoue que,
it en reconnaissant ce que l'explication avait
ngénieux (car la plantation figurait exactement
rrangement de la cavalerie dans un campement
ibe), je la traitai de fable; mais quelque temps
rès je fus forcé d'y croire. J'avais fait venir quel-
es plantes pour un jardin que je possédais à
adir ou Santa-Cruz; le jardinier apporta, entre
tres choses, des baguettes de bois, sans racines
feuilles, d'environ dix-huit pouces de long et
is de circonférence. Il les enfonça à grands
ups de pierre dans le terrain. Ne comprenant
n à cette manœuvre, je lui demandai ce qu'il

prétendait faire, et pourquoi il perdait ainsi son temps? « Je ne perds point de temps, » me dit-il « je plante vos grenadiers. » Peu convaincu, je tirais les bâtons de terre, lorsque des gens qui étaient proche m'assurèrent qu'il n'y avait pas d'autre façon de planter ces arbres, qui ne pouvaient manquer, ajoutèrent-ils, de prendre racines (avec la bénédiction de Dieu!) et de se couronner de feuilles l'année d'après,

» J'en laissai quelques-uns; la prédiction s'accomplit : ils s'enracinèrent et promettaient de devenir de beaux et vigoureux grenadiers, lorsque je quittai Agadir (1). »

Cette fertile province de Suse (2), qui autrefois

(1) Jackson. *Account of the empire of Marocco.*

(2) Son principal port, Agadir ou Santa-Cruz, muré et fortifié, en 1505, par Emmanuel, roi de Portugal, repris aux Portugais par les Mores en 1536, est le premier port au sud qui dépende de l'empereur. La rade en est large, profonde, et bien protégée des vents. Jackson affirme qu'il ne s'y perdit pas un vaisseau pendant les trois ans de séjour qu'il fit dans cette ville, bâtie sur une des sommités de l'Atlas. Sous le règne de Mouley-Ismaël, Agadir était le centre d'un commerce très-étendu. Les Arabes du désert et les nègres du Soudan venaient s'y approvisionner de marchandises pour l'intérieur de l'Afrique, et les caravanes allant et venant de Tembouctou y passaient constamment. Une révolte de ses habitants contre Sidi-Mohamed, et la fondation de Mogador par ce dernier, lui ont enlevé une grande partie de son importance.

mait à elle seule un royaume, est aujourd'hui toutes les parties de l'empire la plus riche et la s vaste. L'olivier, l'amandier, le dattier, l'oran-, la vigne, et jusqu'à la canne à sucre y crois-t spontanément; un indigo d'un bleu vif pousse s culture dans tous les terrains bas. Elle pro-t plus d'amandes et d'huile d'olive que toutes autres provinces ensemble. Les alentours de odant ressemblent à un magnifique jardin.

Le climat y est beau et salubre, à l'exception rtant de la désagréable saison des vents chauds. s le commencement de septembre le *simoun* vent de Sahara, souffle avec violence pendant is, sept, quatorze, ou vingt et un jours. S'il e plus de trois jours on s'attend à le subir jus-au septième; s'il dépasse ce terme, il le double. orsque j'habitais Agadir, « dit Jackson, » il ffla une fois durant vingt-huit jours, mais c'est cas fart rare. Le pacha de Suse, âgé de soixante dix ans, et qui était né dans le pays, m'assura l'avoir jamais vu dépasser vingt et un jours. La leur était excessive; le sol brûlait les pieds, et toits plats des maisons se crevassaient et tom-ent en poussière. » Ce vent précède d'ordinaire saison des pluies ou *liali;* il ne se fait guère tir que dans le sud : en avançant vers le nord brises de terre et de mer soufflent alternative-

ment. Les nombreux cours d'eau qui descen
des montagnes, les forêts qui en revêtent
pentes, entretiennent dans l'atmosphère une
cheur agréable. Le doura, le blé, le riz, le
croissent dans les plaines du centre; on y recu
le coton, le tabac, l'indigo, le sésame, la gom
le miel, la cire, le sel, le salpêtre, le chanvr
safran, etc.

La province de Haha possède des forêts d'*ar*
arbre qui porte des olives dont les amandes
ferment une huile excellente à manger et
brûle deux fois plus longtemps que l'huile d'
ordinaire. C'est là aussi que croît l'*arar*, bois à
preuve des vers et de la pourriture; des solive
ce bois enlevées à une maison au bout de
quante ans n'avaient subi aucune altération (1

Le cèdre, le liége, le chêne, le caroubier
noyer, l'acacia, l'olivier s'échelonnent sur
flancs et au pied des montagnes. Le gibie
abonde. Le bétail y est vigoureux. Le mou
qu'on peut considérer comme indigène, donne
laine d'une douceur et d'une finesse remarqual

Cependant, au milieu de toutes ces richess
Maroc dépérit. D'immenses jachères entrecou
ses cultures. C'est une contrée à la fois féc

(1) Jackson.

et indigente, favorisée de la nature, négligée par l'homme. Les empereurs mores, en défendant l'exportation du blé, ont encore augmenté l'incurie générale chez leurs sujets. Au rebours de l'axiome d'économie politique qui dit que « le blé à bon marché est une bénédiction, » ici plus cette denrée baisse, plus le peuple est misérable (1). Dès que l'aiguillon du gain ne le stimule plus, il s'abandonne à toute sa paresse. Sobre, n'ayant guère à satisfaire que des besoins animaux, il savoure les douceurs du *far niente* comme les *lazzaroni*, ou plutôt comme ses frères d'Espagne; car sous son apparente immobilité, couve souvent un foyer de haine, d'orgueil ou de ruse.

Mais il serait absurde de prétendre peindre en quelques traits, et comme ne faisant qu'un tout, une population aussi diverse que celle du Maroc.

Elle se compose de Mores, d'Arabes, de Berbères ou habitants aborigènes, d'un demi-million de juifs environ, de nègres, d'un très-petit nombre de chrétiens, et d'un moindre encore de rené-

(1) *Colburn's united service Magazine, naval and military Journal*, août 1844. Plusieurs renseignements sur le Maroc sont donnés dans ce journal par un Anglais, qui a récemment habité ce pays, et qui le connaît bien. Nous avons cru devoir profiter de son expérience, sans tenir compte de ses préjugés antifrançais.

gats, qui, repoussés par tous comme des *pa*
se marient entre eux.

Les Mores et les Arabes se ressemblent
plusieurs points, bien qu'ils se détestent cor
ment. Les premiers habitent les villes où ils
plissent les plus hautes charges de l'État
distinctions héréditaires sont néanmoins i
nues parmi eux. Tous égaux par la naissanc
n'admettent de différence de rang qu'en rais
l'importance des fonctions qu'ils remplissen
sont-ils privés par quelque caprice du sulta
rentrent dans la foule des citoyens. Des q
peuples qui occupent l'empire du Maroc
Mores sont les seuls qui aient eu des ra
suivis et immédiats avec les Européens. Plu
descendent des Mores grenadains, chass
l'Espagne, et conservent encore dit-on, les
de certaines villes de la Péninsule. Ils parl
mogareb ou mograbin, entremêlé de plu
mots amazirgues et espagnols. Ils sont gr
beaux, élancés. On retrouve parmi eux tout
nuances de couleur, depuis la blancheur ma
femmes, jusqu'au teint bronzé, cuivré, bas
même noir, des hommes. De fréquents ma
avec les négresses du Soudan ont amené c
lange.

Les habitudes d'un More de condition

très-simples, et sa stricte observance des usages établis, fait d'un jour la peinture de tous les autres. Il se lève avec le soleil. Sa toilette lui donne d'autant moins de peine qu'il dort à peu près habillé. Il fait sa prière dès que la voix du muezzin lui rappelle l'unité de Dieu et la venue du prophète. Il déjeune avec une tasse de café et quelques confitures sèches. Parfois il s'accorde la douceur de fumer une pipe de *kief*, ou fleur du chanvre (il fume rarement du tabac). Ensuite, il monte à cheval et galope deux ou trois heures. Vers midi, il mange du pilau, de la viande fortement épicée; mais l'orgueil de sa table, c'est le savoureux *cous-coussou*. Après dîner, il va au café, quelquefois à la mosquée. Le soir, il soupe, ou plutôt fait un second dîner, et s'étend pour dormir sur les coussins qui lui servent de lit (1).

Surperstitieux à l'excès, quoique Mahomet proscrive la magie et les augures, les Mores ont

(1) Les Mores portent des babouches et des bottines très-larges; aussi n'ont-ils jamais de cors. C'est en voyant ces stigmates européens sur l'orteil d'Ali-Bey, autrement dit *Badia l'Espagnol*, tandis qu'il était au bain, que s'élevèrent les premiers soupçons sur son compte. Après avoir joui de la faveur de l'empereur de Maroc, il fut disgracié et sommé de quitter sur-le-champ l'empire, comme un imposteur qui usurpait le titre de vrai croyant.

grand foi aux astrologues. Ils croient au mau
œil, craignent les démons et les esprits, vénè
fort les amulettes, et leur supposent une effic
indépendante de la religion, puisqu'ils en con
lent l'usage aux chrétiens. Bigots et fanatiques
contestent les merveilles de la science, mais r
sitent pas à croire qu'il y a un espace de soixar
dix mille journées de marche entre les deux
de l'ange fatal du troisième ciel. De cette créd
absurde, naît leur respect pour les marabou
autres saints dégoûtants, qui infestent les vi
et rôdent autour des sépulcres, comme les d
niaques de l'Évangile. Un complet mépris po
vérité, un penchant décidé à la cruauté et
ruse, enfin, la despotisme absolu, si propre
velopper les instincts féroces et bas, ont e
toute grandeur du caractère des Mores. Le
d'entre eux qui se *souviennent*, émigrent, ne
lant pas, disent-ils, supporter la domination l
ils ont dominé.

On croit que les Arabes du Maroc sont des
dus des plateaux de l'Asie. Quelques-uns se
tendent issus des Chananéens, chassés de la P
tine par le peuple hébreux; d'autres, se di
sortis des familles arabes qui s'enfuirent du
men lors de la promulgation des dogmes de
homet. Ils en donnent pour preuve les noms di

que portent leurs tribus, et qui se retrouvent parmi les hordes errantes de l'Asie. Dispersés dans les plaines de la Barbarie, ils y continuent leurs courses nomades, et y conservent leurs habitudes pastorales et guerrières. Hardis, actifs, intelligents, ils ont gagné à leur contact avec les Mores une dose de fourberie. Entourés de leurs troupeaux, campés sous leurs tentes, indépendants, ils payent néanmoins un tribut à l'empereur, le *garahne*, ou impôt territorial. Ils sont de plus obligés de fournir aux troupes qui passent dans le voisinage de leurs *douars*, le blé, le beurre, le miel et la viande. De même qu'en Arabie, ils plient leurs tentes après la récolte, et vont chercher ailleurs une terre vierge et de gras pâturages. Ces migrations rappellent le temps des patriarches. Chaque douar a un cheik ou chef qui jouit d'une autorité assez étendue. Chez ces peuples primitifs, la naissance d'un enfant et celle d'un poulain sont également fêtées. Ils justifient encore leur ancien renom d'hospitalité en dressant une tente vide destinée aux voyageurs. Au centre des douars les plus nombreux on voit souvent une mosquée où se disent les prières, et où le taleb, maître d'école, enseigne aux enfants à lire le Coran.

Les Berbères ou *Amazirgues* (ce dernier mot

veut dire noble et libre) sont, selon toute a
rence les peuples primitifs, ou du moins les
anciens de l'Afrique septentrionale. Ils exer
une grande influence sur les destinées du Ma
Tour à tour pasteurs, guerriers et chasseurs
habitent les montagnes et les défendraient vi
reusement au besoin, contre les invasions
ennemi, et même contre les troupes du sul
dont ils ne reconnaissent la domination qu'au
qu'il leur convient de s'y soumettre. Ils sont
vernés par des chefs héréditaires ou anciens
enseignent sans trop de scrupule les rites de
homet, car ils mangent du sanglier et boivei
vin qu'ils fabriquent. Les habitants de la prov
du Rif sont de cette race.

Celle des Schellouhs, qui occupe la bra
du grand Atlas, est pacifique et plus adonn
l'agriculture qu'à la chasse. Ils ne se mêlent p
aux Amazirgues.

L'existence des juifs est là, comme partout
mystère. En butte aux plus ignominieux tr
ments dans tout l'empire, plus ménagés, peut-
par les habitants du Rif et par certaines tribus
montagnes qui tolèrent leur présence, ils p
rent néanmoins se fixer dans les villes d
plaine, où ils exercent différentes industries.
sont serruriers, orfévres, potiers, maçons,

leurs. Les plus instruits perçoivent les impôts, frappent la monnaie et sont employés dans toutes les négociations et dans tous les rapports avec les Européens, qui, à leur tour, ont le tort grave de les prendre pour médiateurs et envoyés près du sultan. En pareil cas, le mépris qu'inspire le juif rejaillit sur le chrétien. De plus, la lecture du Coran leur étant interdite, ainsi que la langue arabe, ils sont obligés d'avoir recours à un interprète : et il y a dix à parier contre un que les paroles ainsi transmises n'arrivent à l'empereur qu'étrangement dénaturées. L'arabe pur est le langage des gens de distinction ; tout ambassadeur qu'une puissance européenne envoie au Maroc devrait le savoir parler. La négligence de cet usage et d'une foule d'autres, mal compris ou mal observés, ont plus d'une fois rompu des négociations importantes. Tel envoyé ne soupçonne même pas l'horreur qu'inspire aux porteurs du *haïk*, si ample et si bien drapé, son costume noir et collant, qui joint à l'indécence des formes, l'inconvenance de la couleur; le noir, détesté au Maroc, est imposé aux juifs.

Les nègres amenés du Soudan comme esclaves, sont traités avec douceur, et obtiennent facilement de leurs maîtres la liberté. C'est parmi eux que se recrute la garde noire du sultan; jadis formidable,

elle ne dépasse pas aujourd'hui cin
hommes.

Le gouvernement de Maroc est in
arbitraire que celui de Turquie. L
entre ses mains la vie, les propri
jusqu'aux consciences de ses sujets.
de descendant de Mahomet, il est pr
croyants; aucun conseil, aucun di
son autorité, il est juge suprême, i
faillible, et quand il lui plaît, seul
la loi qui émane de lui. Impôts, mon
mesures, tout varie au gré de son ca
reil despotisme ne peut s'expliquer q
sive abjection du peuple sur lequel

Avec tant d'éléments bizarres et
res, que deviendra le Maroc au cont
lisation européenne? qu'elle y pénè
commerçante, elle l'envahira. Les
sauraient se renouer circonscrites
comme jadis. Et l'égalité est elle
des peuples que sépare un abîme?

La France sera-t-elle pour ce ro
avare, et jaloux, le conquérant qu
racle de Thémis, devait dépouille

(1) Voir dans l'appendice, paragraphe 4
principaux ouvrages qui traitent du Maroc.

leurs fruits d'or les arbres du vieil Atlas? ou bien, fidèle à la tradition chrétienne, soufflera-t-elle l'esprit de vie dans le cadavre, et lui dira-t-elle : « Lève-toi, et marche? »

LE MAROC

ET

SES TRIBUS NOMADES.

I.

Départ de Tanger. — Les portes de la ville. — Tradition. — Le portier. — Le soc de Barra. — Les matamores. — Le cimetière musulman. — Les Kermous. — Le mearrah des juifs. — Le charnier. — La route des ambassadeurs. — Le village de Souany. — Description de la caravane.

« Mieux vaut prier que dormir ! Dieu est grand ! » Ces paroles psalmodiées par la voix rauque du *muezzin*, qui annonçait l'heure de la prière du haut d'un minaret de la mosquée voisine, m'avaient à peine tiré de mon sommeil que notre vieux *mahasni* ou soldat de garde, entra dans ma chambre, alluma ma lampe, et me dit :

« N'avez-vous pas devant vous un long voyage, et vous tardez à vous lever ? »

Je fus bientôt habillé, et complétai à la hâte mes préparatifs de départ commencés de longue main.

Ce fut le matin du 15 août 1839, au moment où les premiers rayons du soleil se montraient au-dessus de Gibel-Moussa, la colline du Singe, et l'une des colonne d'Hercule, que notre caravane partit de Tanger, « la ville protégée du Seigneur, » pour aller visiter le sage *fakih* (docteur de la loi), le puissant pacha Abd-E' Slam-E' Slowy, alors résidant à Larrache.

Nous traversâmes le *Soc-Srare* (petite place du marché), où des groupes des Rifiens (1), à haute taille, enveloppés du *haïk blanc* (2), ou du *gelab* à capuchon, la dagues des montagnes pendue au côté, la tête nue et rasée de près, à l'exception d'une longue mèche de cheveux rejetée en arrière, attendaient, appuyés sur leur *agarzines* (houes moresques), qu'on les vînt louer pour le travail des champs. De loin en loin, vivante image « de ces hommes qui portaient de longues franges à leurs vêtements, prenaient la première place aux festins, et se faisaient appeler : Maître! (3) » marchait, à pas comptés, un *taleb* ou scribe, revenant de faire sa prière du matin à la grande mosquée.

Devant la fontaine haute, des esclaves noirs criait et luttaient à qui remplirait le premier son

(1) Habitants de la chaîne de montagnes qui sépare Ceuta d'Oran. La fertile province de Rif s'étend le long de la Méditerranée, d'Alhucemas à Tétouan : elle est bornée à l'est et au sud par le petit Atlas.

(2) Pièce d'étoffe en laine, coton ou soie, longue de cinq à six mètres, sur deux mètres de large, sans couture, et qui, assez semblable à la toge romaine, récouvre tous les autres vêtements. Les *haïks* qui se fabriquent à Fez sont les plus renommés pour la finesse du tissu, sa légèreté, son extrême blancheur.

(3) Évangile selon saint Mathieu, chap. 23, versets 5 et 7.

outre goudronnée, sa cruche de forme antique, tandis que le juif, esclave des esclaves, attendait humblement que les fils d'Islam, ses supérieurs, lui permissent enfin d'approcher.

Tous les vendredis, jour sacré, au moment de la prière, les portes de Tanger et celles de toutes les villes mahométanes se ferment, et de midi à une heure il n'est plus permis d'entrer ou de sortir; car, d'après une antique superstition, c'est à ce même jour, à cette même heure, que les Nazaréens, entrant par surprise, doivent s'emparer du pays.

Le vieux portier, Hamed-ben-Khajjo, était à son poste, tenant d'une main un énorme trousseau de clefs rouillées, et de l'autre un rosaire dont il comptait les grains, en marmottant quelques-unes des quatre-vingt-dix-neuf épithètes données à Dieu par Mahomet : « O Dispensateur de tous biens! O créateur! » De temps à autre, cette pieuse litanie était interrompue par des imprécations contre les chrétiens, « ces mécréants, ces chiens, traîtres à tout vrai fidèle! »

Les lourds battants, demi-pourris, partiellement recouverts de peau de chameau déchiquetée par les dévots, qui en font des amulettes et des antidotes contre la peste, tournèrent en grinçant sur leurs gonds et nous livrèrent passage.

L'intervalle entre la première et la seconde porte est occupé par des forges et par des boutiques d'armuriers. A gauche, dans un obscur réduit où les soldats de Charles II (1) montèrent

(1) Tanger appartenait en 1662 aux Anglais qui le perdi-

jadis la garde, ronflait aujourd'hui une p
sentinelle mauresque, au milieu de qua
longs fusils appendus à la muraille et co
poussière.

La seconde porte s'ouvrit bientôt. El
pour unique fermeture qu'un long verro
rure étant hors de service depuis nom
nées. Le vieux portier n'en jugea pas m
dent de faire montre d'une gigantesque
laquelle il feignit d'ouvrir, afin d'en im
Nazaréens.

« Bon voyage, fils de l'Anglais! » m
med. « Où allez-vous de ce pas? »

« Où Dieu me conduira, » répliquai-
quant des deux je franchis la porte; n
alors sur le *Soc de Barra,* ou marché
C'est une place découverte, par delà le
Tanger, sur le flanc de la colline. La pe
roide et le sol inégal, sauf en quelques
où il a été aplani; c'est là que chaque je
manche matin se tient une espèce de foir
marché. Près des fortifications se tro
fosses souterraines, à petites ouvertures,
de la largeur d'un tuyau de cheminée, f
grosses pierres ou simplement bouchées
paille. Ce sont des magasins à grains,
bles silos, dans lesquels on conserve le

rent en 1684. Cette ville leur avait été remise co
partie de la dot de l'infante de Portugal : avant
ils détruisirent une magnifique jetée, dont il r
que des ruines, sur lesquelles la mer brise av
des hautes marées. Les Mores n'ont fait aucu
pour réparer cette digue.

l'orge, le seigle et toute espèce de céréales, pendant ciq ans et plus, sans altération sensible. D'un côté de la place on a construit deux ou trois hangars où s'abritent les gardiens des *matamores*, c'est ainsi qu'on nomme dans le pays ces granges souterraines. Il y aurait danger à passer de nuit sur le *Soc de Barra* après la fermeture des portes de la ville; d'énormes chiens lâchés sur la place mettraient en pièces quiconque s'exposerait à en approcher. A mi-chemin de la colline, quatre murs blancs entourent un espace d'environ dix pieds carrés; c'est là que reposent les os de Sidi-Mekfi, mort il y a quinze ans, saint de grand renom et patron du marché. Un *keiton,* tente de voyage, était dressé devant le sanctuaire, et un vieux More à barbe grise, prosterné à quelques pas, récitait ses oraisons du matin, tandis qu'une file de chameaux conduite par un Arabe demi-nu, gravissait la pente, et qu'une douzaine d'ânes erraient en liberté jusqu'à ce que les vendeurs et les acheteurs se disputassent leurs services.

Au delà du *Soc,* sur la cime de la colline, s'étend *El Kawar*, le cimetière. C'est la sépulture de tout ce qui meurt à Tanger. De simples monticules de terre, disposés de manière à ce que le sommet incline vers la Mecque, se pressaient des deux côtés de notre sentier. La plupart étaient surmontés d'une petite planche placée à la tête du mort. Un mur bas et blanchi entourait les fosses de la classe aisée. On distinguait çà et là une vieille pierre tombale couverte d'arabesques profondément sculptées, monument d'une autre époque et d'un art perdu. De maigres arbustes, quelques vignes sau-

vages, cramponnées à de rares figuier
et rabougris, forment toute la parure
ce cimetière.

J'évitai avec soin de passer sur les
les âmes des fidèles sont, dit-on, fort
le pas d'un chrétien profane leur sépu
que vendredi, jour du sabbat musulm
ris de Tanger, aux longs cils, aux
noirs, drapées dans leurs haïks de so
se glissent parmi les tombes, comme
traînant leur linceul. Ce ne sont de
que pleurs et lamentations. Souvent
veuve vient s'asseoir sur la fosse du
a perdu, et y effeuille les fleurs du m
penche sur le sol, et parle longuemen
ne peut plus l'entendre : « Oh! po
bien-aimé m'a-t-il quittée? » dit-elle.
manqué à mes devoirs envers lui? av
un sort si triste? Malheur! malheur à
seule et misérable ici-bas! Que n'ai-je
avec toi des peines de cette vie! » A
mères, pleurant la mort de leurs enfa
pent le sein et sanglotent. Tout à cou
solennel et le bruit des pas précipités
funèbre montent d'en bas. La cérémon
s'accomplit à la hâte; car au dire des
l'ange de mort, Azraël, plane sans ce
que fosse nouvellement creusée, et to
une infraction à la loi du prophète.

Avant d'arriver, au cimetière, de
du *Soc*, un ravin profond, escarpé, de
mer. Les bords en sont couverts d
porte la figue épineuse, appelée en

esque *Kermous del Inde*. Rien de plus bizarre, de lus sauvage que l'aspect de cette plante; sa tige, uoique fréquemment de la grosseur du corps, 'a point de tête, mais se divise à peu de distance u sol en une quantité de branches crochues, qui ergent dans toutes les directions, portant des lles vertes, épaisses d'un demi-pouce, décou- à peu près comme les nageoires d'un veau arin et composées d'un assemblage de fibres. Le uit, allongé en forme de poire, est enveloppé 'une grosse peau armée d'imperceptibles épines ui entrent fort avant dans la main dès qu'on y ouche, même légèrement, et qu'il n'est point fa- ile d'extirper. Un sentier étroit coupe le ravin et onduit sur une esplanade, séparée des murs de 'anger par un fossé profond. La terre y est cou- erte de ces arbres, qui y croissent avec une éton- ante vigueur. Sur de grandes pierres plates, cou- hées horizontalement, sont tracés des caractères tranges. Un jour que je m'arrêtais à les examiner, n vieux More, qui rôdait dans le même lieu, me it : « Êtes vous assez *taleb* (savant) pour lire ces ignes? Ce sont les lettres des juifs maudits. C'est eur *mearrah*, comme ils l'appellent. C'est ici u'ils enterrent leurs morts. Les imbéciles! ils roient au *Musa* (au Messie), au lieu de croire à lahomet! Aussi leurs morts brûleront éternelle- ent dans le Jehinnim. Voyez comme le sol est ras et quelles kermous y mûrissent! Quand j'étais nfant, je venais souvent me régaler au *mearrah* es juifs. Tous les enfants de Tanger aiment ces ermous, mais les juifs n'en veulent point cueillir. ls disent que les eaux des sources qui en alimen-

tent les racines passent sur les corps des morts, et que c'est une abomination de goûter à ces fruits; ce qui n'empêche pas, » reprit le vieux musulman, « que les kermous du mearrah des juifs ne soient les plus suculentes qu'on puisse manger. »

Au bas du ravin, en se rapprochant du rivage, on trouve une multitude d'ossements, de toutes sortes d'animaux, et en apparence de toutes dates. Il y en a de blanchis par le temps, le soleil et la pluie, tandis que d'autres sont encore revêtus de chairs. Des carcasses d'ânes, de chevaux, même de chameaux, gisent là pêle-mêle. D'énormes et maigres chiens disputent ces restes aux vautours et aux corbeaux qui s'abattent, même de jour, sur ce charnier; c'est un spectacle hideux. Tous les animaux qui meurent à Tanger de la main de Dieu, selon l'expression des Mores, c'esr-à-dire de vieillesse ou de maladie, sont apportés et jetés là pour s'y putréfier en plein air, ou être dévorés par les chiens et les oiseaux de proie.

Laissant à droit le mearrah des juifs, et derrière nous le cimetière musulman, nous atteignîmes la *route des Ambassadeurs*, ainsi nommée parce que toute personne chargée de mission du sultan entre par là dans la ville. C'est la plus large voie, par conséquent la mieux disposée pour les évolutions des troupes qu'on envoie brûler de mauvaise poudre à la face des plénipotentiaires, jugés dignes d'un tel honneur. La route est bordée de vignes et de jardins entourés de haies où le figuier indien (*caetus opuntia*), le même qui donne

les piquantes kermous (1), se marie à la canne ou roseau d'Inde, à l'aloès, dont les hautes tiges, garnies de fleurs jaunes, compensent un peu, dans cette saison, l'absence d'arbres qui attriste la campagne.

Sur la cime de la colline, au centre d'une petite plains, s'élève la *Kouba*, jolie chapelle ou mosquée, consacrée à Sidi-Mohammed-El-Hadji, patron de Tanger, et saint de date récente. Il mourut au commencement de ce siècle. Des bannières de toutes couleurs décorent son tombeau, que les vrais croyants ont en grande vénération. Notre soldat Mallem-Ahmed, lui adressa en passant une fervente prière, et fit vœu de lui sacrifier un chevreau au retour, si nous revenions saints et saufs.

Une fois hors des enclos qui avoisinent la ville, nous vîmes se dérouler devant nous une immense étendue de pays. A l'est, s'élevaient les unes au-dessus des autres, une suite de riches collines cultivées, que dominaient les hauteurs d'Anjera. Au sud et à l'ouest, l'imposant mont de Gibel-

(1) *Kermous* est le nom générique des figues chez les Arabes. Il y en a de plusieurs espèces : celle des environs de Taraudan, de Maroc, de Fez, de Tétouan, sont les plus estimées. Les juifs tirent des figues une liqueur ardente, le *mahaya*, qu'ils boivent au sortir de l'alambic, mais qui, conservée un an ou deux, perd de ses qualités irritantes et devient douce et agréable au goût. Le fruit du *cactus opuntia*, nommé par les Arabes, tantôt figue chrétienne, tantôt figue de l'Inde, est un astringent salutaire dans les maladies d'entrailles. Il est probable qu'il a été apporté originairement des îles Canaries ; il est fort abondant dans la province de Suse, et on l'y nomme *takanarite*, fruit des Canaries. — Jackson.

Habib, les chaînes de Beni-Housna et de Ben Hassen, qui sont les bases nord-ouest du puissan Atlas (1), montraient leurs cimes dorées, et enc draient majestueusement le paysage.

La matinée était délicieuse : une brise bienfa sante soufflait du sud-ouest dans la direction o nous marchions, et rafraîchissait l'air, embra par les rayons brûlants d'un soleil d'Afrique.

Le village de Souany, le premier sur noti route, éloigné de Tanger d'environ un mille demi, se compose de soixante à soixante et di huttes, en briques séchées au soleil, à toiture d chaume ou de roseaux; la cigogne sacrée y couva en paix ses œufs, à peine élevée de quelques pied au-dessus du sol, où s'ébattaient à portée de so nid de bruyants groupes d'enfants. De maigre mais nombreux troupeaux paissaient l'herbe ra et desséchée, tandis que leur gardien, misérabl hère en guenille, charmait leur frugal repas pa les sons plaintifs d'une grossière flûte, faite ave la canne ou roseau du pays.

Ici, nous fûmes rejoints par mon ami *Hadj* Abdallah, cheik du village, qui avait consenti m'accompagner dans mon excursion. C'était u habile connaisseur en chevaux, de plus un homm sûr, chose fort rare à Maroc.

(1) La principale chaîne, ou grand Atlas, s'étend de l colline du Singe jusqu'à Shtuka et Ait-Bamaran, et passe trente milles est de la ville de Maroc; ses cimes sont d'un grande hauteur et couvertes de neiges. Par un temps clair de Mogador, à cent quarante milles de distance, on découvr cette partie de l'Atlas : elle affecte la forme d'une selle; ell est visible en mer à plusieurs lieues de la côte.

Mais avant de poursuivre mon récit, il est à propos je crois, de décrire notre petite caravane. En tête, marche notre soldat, notre garde, Malhem-Admed, formant à lui seul toute notre escorte, monté sur un robuste cheval bai, vêtu du *haïk* flottant, et du *soulham* (1), coiffé de la haute calotte rouge des Mores, autour de laquelle s'enroulent en turban les plis gracieux d'une mousseline, chaussé d'une paire de bottines jaunes artistement travaillées; et armées de redoutables éperons. Malgré son allure guerrière, il a la physionomie pacifique. Son teint d'un brun ferme, rappelle celui des espagnols méridionaux; il tire une vanité toute particulière de sa barbe noire, et peu touffue, malgré les soins qu'il en prend.

Mon ami, El Hadji (2), ou pèlerin, monte le cheval qui porte notre petite tente. Le Hadji peut avoir cinq pieds huit pouces : c'est un beau spécimen de la race des montagnards rifiens; il est enveloppé du *gelab* noir, grossier surtout de laine à l'usage des classes inférieures, et de la même forme que le froc des moines; les premiers chrétiens empruntèrent probablement ce costume aux Orientaux, parmi lesquels il est général et d'une haute antiquité. La coiffure du pèlerin est un large turban, et le long coutelas rifien pend à sa ceinture. Une certaine férocité de traits, tempérée par une grande bienveillance d'expression, donne

(1) Espèce d'ample manteau de drap bleu ou blanc, tiré des manufactures européennes.

(2) On donne ce titre aux musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque. C'est à la fois un honneur et une preuve de sainteté.

à sa tête un caractère particulier, mais qu'on rencontre assez souvent chez ses compatristes de la montagne. Grand amateur d'anecdotes, il en est abondamment pourvu, et ne demande pas mieux que de défrayer la conversation.

Sharky vient ensuite, véritable Michel Morin, homme à tout faire, mon domestique, mon cuisinier, mon palefrenier, mon pourvoyeur, mon second garde du corps, mais mon premier ministre dans toutes mes relations avec les Mores. Il est monté sur une mule monstre, chargée en plus du reste de nos bagages, de nos sacs de nuit, d'une natte, d'un tapis, de quelques bouteilles de vin et autres superfluités indispensables à un chrétien, et qu'on ne saurait se procurer ni pour amour, ni pour or, dans aucun *douar* ou campement arabe. Un ami espagnol, don Jose M. Escazena (1), et *Jan* (c'est le nom que me donnent les Mores) forment l'arrière-garde.

Notre route, ou plutôt *treck*, *tracé*, comme disent les Arabes, était praticable à cette époque de l'année, bien qu'il nous fallût laisser de temps à autre nos bêtes choisir leur terrain. Le sol, souvent fendu à une grande profondeur, bâillait de sécheresse; des ondulations d'une terre fertile et noirâtre, tachetées, là de chaume jaune, ici des vertes pousses du maïs et du dourah (2), se dé-

(1) Artiste habile, et le plus accommodant des compagnons de voyage. Il a rempli son portefeuille d'une suite de croquis du plus haut intérêt dont il a bien voulu disposer en ma faveur. Don Jose réside maintenant à Gibraltar.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Millet de l'Inde.

roulaient à perte de vue. Les profondes déchirures qui coupaient la route, et le long desquelles courent les torrents dans la saison pluvieuse, n'étaient plus que des lits de rocs et de sable.

Nous gravîmes la colline de *Bâhârem* ou des deux mers, d'où l'on découvre la Méditerranée et l'Atlantique; à droite, à quelques centaines de toises, est un grand village, portant le même nom : a l'entour se groupent de petits hameaux, dont les huttes, comme toutes celles que j'ai vues dans ce district, ont chacune un petit jardin ou verger, enclos de haies vives, qui leur prêtent un aspect pittoresque et presque un air d'aisance.

« Que Dieu vous assiste, Hadji-Amar! » dis-je à un Sarrasin, remarquablement beau, qui s'avançait vers nous avec un large bol de lait, emblème de paix et d'hospitalité. « Comment va votre chien Douah? Quand chasserons-nous encore le sanglier avec lui dans les plaines de Sheref al Akaab? »

En s'entendant nommer, un grand chien de chasse, ressemblant à notre lévrier anglais, mais plus robustement conformé, bondit en avant, et sauta à la tête de mon cheval pour le caresser. « Il ne vous oubliera jamais, ô fils de l'Anglais, après cette dernière chasse dans la Shrioua, » dit son maître. « Quel foudre de sanglier! Il était écrit dans le livre du destin que mon chien en échapperait mais buvez ce lait : vous vous en trouverez bien. »

« *Bismillah!* (au nom de Dieu) » répliquai-je; et après avoir porté le bol à mes lèvres, je le passai à mes compagnons.

« Dieu vous le rende? » s'écrièrent-ils, et nous nous remîmes en marche.

« Allah (1)! La paix soit dans votre sentier, » reprit Hadji-Amar, « et au retour, tâchez de nous ménager quelques jours de chasse. »

(1) Les mahométans prononcent toujours le mot d'*Allah* avec beaucoup de respect, l'accentuant fortement, et faisant une pause après. Ils ne se servent jamais de pronoms en parlant de Dieu, et en général commencent et terminent toutes les phrases religieuses par l'invocation d'Allah! — JACKSON.

II.

Une rencontre. — Histoire d'Ali, l'homme aux six doigts. — Fête des noces. — *Lab el Barode* (jeu de la poudre). — Point d'exclamation arabe. — Le tir. — L'œuf cassé. — Courage d'Ali. — Les vignes volées. — Découverte du voleur. — Disparition d'Ali. — Fête à Maroc. — L'assommeur. — Le défi. — Ali devant le sultan.

Nous avions dépassé le village de plus de deux milles. Le mallem chantait une vieille ballade, demi-espagnole, demi-moresque, en l'honneur de l'amour et du vin, et je causais avec don Jose du bizarre mélange de bien et de mal qu'offre le caractère des Mores, lorsqu'une voix étrangère prononça derrière nous le salut d'usage *Salamou Alikoum*, « la paix soit avec vous! » Je me retournai pour voir de qui nous venait ce souhait. C'était d'un vénérable Arabe, bien monté sur un barbe, gris de fer, à queue de rat. Au pommeau de sa selle, relevé en pointe, pendait le long fusil mo-

resque : de la main droite, il tenait un petit bâton, sur lequel étaient inscrits des caractères arabes. Je reconnus le *herrez*, espèce d'amulette donnée par de pieux personnages à ceux qui sont à la veille d'entreprendre un voyage; c'est une protection infaillible contre les voleurs et contre tout espèce de mésaventure. Le voyageur n'avait pour vêtement qu'un simple kaïk. Ses jambes et ses bras nerveux étaient nus; à ses pieds, chaussés de sandales, étaient attachée une paire d'éperons moresques. Ce sont tout simplement des pointes de fer argentées, d'environ six pouces de long, qu'entoure vers le milieu un cercle de métal, afin d'empêcher l'aiguillon de pénétrer trop avant. Malgré cette précaution, j'ai ouï raconter qu'un maladroit cavalier franc avait blessé son cheval à mort, en l'éperonnant à la façon moresque.

Un bon écuyer arabe use sobrement de ses éperons, et se contente de les faire résonner sur l'étrier pour animer sa monture, à moins cependant qu'il ne veuille faire parade de sa science. J'ai vu un des habitants de la puissante et belliqueuse province de Shawiya, tracer son nom en arabe avec la pointe de l'éperon, sue le flanc de son cheval, qui se cabrait sous lui. C'est la perfection du genre parmi les Shawiyens, qui passent pour les meilleurs cavaliers de l'empire de Maroc, et ne le cèdent en rien à la cavalerie de Bokharis ou Nègres de Guinée, qui composent la garde de l'empereur (1).

« De quel côté vous dirigez-vous, ami ? » de-

(1) Jackson. *Account of the empire of Marocco.*

mandai-je au nouveau venu. « Vous suivez, j'espère, la même route que nous, et nous aurons notre part du préservatif béni que vous tenez de quelque saint homme, dont il plaise à Dieu prolonger les jours, ainsi que les vôtres — et les nôtres aussi — si tel est son bon plaisir. »

« Ah! Nazaréen, » dit le propriétaire du bâton mystique, vous parlez l'arabe! il n'est rien que vous autres chrétiens n'ayez appris, ou ne puissiez apprendre! — La volonté de Dieu soit faite! — Mais aussi cette terre est votre paradis, à vous, et le nôtre est ailleurs. Je vais visiter la tribu des *Oulad Ensair* (les fils de l'aigle), dont les tentes sont dressées à deux journées de marche au sud de Larrache. Quant à ce bâton, ajouta-t-il en le baisant révérencieusement comme il parlait, il m'a été donné, il y a bien des années, par le père du shérif Mouley-Ali-Bengeloun, le saint d'Alcassar — la paix soit avec lui! J'ai toujours depuis voyagé à l'abri de tout péril, même lorsque Ali-Boufrahi, l'homme aux six doigts — Dieu nous préserve de revoir son pareil! — désolait ces contrées. Chrétien! vous avez dû entendre parler d'Ali-Boufrahi? C'était vraiment la merveille et la terreur de ce monde! Mais pauvre garçon, quelle terrible fin! Que Dieu ait pitié de son âme. »

« Ali-Boufrahi, » repris-je, « n'est-ce pas le fameux voleur; celui dont on raconte de si étonnantes histoires! »

« Allah! » s'écria l'étranger, « vous ne me croiriez pas... » et, s'interrompant, il apostropha son cheval qui venait de broncher : « Qu'une balle te perce le cœur, mauvaise brute, et que ton

grand grand-père soit maudit pour ne t'avoir pas donné de meilleures jambes! — Vous ne me croiriez pas, chrétien, » continua-t-il, « si je vous racontais toutes les aventures d'Ali. »

« Mettez-moi à l'épreuve, » dis-je. « Si vous voulez ralentir le pas de votre cheval, qui me paraît un excellent coursier, malgré vos reproches, j'aurai grand plaisir à entendre un semblable récit, d'un si agréable compagnon. »

L'Arabe me prit au mot, et me faisant un salut en échange de mon compliment, il commença en ces termes l'histoire du voleur.

« Au nom du Dieu très-miséricordieux! — Sachez, Nazaréen, qu'il y a environ vingt ans, lorsque Mouley-Soliman siégeait à l'ombre du parasol impérial (1), un homme habitait le village de Bendiman, sur la route de Fez, à quatre milles de Tanger. Cet homme se nommait Mohamed-Boufrahi, et avait pour fils unique Ali, sa femme ayant été appelée à comparaître devant son créateur, le jour même de la naissance de son premier-né, et Mohammed ayant fait vœu de ne jamais se remarier.

» Mohammed-Boufrahi, comme le reste de ses voisins, était un pauvre fermier. Il n'avait pour tout bien que deux pièces de terre et une petite vigne, mais en revanche, il était grand chasseur et tireur habile. Le petit Ali n'était jamais plus content que lorsqu'il accompagnait son vieux père à la chasse. Il voyait toujours le gibier des pre-

(1) Le *d'al*, ou grand parasol étant un insigne de pouvoir royal à Maroc, l'usage en est interdit et réservé au sultan.

miers, et avertissait Mohammed, dont la vue était affaiblie, et qui avait passé soixante ans. Hors ce service, Ali n'était bon à rien; on avait beau l'envoyer tous les matins à l'école du village pour qu'il y apprît le Coran, il n'en put jamais réciter plus de dix versets à la fois : mais à la course, au jeu de paume ou de balle, à la lutte, au tir, personne ne l'égalait; il n'était bruit que de l'adresse, de la force du jeune garçon aux six doigts.

» Lors du mariage du cheik Mohammed-Bitioui, du village de Bourhar, le fus invité à la cérémonie avec mes frères qui campaient dans les plaines de Sheref al Akaab. C'était un joyeux temps, je vous assure. La munificence de Dieu se montrait alors dans toute sa splendeur. On déposa devant nous des plats de couscoussou que sept hommes avaient peine à lever; et, Embarek aux longs bras, l'esclave du cheik, se dépouilla de sa robe et plongea jusqu'à l'épaule au profond des plats pour en retirer le mouton gras, les chapons et autres friands morceaux. Les pyramides de melons d'eau, de raisins, de dattes, aiguisaient l'appétit. Les tambourins et les flûtes résonnaient sans relâche depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, tandis que le gracieux Absalam enchantait tous les yeux par la souplesse de ses membres de gazelle, et la légèreté de sa danse.

» *Lab el Barode* (le jeu de la poudre) commença. Notre tribu, composée de deux cents cavaliers, chargea en une seule ligne, les uns se tenant les jambes en l'air et la tête sur la selle, d'autres changeant de chevaux avec leurs compagnons sans ralentir un moment la vitesse de la course. A

trois pieds du cheik, nous nous arrêtames court, les rênes dans les dents, pour tirer nos mousquets, puis faisant volte-face, nous cédâmes le terrain à la tribu qui nous suivait de plus près. »

Ici, ma nouvelle connaissance, excitée par le souvenir de ses exploits, piqua tout à coup des deux, et partit au grand galop, criant : « Allah! allah! » Son turban tomba, non sans quelque préméditation de sa part, à ce que je soupçonne; son haïk, enlevé de ses épaules par la brise, demeura un moment suspendu en l'air, puis s'abattit sur le sol. Il tira son coup de fusil, fit cabrer son barbe qui se leva tout droit sur ses hanches, tourna bride, et revint au galop. A une petite distance de nous, il repêcha son haïk avec le bout de son fusil, puis, se jetant tout d'un côté de la selle, il allongea le bras, et rattrapa son turban, toujours au pas de course! La minute d'après, il était à mes côtés. Il se recoiffa de l'air le plus grave du monde, et reprit son récit où il l'avait laissé, avec le même sang-froid que s'il eût fait une pause pour humer une prise de tabac; c'était un point d'exclamation arabe!

« Le jeu de la poudre étant terminé, » dit-il, « nous tirâmes au but. Sidi Tayeb Baucassem de Wazan, à qui Dieu avait accordé un œil infaillible, le roi des tireurs, se trouvait là. Nous nous en rapportâmes à lui pour juger qui de nous serait le plus adroit. Le but était tantôt un petit caillou, tantôt une fleur, placés au sommet d'une pile de pierres. Il y eut de bien beaux coups tirés, mais l'imberbe Ali nous fit honte à tous! Il ne manqua la fleur qu'une fois, et Boucassem le proclama

vainqueur. Quand le tir fut fini, Boucassem offrit une prière au souverain seigneur de toutes choses, pour la prospérité des assistants.

» — Sidi Boucassam, » dit le cheik, « il y a encore un coup à tirer, mais il faut le plus habile tireur qui soit parmi nous; ainsi préparez votre fusil. » Tout en parlant, il éleva en l'air un œuf qu'il tenait entre l'index et le pouce. Lequel d'entre vous veut mettre l'œuf entre les chevilles, et se poster là-bas près de cet aloès, pour que Sidi vise la coquille et la casse?

» Il se fit un silence morne. Personne ne bougea de sa place, personne que le jeune Ali. Il s'élança en avant, baisa la main du cheik, et alla se placer au pied de l'aloès, debout, l'œuf entre les chevilles.

» — Loué soit le nom de Dieu! » dit Boucassem, versant la poudre dans le canon, et enfonçant par-dessus la bourre d'écorce de latanier. « Que Dieu nous soit propice! » ajouta-t-il, en y faisant couler la balle. Le fusil fut armé, amorcé; Boucassem s'accroupit à terre et visa.

» — Suis-je bien placé? » demanda Ali.

» — La jambe gauche une idée plus droite! » dit Boucassem. « Là!... bien! »

» Le long mousquet était aussi ferme dans sa main que s'il eût reposé sur un roc; pas un homme n'osait respirer. Le coup partit : les deux chevilles d'Ali furent inondées du jaune de l'œuf.

» — Dieu est grand! » dit Boucassem; et tous nous jetâmes un cri d'admiration.

» Le jeune Ali s'avança; Sidi Tayeb Boucassem lui posa les mains sur la tête et le bénit, prophé-

tisant qu'un jour, lui aussi, serait de force à
l'œuf. « Mais prends garde, enfant, » dit-il, «
saye que lorsque tu auras atteint la perfe
lorsque tu seras sûr de ton coup. Je me rappe
poursuivit le roi des tireurs, « quoiqu'il y ait
des années de cela, de m'être trouvé un c
jour dans la sainte cité de Wazan, pendant l
de l'Agneau, avec Bengeloun, et d'autres ti
de renom, venus de loin pour s'exercer à la
Bengeloun et moi, nous étions les deux seul
eussions visé et cassé l'œuf. Mais Kaïd Abs
l'ancien gouverneur d'Alcassar, dont le cœur
noir d'envie, jura par la barbe du prophète
pourrait faire ce que d'autres avaient fait. I
pela un de ses esclaves, et lui ordonna d'all
poster avec l'œuf à trente pas de l'endroit
était assis. C'était de cette distance que nous a
tiré.

» Il abaissa son fusil; Bengeloun, — que
l'en récompense! — regarda par-dessus l'é
du Kaïd, et s'écria : « Allah! si vous ne
votre fusil plus droit, ô Kaïd, vous toucher
jambe gauche. » Le Kaïd fit feu, l'esclave t
en poussant un gémissement; la balle lui
fracassé la cheville.

» — Parions cent dollars, » dit le Kaïd A
lam, « qu'au second coup, j'attrape l'œuf. Ab
Habib (c'était encore un de ses esclaves), pr
un œuf, et mets-toi à la place où était l'a
Lâche! qu'as-tu à trembler? tiens-toi ferme, s
je t'envoie une balle au travers du cœur. »

» Il visa de nouveau.

» — Mal visé! » dit Bengeloun, qui tem

son coude. Le coup partit, la balle passa au travers du mollet; l'esclave ne broncha pas.

» — C'est un brave! » dit Bengeloun au Kaïd, qui rechargeait son fusil. « Sois miséricordieux! et si tu veux que Dieu ait pitié de toi un jour, aie pitié de cet homme!

» — Tout cela est bel et bon! » répliqua le Kaïd, « mais je tirerai une troisième fois! » Il tira et cassa l'œuf. »

« Eh bien, chrétien, après que Sidi eut fini de nous conter cette histoire, la lutte et le jeu de l'épée de bois commencèrent. Ali eut toujours le dessus, et la fête du mariage s'acheva gaiement.

» Cependant les jours, les mois s'écoulaient sans qu'Ali pût se résoudre à travailler aux champs avec son père. Le temps des vendanges approchait: on s'aperçut que les vignes de Bendiman avaient té pillées; mais il fut impossible de découvrir le oleur. On avait en vain placé des gardes de nuit de jour sur les plus hautes tiges d'aloès, le couble trompait toujours leur vigilance.

» Un matin, Mohammed-Boufrahi, père d'Ali, rendant à sa vigne, remarqua qu'il lui manquait grande quantité de raisins. Comme je vous déjà dit, il était bon chasseur; habitué à suivre ibier à la piste, il se mit à chercher sur la les traces du voleur, mais la terre était dure che; il ne trouva rien, et il allait abandonner ursuite inutilement, lorsque, dans un endroit de, l'empreinte d'un pied connu frappa ses « O saint prophète! » s'écria Mohamed 'il eut compté cinq doigts et l'orteil, six en n'avais-je pas défendu à Ali d'entrer dans

ma vigne? Ah! c'est lui qui a pillé les vignes de mes voisins, en même temps que la mienne. Voilà ce qu'amène la paresse! »

» Mohamed retourna chez lui fort chagrin. Ali était son fils unique, et il l'aimait. « Ali! dit le père lorsqu'ils se trouvèrent seuls, vous êtes entré dans ma vigne! » Ali ne répondit pas. « Ali, répéta Mohamed, vous aviez défense d'y entrer. J'ai maintenant découvert quel est le voleur des vignobles de Bendiban, et justice sera faite demain; je vous livrerai au cheik qui vous infligera un juste châtiment. Votre vagabondage et votre paresse me chagrinent depuis trop longtemps, une bonne bastonnade y mettra ordre. »

» Ce soir-là, Mohamed se sépara de son fils avec irritation; mais le lendemain, quand le jour se leva, il était changé d'avis. Résolu d'étouffer la chose et de le mieux surveiller à l'avenir, il l'appela : Ali n'était plus au logis. Le jour se passa, bien des jours ensuite, des semaines, des mois, des années sans qu'il reparût, et le vieillard s'attrista et languit en l'absence de l'enfant.

» Six ans après, il y avait grande fête à Maroc : la sultane Lalah-Fatima était accouchée d'un fils, et le sultan avait donné ordre de se réjouir pendant trois jours. Des troupes d'Arabes et de Berbères emplissaient la ville. Le second jour, avant midi, une foule immense était amassée autour des bateleurs, des magiciens, des faiseurs de tours. Les spectateurs, rangés en cercle, étaient assis sur leurs talons, et derrière eux des gens à cheval regardaient par-dessus leurs têtes. C'était sur la grande place du marché, à peu de distance de la

plus haute tour de la grande mosquée, la Koutsabéa (1), qui domine les innombrables minarets, et d'où est proclamée chaque jour aux vrais croyants l'unité de Dieu et la mission de Mahomed, son prophète.

» Là ne manquaient ni les charmeurs de serpents venus du désert, ni les célèbres jongleurs de Suse, ni les conteurs d'histoires, mais un seul homme captivait l'attention; c'était un nègre Bokhari d'une taille gigantesque, de la garde du sultan (2). Il avait défié six hommes de se mesurer à la fois avec lui au jeu du bâton. Il brandissait une longue canne et s'en servait avec une merveilleuse dextérité contre tous ses assaillants, parant les coups qu'ils lui portaient, et les frappant l'un après l'autre avec la promptitude de la foudre.

» Chaque combattant atteint par le noir athlète se retirait, ainsi qu'il avait été convenu d'avance. Le noir en avait déjà expédié trois, et, grâce à son agilité d'antilope, il n'avait pas reçu une seule égratignure. Les trois qui lui restaient à vaincre étaient d'habiles et robustes jouteurs. Ils l'attaquèrent tous ensemble et menaçaient de lui faire un mauvais parti, lorsqu'il lâcha pied et s'enfuit; mais il fit volte-face contre le premier de ses pour-

(1) De même construction que la Giralda de la cathédrale de Séville, et bâtie aussi par le célèbre Géber. Il existe à Tanger une belle tour moresque du même style.

(2) La formation de cette garde impériale, composée de nègres du Soudan, remonte au règne de Mouley-Ismaël, qui mourut en 1727. Il avait fait bâtir pour ses troupes noires, dans les plaines au nord de Salé, une ville maintenant en ruines. Le surnom de *Bok'hari* leur vient d'un saint qu'ils ont adopté pour patron, et dont ils se disent les serviteurs.

suivants et l'atteignit au visage; le second, pu troisième, furent mis de même hors de comb

» Échauffé par sa victoire, le nègre pori défi à tout venant, d'une voix qui retentit de el-Khamis à Bab-el-Kadar, deux des portes sées de la ville de Maroc. Il défiait tout ho d'oser venir à portée de son poing.

» Cet appel s'était déjà renouvelé dans d'a occasions, et ceux qui y avaient répondu av payé cher leur témérité : tous avaient eu des sures graves, un œil poché, une côte enfoncé réputation du terrible champion s'en était ac C'était une véritable forteresse que ce che assommeurs (1).

» Un homme à large carrure, vêtu en m gnard, sortit des rangs de la foule et acce défi, à condition toutefois, si Dieu lui accord victoire, qu'on le protégerait contre le res ment des Bokharis, camarades du vaincu.

» Le bruit en étant venu aux oreilles du su il envoya chercher le montagnard et lui den s'il était vrai qu'il osât se mesurer avec le pu Schascha, dont tous les coups donnaient la

» — Que Dieu prolonge la vie de notre s rain ! » dit le montagnard, se jetant aux pie descendant du prophète. « Oui, Hautesse, j'

(1) Parmi la soldatesque qui fait partie de la mai sultan de Maroc, il y a divers emplois que certains h peuvent seuls exercer. Leurs titres sont : les assom les fouetteurs ; les sabreurs ; les tireurs ; les lancie officiers sont seuls autorisés à frapper, à fouetter, à der, à viser, à percer à coups de lances les fidèles et sujets du sultan, selon ce qu'en décide le caprice du .mpérial, quand il se montre à son peuple.

cepté le défi du chef des assommeurs, à la condition que je serai garanti de la vengeance de ses compatriotes, si Dieu m'accorde la victoire. »

» — Tu es un robuste compagnon, » reprit le sultan. « D'où viens-tu et quel est ton nom? »

» — Je ne nomme Ali-Boufrahi, » répliqua l'homme, car c'était lui : toujours prosterné, il raconta son histoire, mais sans parler des vignes de Bendiban.

» Depuis sa fuite de la maison de son père, il avait mené une vie errante et parcouru tout l'empire, tantôt comme muletier, tantôt comme courrier.

» — Qu'on le loge dans le palais, » dit le sultan à sa suite. Demain, s'il plaît à Dieu, les coups seront loyablement donnés en notre royale présence. »

» Les gardes s'inclinèrent, le front dans la poussière, en criant : Que Dieu protége les jours de notre maître, descendant du prophète!

» Puis ils emmenèrent Alí, qui fut ce soir-là régalé de couscoussous (1) à cœur joie. »

(1) Mets national des Mores. Il se fait avec le grain de froment dur, concassé de la grosseur de la semoule. Il s'apprête comme le pilau des Turcs; on le cuit à la vapeur au lieu de le faire bouillir. On le mange en guise de pain délayé avec du lait ou du bouillon; c'est l'assaisonnement indispensable de la volaille, du mouton, etc.

III.

L'aire. — Dépiquage du blé. — Costumes antiques. — Aïn-Dalla, la fontaine au vin. — Passage de la Mhaha. — Le barbe gris pommelé et son maître. — Les chacals. — Chasse au sanglier. — Tertres funéraires.

Ici, j'interrompis le récit de ma nouvelle connaissance pour montrer, à mon ami l'Espagnol, des Mores occupés à battre le blé. Ils employaient à ce travail des juments et leurs poulains, attelés de front par la tête ou le col. Un homme, debout au milieu de l'aire, tient les rênes, tandis qu'un autre excite les chevaux de la voix, et, au besoin, les stimule avec le fouet ou l'aiguillon. Les mules et les ânes apportent les gerbes.

Le costume des habitants de la campagne se compose d'une, et quelquefois de plusieurs chemises en laine légère, d'une calotte rouge ou d'un mince turban. Ils ont les bras et les jambes nus,

et quittent religieusement leur chaussure à l'entrée de l'aire, dont le sol passe pour sacré chez les peuples de l'Orient. J'ai remarqué qu'ils évitent avec soin d'estimer à l'avance les produits de la moisson : ils s'offensent même si on leur demande ce qu'ils espèrent récolter, et répriment une curiosité indiscrète par cette grave réponse : « Ce qu'il plaira à Dieu. »

Une étrange coutume subsiste parmi eux, et me paraît un legs de leurs prédécesseurs païens, qui firent de ce pays et des régions environnantes, dans le nord de l'Afrique, le principal grenier de Rome. Quand les jeunes pousses de blé sont sorties de terre, ce qui arrive vers la mi-février, les villageoises façonnent, en figure de femme, une grande et grosse poupée, et l'habillent le plus somptueusement qu'elles peuvent, la couvrant de toutes sortes de clinquants et d'ornements, et l'affublant d'un haut bonnet pointu. Elles la promènent en procession tout autour des cultures, criant et chantant sans relâche un chant particulier. La femme qui marche en tête porte cette image, qu'elle doit céder à celle de ses compagnes assez agile pour la dépasser : ce qui devient l'occasion de beaucoup de courses et de luttes. Les hommes exécutent également la même cérémonie, mais à cheval : ils nomment l'image *Mata*.

D'après les croyances populaires, ces cérémonies portent bonheur. Leur efficacité doit être grande, à en juger par la foule de gens que vous voyez se ruer en galopant sur les jeunes pousses de froment et d'orge qu'ils écrasent sans pitié.

Ces coutumes sont en opposition directe avec

la foi de l'islamisme; aussi jamais n'ai-je trouvé de More qui pût me donner quelques lumières sur leur origine. Nous sommes assez portés, en pareil cas, à attribuer à la superstition, à l'ignorance, des usages fondés sur l'observation, et que les anciens n'ont rendus religieux que pour qu'ils devinssent obligatoires. Socrate, dans les Économiques de Xénophon, conseille à Ischomaque, pour doubler sa récolte, de renverser son blé en herbes, en lui donnant un léger labour. Pline, qui joint volontairement les les récits aux préceptes, raconte qu'autrefois les habitants de Saluces et de Verceil, étant en guerre avec ceux du val d'Oste, couraient les terres de leurs ennemis pour les ravager. Comme ils ne pouvaient en brûler les blés encore en herbe, ils imaginèrent de labourer de nouveau, avec des bœufs, les champs tout couverts de vertes céréales. Ils se flattaient d'affamer l'ennemi en détruisant ainsi tout espoir de récolte. Mais le résultat fut tout autre. Les tiges *provignèrent* (ce que nous appelons aujourd'hui *taller*), et s'épandirent en branches terminées par de riches épis. Cet incident fut depuis érigé en une coutume qui dure encore en Italie. Retrouvant en Afrique l'antique manière de dépiquer le grain, l'antique vénération pour l'aire, il me semble naturel de penser que l'usage de fouler aux pieds le blé vert est venu aussi des Romains.

Les tribus berbères, anciens habitants de cette contrée, à laquelle ils ont donné leur nom (Barbarie), conservent seules cette coutume dans laquelle les Arabes et les habitants des villes voient un reste d'idolâtrie.

Nous passâmes au-dessous d'*Ain-Dalla*, la fontaine de vin, lieu qui doit son nom à la vieille réputation des raisins de ce coteau. Mais les vignobles, comme toutes les autres richesses du pays, ont disparu; il n'en reste de vestiges que quelques vignes sauvages, qui se traînent sur le sol et rampent autour des troncs de figuiers rabougris.

Un *douar*, campement arabe, composé de tentes de fibres de palmiers sauvages, de quelques huttes, érigées par ceux qui ont trouvé les pâturages assez bons, le sol assez fertile, pour se fixer en cet endroit, se dessinait sur le ciel, au sommet de la colline.

En descendant, nous eûmes à traverser une riche plaine où serpente le lit profondément creusé de rivière *Mhaha*, dont les bords, rougis par des masses fleuries de lauriers-roses, ressemblent de loin à des rubans de feu.

Après avoir guéé la rivière, nous vîmes se dérouler devant nous une région sablonneuse, qui donne à la contrée environnante le nom de *Kaa-Ermel* ou la plaine de sable; cependant les pluies d'hiver arrosent abondamment ce canton, et les chaumes épais de l'orge et du froment, récemment coupés, témoignaient de sa fertilité.

Le Hadji appela à ce moment mon attention sur une fort jolie pouliche qui cherchait sa vie avec son poulain dans le champ moissonné; nous fîmes halte pour la mieux voir. Elle pouvait avoir trois ans : c'était une charmante créature; avec ce trait caractéristique des barbes, une tête si mignonne, si fine, que vraiment l'animal aurait pu boire dans une amphore; mais ses jambes de devant et de

derrière avaient été cruellement déformées par le feu. Ces marques sont faites de très-bonne heure; loin d'être considérées dans le pays comme un défaut, elles accroissent la valeur de l'animal. L'apparition d'un jeune Arabe, demi-nu, sortant du milieu des chaumes, nous prouva qu'on ne laissait point la jument à l'abandon. Présumant que je pouvais prendre envie de l'acheter, il commença à en défiler la généalogie, et me prévint sérieusement que la seule chose qu'eût à craindre son cavalier c'était de devenir sourd, si jamais il s'avisait de lancer la bête au grand galop. « Il y a pourtant une ressource » ajouta-t-il gravement, « c'est de mettre force coton dans vos oreilles. »

L'Arabe ne montre pas toujours autant de facilité à se défaire de son cheval, quand l'animal est beau, quelle que soit la somme qu'on en offre, bien que l'argent fasse des prodiges parmi le peuple avili de Maroc. J'eus occasion d'en juger, il y a environ quatre ans, lorsque j'accompagnais le pauvre John Davidson (1), à quelques journées de marche, dans l'intérieur du pays.

Nous voyagions entre Mehedia et Râbath, lorsque nous fûmes joints par une troupe d'Arabes bien montés, dont l'un faisait caracoler un barbe gris pommelé, le plus beau que j'eusse jamais vu.

Galopant droit à l'homme j'entrai en conversation avec lui, et l'ayant mis de bonne humeur en

(1) On trouvera dans l'appendice, à la fin du second volume, quelques particularités sur ce voyageur aventureux, qui rencontra la mort en 1836, lorsqu'il s'efforçait de passer d'Ouad-Noun à Tembouctou.

louant son coursier, j'ajoutai que je ferais sa fortune, s'il voulait me le vendre.

« Votre prix? » demanda l'Arabe.

J'offris cent cinquante *mitzakes*, environ vingt-cinq louis, somme considérable dans l'intérieur des terres.

« C'est un bon prix, » dit l'Arabe; « mais regardez-le encore; » et détournant gracieusement son cheval pour passer à ma gauche, « voyez-le de l'autre côté, » ajouta-t-il, « et dites ce que vous en offrez maintenant? »

« Allons, » repris-je, « vous êtes, à ce que je vois, un pauvre diable fort épris de son cheval; nous n'aurons point de querelle ensemble. Voyons, donnez-moi votre main (1), touchez là! qu'en voulez-vous? deux cents? »

« C'est un beau prix en vérité, » répliqua encore l'Arabe, l'œil étincelant. Je crus que le cheval était à moi, mais mon empressement s'était trahi sans doute, l'Arabe jugea que je n'étais pas au bout de mes offres, et lâchant la bride, il partit, rapide comme l'éclair. Le coursier pommelé courba sa queue en l'air, et en moins de rien ne fut plus qu'une tache à l'horizon. Je me retournais pour parler à Davidson, que déjà l'Arabe de retour était à mes côtés; caressant le col de sa monture, il me dit : « Regardez-le! voyez! pas un poil retourné! que me donnez-vous à présent de ce broyeur de cailloux (2)? » Davidson me poussa à proposer

(1) C'est l'usage more pour conclure un marché.

(2) Les couleurs des chevaux dénotent leur caractère et leurs facultés; à ce que l'on croit en Arabie. Le cheval gris

quatre cents ducats plutôt que de manquer un bel animal. Encore et encore je recommençai marchander, j'offris deux cent cinquante ducat puis trois cents. Sur quoi l'Arabe me donna main, me remercia, et dit : « Chrétien, je pu maintenant me vanter du prix que vous m'avez o fert, mais c'est en vain que vous chercheriez à m tenter; je ne vendrais pas mon cheval pour to l'or que vous pouvez posséder, vous, et bien d'a tres. » En achevant ces mots, il alla rejoindre s troupe.

Appelant le kaïd ou chef de notre escorte, je l demandai s'il connaissait le cavalier qui montait l barbe pommelé, ajoutant que ce devait être u homme riche pour refuser une aussi forte somme « Ah! » dit le kaïd, « tout ce que j'en sais, c'es que c'est un grand fou; car il n'a rien au mond que le cheval qui le porte, et pour l'acheter lorsqu ce n'était encore qu'un poulain, il a vendu s tente, son troupeau, tout enfin jusqu'à sa femme. »

Je crois avoir lu dans les *Esquisses de Perse* de Malcolm, une anecdote de ce genre, mais c que je viens de dire m'est arrivé à moi-même, e précisément comme je l'ai rapporté.

En quittant la plaine de *Kaa-Ermel*, nous avion à gravir *Dar-el-Claou*, chaîne escarpée qui s'éten de l'est à l'ouest. Nous chevauchions a travers u taillis épais, un fourré de chênes nains, de cistes de lauriers à fleurs blanches et roses, de genévrier jaunes, d'arbousiers et de myrtes. Le cadavre d'un

passe pour avoir le pied le plus sûr. Selon le proverbe, il broie sous ses pas les cailloux du désert.

chameau gisait en travers de notre sentier rocailleux. Mal conformé par la nature pour escalader ces hauteurs escarpées, l'animal s'était rompu les reins, accident qui se renouvelle souvent l'hiver, à ce que l'on m'apprit, lorsque les *caffilas*, caravanes de l'ouest, essayent de voyager dans la saison des pluies. Les pauvres quadrupèdes deviennent alors la proie de chacals qui errent par troupes en quête de ces aubaines.

Il me souvient d'avoir entendu contre à un muletier, qu'arrivant à l'improviste près d'une carcasse de chameau, surpris d'entendre du bruit à l'intérieur, il y avait regardé, et avait découvert deux jeunes chacals, *Taleb-Yousouf* et sa femme ; ôtant promptement son *gelab*, il s'en servit comme d'un sac pour les attraper. Le chacal est appelé par les natifs, à cause de sa ruse, Taleb-Yousouf (le scribe Joseph.)

Chose étrange à dire, mais les mahométans de ces régions, que la seule vue du porc dégoûte, trouvent que le chacal est un mets délicat.

L'animal n'est pas tout à fait carnivore ; il mange avec avidité des dattes, et les baies de l'arbousier et du myrte ; il ressemble encore en cela au renard, dont le goût pour le raisin est proverbial.

Nous montions lentement en tournoyant autour de la colline, et je venais de prier notre nouveau compagnon de reprendre l'histoire de l'homme aux six doigts, lorsque nous entendîmes les aboiements d'une meute lancée sur un sanglier. « Écoutez ! » cria le Hadji, « écoutez, c'est le vieux Zeitsoun ! » J'éperonnai mon cheval, et gagnai le sommet de la hauteur juste à temps pour voir un énorme san-

glier s'élancer à travers le sentier, à une soixantaine de pas en avant. Pêle-mêle couraient sur ses talons une troupe de chiens, hurlant à qui mieux mieux; plus loin j'entendais les cris des chasseurs:

« Hors de là, toi, juif. »—« A lui, Zeitsoun! » — « Veux-tu te cacher, Jawan! »—« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! » Presque aussitôt plusieurs longues carabines brillèrent derrière les buissons. Je demeurai immobile jusqu'à ce que les hommes fussent à découvert, et reconnus aussitôt plusieurs vieux amis et compagnons de chasse. Ils étaient à demi déshabillés, les jambes bien défendues par des bottines de palmier, faites exactement comme l'ancien brodequin grec: un tablier de cuir protégait leur corps contre les épines des épais buissons. Les uns portaient de longs fusils, d'autres de fortes serpettes, des haches pour tailler leur route à travers les halliers, ou au besoin pour se défendre de l'attaque du sanglier. Tous suivaient les chiens, ardents à la poursuite. Un coup de feu retentit sur notre droite dans la direction qu'avait prise l'animal : tout s'arrêta. Aux hurlements de la meute, les chasseurs reconnurent que la bête était aux abois, et la chasse entière se lança en avant, chacun criant à son lévrier de se tenir à l'écart et exprimant ses craintes par les mots les plus affectueux, tels que; « Mes chers enfants! — Mes biens-aimés! — Prenez garde! — Il vous voit! — C'est un infidèle. — Un Nazaréen! Il se vengera sur vous,—Prenez garde! — Il n'y a qu'un Dieu! »

Le soldat qui conduisait les bagages nous joignit alors avec ses bêtes de somme, je lui donnai rendez-

vous à un puits situé à l'ombae, un quart de mille plus loin. Le Hadji et Sharky, tous deux vieux chasseurs, remirent aussi leurs chevaux à ses soins, et nous jetant à notre tour dans le fourré, nous atteignîmes bientôt la place d'où le coup de feu était parti. Là se trouvait un robuste chasseur, blanchi sous le harnais, qui n'avait pas supporté moins de quatre-vingts hivers, et qui rechargeait son fusil. C'était lui qui avait frappé le sanglier.

La bête, acculée dans un buisson de ronces, entourée de chiens et de chasseurs, se défendait vigoureusement, mais n'en fut pas moins promptement expédiée. C'était un monstrueux animal, qui répondait admirablement à la description du poëte :

Ses piquants sont rangés comme un fier bataillon
Qui contre l'ennemi se dresse;
Du fond du noir taillis sa prunelle traîtresse
Ainsi qu'un ver luisant lance un douteux rayon;
Son terrible groin sur son passage creuse,
Comme un sillon de mort, le sépulcre béant
Que sa défense vigoureuse
Remplit à chaque coup d'un cadavre sanglant.

Trois des chiens furent blessés, l'un d'eux à mort. Le pauvre animal n'eut de vie que tout juste assez pour remuer la queue et lever la tête au moment où son maître, beau jeune montagnard, accourut et le prit sur ses genoux :

« Hélas! mon pauvre chien, » dit-il, « ne t'avais-je pas averti de ne point approcher de l'infidèle? mais que la volonté de Dieu soit faite! » Et les larmes jaillirent des yeux du chasseur à l'instant où son lévrier expira.

Les coutelas recourbés furent aussitôt mis à l'œuvre, et le tombeau du pauvre chien fut creusé sur la place. Chaque homme y posa sa pierre, comme tribut d'un regret affectueux; j'ajoutai la mienne dans une disposition sympathique pour grossir le simple monument.

Il s'agissait maintenant de recoudre les entailles faites à nos deux autres blessés; l'épine, ou pointe de la feuille de l'aloès et ses fibres, remplacèrent l'aiguille et la soie du chirurgien.

On alluma le feu; et le sanglier, *el kunjar*, comme l'appellent les Arabes, fut rôti pour servir de pâture aux chiens, non sans qu'on m'eût d'abord offert la part du lion, tandis qu'une raillerie sournoise circulait tout bas et amusait le cercle à mes dépens :

« Il est bien juste que Jan ait une meilleure part que les autres chiens. »

Je déclinai la politesse, car je n'avais personne pour m'apprêter le porc, mais j'invitai les railleurs à m'accompagner au puits, le soleil étant alors au plus haut du ciel, et dardant sur nous ses plus brûlants rayons, et je promis de les régaler d'un souper de pain et de fruits.

L'invitation fut promptement acceptée ; après avoir frayé notre sentier jusqu'au bas de la montagne, nous reprîmes ensemble la route battue. Çà et là, des tas de pierres signalaient le tombeau de quelque infortuné voyageur. Ces monuments funèbres sont élevés par la pieuse main des passants, suivant la coutume en usage dès les temps les plus reculés :

« .... Vagæ ne parce malignus arenæ
Ossibus et capiti inhumato
Particulam dare. »

HORACE, *Carm.*, 1, 28.

Ce souvenir des anciens rits existe dans plusieurs contrées, fort éloignées les unes des autres.

Moi, infidèle, je jetai là aussi ma pierre, en murmurant une bénédiction, tandis que mes compagnons de voyage accompagnaient leur don funèbre d'une prière vers Allah, pour l'âme du défunt.

Ce qui n'empêche pas qu'il eût peut-être été facile de découvrir dans notre troupe, l'homme qui avait envoyé au prophète avant le temps, ceux dont nous célébrions, en passant, les obsèques. De fait, mes convives de ce soir formaient bien une des bandes les plus sauvages, les plus formidables, que j'eusse vues en ma vie. Je n'en étais pas moins en parfaite sûreté au milieu d'eux, car nous avions rompu le pain et mangé le sel ensemble; j'avais partagé les fatigues et les plaisirs de leurs chasses; bref ils me considéraient comme une frère chasseur, et auraient donné leur vie plutôt que de souffrir qu'on touchât un des cheveux de ma tête.

IV.

Chasse au lion. — L'el-kunjar. — Dialogue entre un lion et un sanglier. — Bataille. — Défaite.

Mallem-Ahmed avait étendu nos tapis sous l'épais feuillage du *kharrob,* ou arbre à sauterelles, et là les pastèques et les raisins placés devant noûs ne tardèrent pas à disparaître sous les attaques des nombreux convives.

Le passe-temps du jour fit tous les frais de l'entretien : le vieux chasseur, qui avait blessé le sanglier, nous dit avoir couru quelque risque : au moment où il venait de faire feu, l'animal s'élança sur lui, et le vétéran eût passé un mauvais quart d'heure s'il ne se fût lestement jeté derrière un arbre.

« Il est vrai, » reprit l'homme, « que je suis un vieux chasseur de lions; mais il y a, selon moi, plus de danger à chasser le sanglier, l'*el-kunjar,*

qu'à poursuivre le sultan de la forêt, puisque avec ce dernier on est toujours plus ou moins préparé à l'attaque. »

Dans la province du Rif, où il avait souvent donné la chasse au lion, chaque chasseur se munit d'un fusil, d'un poignard et de trois ou quatre épieux en fer. On creuse une fosse d'environ quatre pieds de profondeur, juste assez grande pour contenir un homme accroupi : les épieux sont ensuite fichés en terre, les pointes légèrement inclinées en avant. De même qu'à la chasse du sanglier, chaque tireur prend son poste dans ces fosses ouvertes sous les pas du lion.

Les batteurs de taillis, faisant grand vacarme de tambours, de cris, de décharge de mousqueterie, poussent le gibier du côté des chasseurs. Le lion, blessé par l'un d'eux, fait d'ordinaire un bond vers l'homme, qui se baisse aussitôt; l'animal tombe sur les pointes aiguës et on l'achève à coups de dagues.

« Vous avez beaucoup de lions dans la région d'Akkalaya, » dis-je; « je suppose qu'il n'est pas prudent de s'y promener de nuit? »

« Ils attaquent rarement l'homme qui ne les provoque pas, » répliqua le vieux Rifien, « J'en ai rencontré étant seul ; ils se sont arrêtés et m'ont regardé : voilà tout. Mais en pareille circonstance, il faut passer son chemin sans paraître s'inquiéter de l'animal, et il y a dix contre un à parier qu'il s'en ira aussi tranquillement de son côté.

» Le meilleur avis que j'ai à vous donner, » continua notre convive à barbe grise, « au cas où vous vous trouveriez face à face avec un lion, c'est

de ne pas broncher et de suivre votre route tout le sang-froid dont vous êtes capable, ju ce que le fauve sultan (1) soit hors de vue, et ait cessé de vous épier : alors tournez court une autre direction, et poursuivez-la rapide de peur que le lion, ayant remarqué dans q ligne vous marchez, ne vous guette plus loi qu'il fait avec l'adresse et la ruse du chat, n'est pas alors facile d'échapper à son hu folâtre, ou colère. »

Ce conseil me rappela l'anecdote du vieux d'Angleterre à qui l'on demandait ce qu'il fait un jour que, se promenant sur le Strand, trouva nez à nez avec un lion échappé de la m gerie. « Ce que j'ai fait? » répliqua-t-il, av plus grand calme, « j'ai pris un fiacre. » Je lus néanmoins de me tenir pour averti si l' sion se présentait.

Comme j'interrogeais l'Arabe sur le danger y aurait à chasser au lion sans être muni d'é et de fosses, il répliqua : « Oui, chrétien. comme si vous teniez votre vie dans votre ouverte.

» Un fils du cheik de notre village, » aj t-il, « revint un soir au logis traînant une imm peau de lion, qu'il déposa aux pieds de son p et montrant le trou où la balle avait pénétré le crâne, il dit au cheik que, seul, il avait contré l'animal dans le bois, et seul l'avait tu

» — Mon fils, » reprit le cheik, « avec doigt avez-vous tiré la détente?

(1) Épithète que les Arabes donnent au lion.

» Le jeune homme leva l'index.

» — Qu'on le saisisse et qu'on le lie, » dit le cheik. « Je te couperai ce doigt, mon bien-aimé, afin qu'il te souvienne à l'avenir de ne jamais attaquer un lion quand tu seras seul. Je ne voudrais pas te perdre, ô mon fils, pour mille, ni pour dix mille peaux de lion!

» Nous nous récriâmes tous, conjurant le cheik d'épargner le jeune homme, qui restait calme et soumis, de grosses larmes coulaient le long des joues ridées du père, mais il abattit le doigt. »

« Les lions vous détruisent-ils beaucoup de bétail? » demandai-je.

« De temps à autre un mouton, » répliqua le vieux Rifien, « et parfois une génisse, s'ils la surprennent à l'écart; mais quoique en été nous lâchions nos bestiaux dans les bois, il est rare qu'on n perde. Ils ont un merveilleux instinct pour se arder du lion la nuit : ils forment un cercle, au entre duquel sont les vaches et les génisses, puis s veaux déjà forts; les taureaux font sentinelle tour de la troupe. Si un taureau flaire un lion, l'entend, il commence à mugir et à labourer la e de ses pieds : les autres connaissent ce si-l, et se formant en ligne, galopent vers l'en-t où ils supposent qu'est le lion : celui-ci n'at-pas ordinairement l'attaque, et fuit devant ormidables assaillants. On a vu des taureaux sser et tuer un lion à coups de cornes. Aussi sa proie de préférence des gazelles, des et des marcassins; mais s'il attaque un sanlans toute sa force, le combat devient des charnés, et il n'en sort pas toujours vain-

queur, ainsi que je puis vous l'attester, ô fils de l'Anglais! » ajouta l'habitant de la province de Rif. « J'ai eu la chance rare d'être témoin d'une de ces rencontres : quoique fort jeune alors, il m'en souvient comme d'aujourd'hui, et je vais vous conter ce qui se passa. »

Ce début éveilla une attention générale et fut suivi d'un profond silence. Promenant autour de lui un regard solennel, le vétéran commença.

« Ceci est l'histoire du sanglier et des deux lions. Aux jours de ma jeunesse, alors que des moustaches noires et frisées s'étalaient où vous ne voyez plus maintenant qu'une barbe blanche, neigeuse comme les sommets de l'Atlas, je passais rarement une nuit sous le toit de mon père. Sortant au crépuscule avec mon fusil, j'allais me mettre en embuscade dans la forêt voisine, pour y épier les bêtes fauves. Un soir, par un beau clair de lune, je m'étais posté sur un roc, qui dominait une fontaine et un petit marais : le lieu, bien connu de nos chasseurs, est des plus favorables pour attendre les sangliers qui y viennent *fonger* et boire.

La lune avait traversé moitié du ciel, et fatigué d'attendre, je m'étais assoupi, lorsque je fus réveillé par un frôlement de feuilles et de branches, qui annonçait l'approche de quelque gros animal; je me soulevai avec précaution, et examinai l'amorce de mon fusil, avant que l'*inconnu* entrât dans le marais; il fit une pause comme pour écouter : puis un court grognement me fit reconnaître l'el kunjar. Il était de taille gigantesque, et entra d'un pas majestueux dans la

mare. Je pus alors distinguer à la clarté de la lune ses longues soies blanchies par l'âge, et ses défenses qui brillaient comme de l'ivoire poli, au milieu des noires ombres qui l'entouraient; j'armai mon fusil; et j'attendis qu'il approchât de la fontaine.

» Après avoir aiguisé ses défenses, il commença à fouiller, mais il paraissait agité, inquiet; on eût dit qu'il sentait le voisinage d'un ennemi; de temps à autre il relevait son groin et reniflait l'air.

» Je m'étonnais de ces démonstrations, car la brise soufflant d'un point opposé, ne pouvait lui porter aucune émanation qui trahît ma présence.

» J'entendis bientôt près des bords du marécage un bruit léger; l'inquiétude du sanglier augmentait visiblement; il dit d'une voix claire (vous savez que lui et ses pareils ont porté autrefois des corps d'hommes), il dit : « *J'espère qu'il n'y a point de trahrise* (1). »

» Il répéta ce propos une fois ou deux, puis se remit à fouiller.

» L'œil ouvert sur l'endroit d'où venait le bruit, je crus démêler une grosse tête velue, d'énormes pattes; deux charbons allumés étincelaient à travers les buissons. Je regardai encore : je vis clairement cette fois un lion, rampant sur le ventre comme un chat, et s'avançant à pas furtifs vers l'animal, dont il épiait tous les mouvements, et qui, les soies hérissées, continuait à fonger, se

(1) Les Arabes traduisent le langage de tous les animaux, et leur prêtent leurs pensées, leurs passions, et jusqu'aux formules de leur culte (voyez l'avant-propos de l'auteur).

murmurant à lui-même quelque chose que je ne pouvais comprendre.

» Caché en partie par les joncs et les roseaux, le lion n'était plus qu'à vingt pas de l'el kunjar : j'attendais la crise sans oser reprendre haleine, et quoique à l'abri de tout danger, je tremblais d'anxiété.

» Le sanglier sortit la tête de l'eau, leva son groin et se tourna avec lenteur; je me figurais voir son œil épier l'ennemi... Encore une seconde, et le lion fit un bond et fut reçu sur les défenses de l'el kunjar, levé tout droit sur ses pattes de derrière. J'entendais les coups que se portaient les combattants roulants à terre; penché sur le roc, je regardais de tous mes yeux pour voir l'issue. A ma grande surprise, le sanglier se retrouva sur ses quatre pieds, et prenant du terrain, fondit de nouveau sur son adversaire; le lion poussa un effroyable rugissement, auquel répondirent de loin les hurlements des chacals. L'el kunjar, de plus en plus féroce, revint à la charge, jusqu'à ce qu'il eut enfoui son groin tout entier dans les entrailles du lion, en proie aux angoisses de la mort. Le sang coulait, il est vrai, des larges plaies du sanglier, mais ses soies restèrent droites, tandis qu'il labourait de ses défenses le corps du sultan des forêts : de minute en minute il me semblait le voir grossir. « Dieu est grand ! » murmurai-je : maintenant je tremblais de peur; « Qui sait s'il ne m'atteindra pas ici même, sur ce roc? » Je me jetai à plat, la face contre terre, et m'écriai : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! » Le courage me revint : j'osai re-

garder de nouveau. Le sanglier avait repris sa taille ordinaire et se désaltérait à l'eau de la source. Je saisis mon fusil et le couchai en joue, mais avant de tirer la détente, je réfléchis; je me dis : « Au fait, pourquoi le tuerais-je (1)? Il s'est battu bravement; il me laisse la peau d'un lion, et qui sait! ce pourrait être un djinn (2) ! » En conséquence, je posai mon fusil près de moi, et songeai au lendemain.

» Le sanglier avait quitté la fontaine, et était occupé à fouiller dans les marais, lorsqu'un autre léger bruit, un frôlement du côté du bois attira mon attention; je regardai, et je vis la tête à poils ras d'une lionne, contemplant avec horreur le cadavre de son lion.

» — Quoi? encore de la trahrise! » murmura le sanglier à voix basse.

» — Dieu est grand! » dit à part elle, la lionne; « mais l'infidèle me le payera! Quoi, un cochon, un Nazaréen, tuer un lion! j'en ferai justice! » Ayant parlé de la sorte, elle s'avança hardiment. Le sanglier l'attendait, grinçant des dents de rage : la lionne fit halte et battit en retraite vers le bois; je l'entendis qui disait : « O Dieu! miséricordieux créateur! quel monstrueux sanglier! quel infidèle! quel chrétien de pourceau! »

(1) Comme musulmans, les Arabes ne mangent pas plus la chair du sanglier que du porc domestique. Ils la donnent en curée à leurs chiens.

(2) Un mauvais génie; un esprit.

« — Puisse Dieu faire griller à jamais ta grand-mère (1), » reprit le sanglier.

« A cette malédiction sur *son aïeule*, la lionne s'arrêta, et fouettant l'air de sa queue, elle rugit, disant d'une voix qui fit retentir la forêt et trembler le roc : « Il n'y a de vainqueur que Dieu! »

« Le sanglier frappa des pieds, aiguisa ses défenses, hérissa ses soies teintes de sang, et, tête baissée, se précipita sur la lionne, qui fit un bond de côté, évitant ainsi le coup mortel. Un nuage passa sur la lune, je ne voyais plus, mais j'entendais chaque coup de griffes, chaque broiement de dents : puis il y eut un silence complet. Le nuage s'était dissipé, le ciel était redevenu clair, et je vis la lionne, les pattes de devant étendues, accroupie sur le corps du sanglier.

» je pris mon fusil, je visai à la tête : ce fut son dernier moment.

» Cependant je ne descendis du rocher qu'au grand jour. Les griffes de la lionne morte étaient encore enfoncées dans le corps du sanglier, dont les nombreuses et profondes blessures attestaient le courage et l'héroïque défense.

» Les peaux étaient des plus belles que j'eusse vues, et je tirai bon profit de cette nuit ou d'autres avaient fait ma besogne. »

Pendant que nous applaudissions à l'histoire du vieux chasseur, un Arabe efflanqué, allongeant au milieu du cercle sa jambe nue et nerveuse, s'écria :

(1) C'est une malédiction fréquente parmi les Arabes, et qui ne manque jamais d'exciter leur colère. Ils l'appliquent aussi à leurs chevaux.

« Regardez ces cicatrices, et rappelez-vous, fidèles, et toi, fils de l'Anglais, qu'à la chasse au sanglier les chiens ne sont pas les seuls écharpés. »

« Raconte-nous en quel lieu et comment tu as gagné ces cicatrices, » dit le jeune montagnard, le maître du chien qui avait été tué.

« Ce sera bientôt dit, » répondit l'homme.

« Il y a huit ans passé, qu'à l'époque de la moisson, guettant de nuit l'el kunjar dans un champ d'orge mûre près de *Ras-Ashacar* (1), je fis feu sur un de ces animaux qui chancela et tomba, mais pour se relever bientôt après, et s'enfuir.

» Au point du jour j'allai visiter l'endroit où je l'avais vu s'abattre : j'y trouvai des traces de sang que je suivis jusqu'à un taillis au centre du champ : là n'apercevant plus rien, je fis le tour du fourré, réfléchissant à ce que j'avais de mieux à faire, mon fusil armé à la main. Tout à coup j'entends craquer les branches, et avant que je pusse me mettre en garde, le sanglier fond sur moi : mon fusil m'échappe; et tandis qu'il me décousait de ses défenses, je me résignai, pensant que c'était écrit, et que mon heure était venue. Dieu sait combien de temps dura cette rencontre ! pour moi ce fut un siècle.

» Tout résigné que j'étais, je m'avisai d'un expédient. Je sortis doucement les bras de mon gélab, et me glisssai sous les broussailles, laissant, l'animal épuiser sa fureur sur mes vêtements; mais je perdais beaucoup de sang et m'évanouis au bout de quelques pas.

(1) Le cap Spartel.

» Je ne repris mes sens qu'à *Mesnâna* (1), chez mon père, où l'on m'avait rapporté demi-mort. Je contai ma mésaventure; aussitôt une troupe de chasseurs partit pour me venger. Le sanglier avait regagné sa bauge, après avoir mis mon haïk en lambeaux. Quoique blessé, il les attaqua avec fureur, mais bien préparés ils en vinrent promptement à bout. Il s'écoula plusieurs mois avant que je pusse me tenir sur mes jambes. »

« Le fils de l'Anglais, dit Sharky, en me montrant, l'a échappé belle aussi il y a tantôt quatre ans, lorsqu'un fils d'Amérique et lui s'avisèrent d'attaquer un sanglier aux abois. »

Écoutons, écoutons, » s'écrièrent les Arabes tout d'une voix. « A ton tour, fils de l'Anglais! Parle, ô Nazaréen!

(1) Nom d'un village près Tanger.

V.

Mon histoire. — Mort de Zeitsoun. — Le sanglier aux melons.

J'étais, et je le savais bien, dans le pays des longs récits, où le voyageur, pressé par la faim, par la soif, s'arrêtera pour écouter l'histoire de l'Arabe errant, qui a traversé la plaine de sable, épié ses rares et terribles hôtes, et fait provision de paroles, en accumulant ses pensées au milieu du silence du désert; le pays où le Hadji, au retour, conjure le sommeil de l'entière Kaffila par le merveilleux récit de ses pèlerinages; où la sultane endort jusqu'à la tyrannie et la cruauté, en les égarant dans l'amusant labyrinthe de ses contes prodigieux. Je n'avais nul besoin d'enfler la voix pour fixer l'attention de mon bénévole auditoire, sûr que, pour ces oreilles toujours ouvertes, tou-

jours avides, l'aventure serait assez piquai
assez fertile en émotions.

Les auditeurs et le site tenaient lieu d'éloquei
et rendaient facile la tâche du conteur; je c
mençai donc à peu près en ces termes :

« Nous étions au mois d'octobre, ô vous fid
enfants du prophète, et quoiqu'en la saison
pluies, le ciel était pur et bleu, le vent dorm
balancé sur les cimes mobiles des palmiers, l
que, de très-grand matin, je reçus un message
fils de l'Amérique. Tout le long de la froide
il avait guetté le sanglier sur la colline, près
marais de Boubana, où il me faisait prier d'a
le joindre sur-le-champ avec un fusil de rechai
lui amenant mon chasseur Sharky et une cou
de chiens. J'appris de son envoyé qu'il venait
blesser une formidable bête, et que, pendant q
cherchait sa trace, elle s'était élancée hors
fourré; sans un mur ruiné sur lequel le chass
avait pris refuge, elle lui aurait fait un mau
parti, sa carabine ayant raté au moment même
il couchait en joue l'animal furieux.

» Je m'empressai d'aller joindre mon ami
je trouvai encore perché sur sa muraille, att
dant mon arrivée.

» Le sanglier était rentré dans l'épaisseur
taillis, mais nous fûmes bientôt sur sa piste,
l'empreinte de ses pas, nous pûmes juger q
était blessé à la jambe droite du train de derri

» — A lui, Merkis! dit Sharky comme il lâc
les chiens. Ah! ah! me le débusqueras-tu, vi
juif que tu es? Il n'y a qu'un seul Dieu! *La il*
ila Allah! » Exhortations auxquelles Zeitsoun

pondit soudain par un aboiement féroce, et le petit coquin de Merkis, dont la peau avait été rayée par les défenses du sanglier à la façon de celle des zèbres, hurla de joie en flairant le gibier.

» — Nous y voilà, cria Sharky, *ila allah!* »

« Les chiens nous avaient dépassés de quelques centaines de pas, lorsque Zeitsonu donna voix, nous apprenant, à sa manière, que le sanglier nous attendait, acculé dans sa bauge. Sur ma foi ce devait être une terrible bête, à en juger par la frayeur des chiens qu'elle tenait à distance.

» Je m'étais glissé, à travers les cépées et les buissons, presque jusqu'à l'endroit où j'entendais aboyer, lorsque je m'avisai d'appeler mes compagnons pour savoir, au cas où je ferai feu, dans quelle direction ils se trouvaient; mais la seule réponse que je reçus, ô fidèles croyants, me vint du sanglier lui-même, beaucoup plus mon voisin que je n'aurais voulu et que je ne l'aurais supposé. Heureusement que, placé de côté, je ne me trouvais pas sur sa route, si bien qu'il bondit à quelques pas sans qu'il y eût moyen, pour moi de braquer mon fusil, pour lui d'exercer ses défenses. Les chiens, à plein cri suivirent et venaient de gagner un terrain découvert, lorsque nous entendîmes un piteux hurlement. Je courus et pus voir le pauvre Zeitsoun presque déchiré en deux; c'était probablement pour faire ce coup-là, que le sanglier avait attiré les chiens et les avait attendus dans le marais.

» A peine Sharky eut-il vu l'affreux état où se trouvait son brave et fidèle limier, que s'asseyant par terre sans proférer une parole, il ôta son turban

et s'en servit pour étancher le sang et panser la blessure. Puis il murmura une prière pour le salut du pauvre chien. Le sanglier était alors arrivé à l'autre bord du marécage, et le petit Merkis, sans s'effaroucher du sort de son camarade, jappait courageusement sur la trace du monstre, lorsqu'un second hurlement plaintif retentit à nos oreilles : Sharky se dressa sur ses pieds en tressaillant, et brandissant son couteau de chasse à lame recourbée et crochue, il s'écria de toute la force de ses poumons : « Cache-toi, Merkis, cache-toi, en arrière! Méfie-toi, c'est un immonde infidèle! »

« Le chien prouva que le mal n'était pas grave en recommençant à donner de la voix, et ses aboiements nous apprirent que le sanglier, acculé de nouveau, faisait tête à ses ennemis.

» Assemblés en conseil de guerre, mon ami et moi nous convînmes d'attaquer tous deux seuls, les auxiliaires ne servant qu'à mettre de la confusion dans nos mouvements.

» L'enragé quadrupède s'était retranché dans un fourré de cistes résineux, entrelacés de ronces, lieu très-défavorable à l'assaut. Cependant, après nous être débarrassés de nos vestes de chasse et avoir visité nos amorces, nous pénétrâmes dans les taillis, non sans nous être promis de ne point nous écarter l'un de l'autre.

D'abord, nous nous dirigions contre le vent évitant le sentier de la bête, ce qui est le meilleur moyen de parer les surprises. Mais après m'être ouvert péniblement une route à travers l'épaisse feuillée, je fus obligé de revenir au sentier de l'animal, car je trouvai impossible de pénétrer

au milieu des buissons, dont les épines s'enrichissaient de la meilleure partie de mes vêtements.

» J'avançais avec lenteur, tout courbé, tenant mon fusil dressé comme une batterie devant moi. Sur mes talons marchait un chien couchant anglais, inutile alors pour faire lever la perdrix, et que j'élevais pour une plus noble chasse.

» La lumière du jour pénétrait à peine dans l'épais hallier, et je ne pouvais distinguer mon compagnon à travers les ténèbres, quoique je l'entendisse s'avancer avec autant de prudence que moi.

» Je n'étais plus qu'à cinq à six toises de l'endroit où le chien aboyait. Ma position était peu sûre; je le savais sans pouvoir y remédier, les branches et les ronces étant trop étroitement entrelacées pour me permettre de me jeter à droite ou à gauche. Encouragé par ma présence, Merkis courait çà et là, aboyant de son mieux; mais, malgré mes efforts, je ne pouvais apercevoir l'ennemi.

» — Le voyez-vous? » cria le fils de l'Amérique, qui n'était qu'à quelques pas à ma gauche.

» Chut! » murmurai-je; car il me semblait entendre le bruit du sanglier se mouvant parmi les feuilles. Mon chien d'arrêt dressa l'oreille, bondit en avant; ce fut l'affaire d'une minute, et mon fusil était prêt, appuyé contre mon épaule, quand je vis *Caton*, repoussé vigoureusement par le sanglier reculer en hurlant de peur.

» Impossible de tirer, j'aurais tué mon braque sans blesser le fauve. L'obstacle fut promptement levé; jetant le chien derrière lui, le sanglier se

trouva droit sur la bouche de mon fusil; la fois les deux détentes; mais à l'inst coup partait, mon arme sauta de ma m bête et moi roulâmes ensemble sur le s dessous; appliquant ma face contre ter meurais immobile et tâchais de m'apl tenir le moins de place possible. Heur pour moi, le sentier du sanglier n'était au petit cours d'eau qui avait insensiblemer terrain, de sorte que le bord du fossé n tissait à demi des défenses de mon brut lant. Revenu du premier choc, le mons mençait à me travailler à coups de bout blessé et quelque peu étourdi, je suppose ployait pas encore ses plus redoutable Terrifié de peur, je demandais secours cris, m'attendant à chaque instant à être comme le pauvre Zeitsoun, dont je cro bâiller devant mes yeux l'effroyable bles

» Mon compagnon accourait hardime aide. — Gare! » lui criai-je, « prenez ga loger une balle dans le corps! » Le cou le sanglier me quitte pour se tourner nouvel adversaire. Celui-ci tenant son fu et protégé par le taillis se trouvait à l'ab cident dont j'avais failli être victime. voyant le danger, happait bravement l'er derrière, Caton, à mon exemple, repre rage. Enfin, tiraillé et fatigué par Merki glier le secoue au loin, et se tournant chiens, blesse Caton une seconde fois.

» Ramassant mon fusil que d'un cou toir il avait fait sauter de ma main, je

agnon de m'examiner, pour s'assurer si j'étais
on blessé, la crainte ayant tellement paralysé
sensation de douleur, que j'ignorais si le
dont j'étais couvert venait du sanglier ou de

— Rechargez votre fusil, » répliqua froide-
le fils de l'Amérique, « et nous verrons après
r'il en est. »
Nous entendîmes alors les vociférations des
seurs qui nous criaient de loin d'abandonner
te, certains qu'ils étaient que ce ne pouvaient
qu'un djinn, un démon et que nous allions
faire tuer, ou recevoir quelque blessure mor-

Les chiens aboyaient à quelque distance, et
ky criait à tue-tête : — *Allah Kabir, allah!*
est grand! en arrière! noir djinn, retire-toi!
— Allons, » dit mon ami, après m'avoir exa-
avec le dernier sang-froid, et s'être assuré
j'étais seulement marqué et contusionné par
ouin et les sabots de notre commun ennemi,
tte fois nous en viendrons à bout. Tenons-nous
e ensemble; c'est mon tour d'aller devant. »
assuré cette fois que je n'étais pas tout à fait
t, et ranimé par la voix des chiens, je m'en-
ai courageusement avec mon ami dans le
ré.
— Le voyez-vous? » demandai-je.
— Oui, » murmura-t-il, « tenez vous prêt, il
t à nous! »
Je serrai ferme le canon de mon fusil, et
bés dans le sentier, mon camarade et moi,
attendîmes l'animal. Le sanglier était blanc

de vieillesse, et le sang coulait abondamment de ses flancs; il ne paraissait pas nous voir, c'était les chiens qu'il épiait.

« — A présent! » criai-je, « nos quatre balles à la fois! et bête ou démon, c'en est fait de lui. »

« Nous tirâmes, l'animal tomba, se releva, chan- cela, et s'élança de nouveau, revenant hardiment à la charge.

» Les branches auxquelles nous nous suspen- dîmes pour éviter son attaque, pliaient sous le poids; mon camarade, plus lourd, pendait et os- cillait presque à la hauteur de la hure du sanglier

» Merkis détourna encore sur lui la rage de l'animal, en lui donnant un léger coup de dent pour s'enfuir tout aussitôt. Le sanglier le suivit à quelques pas, ce qui nous permit de quitter nos arbres. Il ne me restait plus de balles, mon com pagnon n'en avait qu'une qu'il tira presque à bou portant, le bout de son fusil touchant la tête de bête, qui, bien qu'affaiblie par la perte du sang se tenait encore ferme sur ses jarrets. Dès que fils de l'Amérique eut fait feu, le sanglier tom

» Armés de nos couteaux de chasse, nous n glissâmes comme des assassins pour le frap par derrière; féroce, terrible, même en expir il déchirait de ses crocs les racine et les ron le sang et l'écume découlaient de sa bouch notre approche, il fit un nouvel effort, ma même instant, nos lames entrèrent jusqu'à la au défaut de l'épaule.

» Le diable est mort! criai-je de toute forces; le fils de l'Amérique criait aussi, et jappa deux ou trois fois, répétant en son l

le même avis. Pauvre chien! Il avait reçu une triste entaille le long du col. A l'examen il se trouva que tous nos coups avaient porté. La carcasse du sanglier n'avait pas moins de onze blessures; onze balles l'avaient percé.

» Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à tirer le puissant animal hors du taillis. Il mesurait six pieds un pouce, du grouin à la queue, et trois pieds deux pouces de l'épaule au sabot. Quoiqu'il ne fût point gras, il pesait environ 280 livres, et sa maigreur ne l'empêcha pas de nous fournir quelques tranches de la plus succulente grillade.

» Le pauvre Zeitsoun, rapporté au logis, ne put se rétablir de ses blessures, et mourut après avoir langui trois ou quatres jours. »

« — *Allah kabir*, il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu! » s'écria mon auditoire.

Une pause s'ensuivit; après quoi un vieux compagnon, enseveli jusque-là dans un profond silence, rabattit en arrière le capuchon de son gelab, et me regardant fixement, demanda si je n'étais pas le Nazaréen qui avait tué le *sanglier aux melons*.

« Oui, » répliquai-je, « je suis l'homme. »

« En ce cas, » reprit le chasseur aux lions, » vous nous devez une autre histoire, car moi je vous ai conté deux. »

« Soit, » dis-je, « c'est de franc jeu! »

« Le sanglier aux melons, puisqu'il faut vous le rendre, était le plus puissant animal de ce genre que j'aie jamais vu. On l'accusait d'avoir fait de grands dommages, et il dévastait journel-

lement les champs de melons qui sont situés dans le bois de Bilayashie.

» Moi et notre camarade de chasse, Ali-Sefer, résolus d'essayer notre chance, nous nous rendîmes aux melonnières.

» Arrivés peu avant le coucher du soleil, toute une bande nous avait précédés. C'étaient les propriétaires des champs et leur meute, qui se préparaient à bivaquer pour effaroucher et chasser le voleur. « Car, » nous dirent-ils, « c'est perdre sa poudre que faire feu sur lui. Pas un tireur de renom du voisinage qui ne l'ait visé, tiré et manqué. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'empêcher l'endiablé animal de détruire toute la melonnière. » Le sanglier ne se souciait pas plus des chiens que des chasseurs. Non ! il était capable de rester tranquillement en embuscade au coin du bois jusqu'à ce qu'il trouvât le moment de s'élancer au milieu de la plantation, de s'emparer du melon le plus mûr, le meilleur, et de l'emporter dans le fond du taillis. Lorsque bêtes et gens, las de veiller et d'épier, cédant à la fatigue, se laissaient aller au sommeil, le sanglier entrait hardiment dans l'enclos, et comme par dépit, mordait à droite, à gauche, deçà, delà, une énorme bouchée de chaque melon mûr. Au vrai (et aucun des chasseurs n'en doutait) il fallait que ce fût un djinn, malfaisant, en colère contre eux. « Qui sait si ce ne serait pas une impiété et des plus dangereuses que de le tuer? et qui peut dire quelles en seraient les suites ! » murmurèrent quelques-uns.

» — A la bonne heure, » leur dis-je, « mais laissez-moi essayer ma main. Si j'échoue comme

les autres, eh bien je m'engage à payer chaque melon que la bête aura dévoré. Cependant j'espère mieux. Nous autres Nazaréens, comme vous savez, nous tenons quelque peu des djinns; et quand un djinn s'attaque à un djinn, les chances doivent être égales.

» — *Allah Akbar!* » cria un des planteurs de melons; « Ah! chrétiens, si vous aviez seulement entrevu ses défenses, ses soies hérissées, lorsqu'il ravage nos champs, vous vous souhaiteriez de retour à Tanger! Mais, allons, embusquons le Nazaréen puisqu'il le veut; car le soleil est couché ou peu s'en faut, et vous pouvez être sûrs que le sanglier est déjà aux écoutes, et ne perd pas un mot de ce que nous disons.

« On me conduisit alors vers un bouquet de grenadiers, près duquel gisaient quelques beaux melons. C'était là que je devais m'embusquer, accroupi à terre, les jambes croisées, je disparaissais, caché en partie par de longues herbes. Ali Sefer désirait fort ne point me quitter; mais je préférai, comme toujours dans les nuits de chasse, demeurer seul, parce qu'alors on est moins exposé à s'endormir.

» — Puisse Dieu vous préserver! » dirent les hommes de la troupe en me quittant, « prenez garde, ajoutèrent-ils, de ne pas vous assoupir. Nous nous tiendrons à portée, et viendrons à votre secours au premier coup de feu. »

« — Fort bien! bonne nuit! » répliquai-je; je m'enveloppai de mon gelab, rabattis le capuchon, et ayant roulé un bout de papier blanc à la bou-

che de mon fusil, je m'arrangeai dans la p
la plus commode pour bivaquer.

» Le son retentissant des pas des Mor
s'éloignaient avaient à peine cessé de se fai
tendre, qu'un léger frôlement de feuilles d
bois attira mon attention. Bientôt je recon
bruit et les pas lourds de quelque énorme a
qui venait fouillant çà et là le terrain.

» — Tout au moins, penserai-je, il n'a r
la légèreté d'un esprit; tandis que, dans u
dente anxiété, j'attendais mon sanglier, je
guai le bruit d'un pas d'homme dans une
direction que celle qu'avaient prise les Mo
se retirant; peu après je vis le canon d'une
carabine briller à travers le crépuscule au-
de la haie. Quand l'homme qui la portait fut
à la petite porte basse et l'eut ouverte ave
caution, il parcourut attentivement de l'œi
l'enclos; puis, à ma grande surprise, non ex
de crainte, il visa, dirigeant le canon de sa
bine directement sur l'endroit où je m'étai
J'armai promptement mon fusil, que je tir
qué sur ce nouvel antagoniste, en criant, en
« Qui va là! »

« — Un homme qui vaut mieux que toi
la réplique.

» — C'est ce qui reste à prouver, » réto
je. « Abaissez votre arme, ou je tire. »

« — Fils de l'Anglais, » dit le chasseu
reconnut ma voix, « loué soit Dieu que j
pas fait feu! Mais vous avez tellement l'ai
sanglier, tapi, comme vous l'êtes, sous ce

sons, que j'avais le doigt sur la détente, et c'était fait de vous si vous n'eussiez parlé. »

« — J'ai grand'peur, » dis-je au chasseur, qui n'était autre que mon ami Hadji-Abdallah, « grand'peur que vous n'ayez gâté ma chasse. Le sanglier aura pris la fuite. »

« — Non, non, » dit Abdallah, « j'ai fait feu sur l'animal plus d'une douzaine de fois dans la même nuit; je le connais, allez! Je suis sûr qu'il est là à écouter ce que nous disons; nous n'aurons pas plutôt fini de causer, qu'il viendra chercher son melon sans plus se gêner que s'il n'y avait personne, et il l'emportera dans sa bauge. »

« Je priai alors le Hadji d'aller rejoindre le reste de la bande, car je souhaitais être seul. En conséquence il prit congé et me quitta.

» Les derniers rayons du jour s'étaignaient; la nuit était froide, il n'y avait point de lune, et les étoiles, si brillantes d'ordinaire dans votre ciel, étaient obscurcies par les nuages. Les hurlements des chacals, les cris des genettes et des ichneumons faisaient résonner tout le bois; bientôt le son lointain et solennel du canon du soir de Gibraltar retentit à mon oreille, annonçant qu'il était neuf heures. J'abandonnais toute espérance de revoir mon sanglier, lorsqu'une ombre, qui fila rapidement à travers le champ et s'alla perdre dans le taillis, me fit tressaillir; j'entendis mon voleur dévorer son melon. « Habilement fait, me dis-je, un djinn ne s'y prendrait pas mieux; mais reviens encore à cette manœuvre, mon beau camarade, et je me charge de ton affaire!

» Quelques minutes s'écoulèrent, puis l'ombre

noire fila, s'arrêta à peine, et disparut de nouveau dans le bois. J'avais pris mon parti de ne tirer que lorsque je le pourrais faire presque à bout portant; je me flattais que l'animal, n'entendant aucun bruit, relâcherait quelque peu de la rapidité de ses mouvements. Encore et encore le même manége fut répété; je commençais à supputer le nombre de melons que le goulu pourrait consommer jusqu'au matin en y allant de si bon cœur, et ce qu'il m'en pourrait coûter, quand le sanglier, pénétrant de nouveau dans la melonnière, s'arrêta et commença à souffler, poussant cette sorte de ronflement sournois que vous autres Mores interprétez ainsi : « Je me méfie par ici de quelque trahison! » Je visai à la tête, qu'il tourna de mon côté; mais il était trop loin, par une nuit obscure, pour que je me hasardasse à faire feu. Prenant courage en ne voyant aucun chien à ses trousses, il recommença à fouiller le sol à son aise, s'approchant assez du lieu où je m'étais posté, pour n'être plus séparé de moi que par une vingtaine de pas.

» Je retins mon haleine et j'armai mon fusil. L'animal me presentant le flanc, je le visai à l'épaule, puis j'abaissai mon arme pour mieux juger si j'avais pointé juste; je la braquai de nouveau, puis je l'abaissai encore; une troisième fois je vise, tire les deux détentes à la fois, et me jette à plat ventre. J'entendis l'animal courir, me dépasser, et tomber. à ce qu'il me semblait, à une soixantaine de pas. Il se débattit quelques minutes, puis tout fut silencieux. Toujours couché la face contre terre, je rechargeai tranquillement mon fusil et me sou-

levai à demi, tâchant de découvrir mon sanglier.

» Les maîtres du champ et Ali-Sefer me joignirent bientôt; je leur dis ce que j'avais fait; mais ils ne voulurent pas croire que le djinn fût blessé.

» — Prenez garde, dis-je; car il peut arriver sur nous, avant que nous ayons eu le temps d'y songer. »

» — Où l'avez-vous entendu pour la dernière fois? » demanda l'un des hommes.

» Je le conduisis à la place où poussaient de longues herbes.

» — Il doit y avoir du sang quelque part, si l'animal est blessé, » dit-il, tâtant avec sa main, et se redressant tout à coup, il se sauva en criant : « *E shitan! e shitan!* » (Le diable! le diable!) Je remuai avec le bout de mon fusil le sanglier même, tout à fait inerte et mort.

» C'était tout au plus si d'abord les camarades voulaient croire à mon succès; mais quand ils furent certains que le monstre était dépêché, ils se dédommagèrent par les plus éloquentes louanges.

» — Puissiez-vous devenir un vrai croyant; car vous n'avez pas votre égal! »

» Au point du jour j'examinai ma chasse, et vis que c'était une puissante bête que les melons avaient singulièrement engraissée.

» Lorsque je quittai mes honnêtes amis les planteurs ils me forcèrent, en me disant adieu, d'accepter en présent quelques-uns de leurs plus excellents fruits, comme une juste récompense pour les avoir délivrés du sanglier djinn. »

VI.

Suite du voyage. — La rivière Kholi. — Courriers mores. — Défilé de Garbéa. — La jeune fille. — Chasse aux perdrix. — Bergers. — Rivière des Moulins. — Village d'Ammar. — *Mona*. — Combat de chevaux. — Tentes arabes.

Prêts à partir, mes compagnons se levèrent, et souhaitant bonne chasse aux amis qui recevaient nos adieux, nous poursuivîmes notre voyage.

Bientôt nous vîmes se déployer au loin une belle étendue de côtes, depuis les masses de colonnes basaltiques du cap Spartel jusqu'à l'antique ville d'Arzilla; Zilia des Carthaginois, Julia Traducta des Romains, proie tour à tour des Goths, des mahométans, des Portugais, abandonnée vers la fin du XVIe siècle aux Mores, qui en ont fait ce qu'ils font de toute cité tombée sous leur domination, un misérable tas de ruines.

Par-dessus les collines de sable qui encadrent

le rivage, nous voyions se dessiner, comme une sombre dentelure, les vagues houleuses, jusqu'à ce que notre sentier s'abaissât d'une façon si brusque, que bien nous prit d'avoir des coursiers au pied sûr, pour descendre ce rapide escalier; par mesure de prudence, nous ne trouvâmes rien de mieux à faire, que de leur lâcher tout à fait la bride. La plaine, d'environ trois kilomètres de large, qui s'étend au bas de la montagne, est un riche terrain d'alluvion, tacheté çà et là de florissantes moissons de maïs et de dourah. Au temps du *liali*, ainsi que les Arabes nomment les quarante jours les plus courts de l'année, en la saison pluvieuse, ce bassin entièrement submergé, se couvre de gibier aquatique. Parmi les oiseaux nageurs qui s'y viennent ébattre, se trouvent de belles grues toujours dansantes, qui doivent sans doute à leurs grâces légères le nom de demoiselles de Numidie, et de nombreuses bandes de flamants au plumage de feu, qu'à distance on prendrait, avec leurs ailes écarlates, pour un régiment d'infanterie anglaise.

La rivière Kholi serpente au travers de la plaine; torrent dangereux l'hiver, c'est tout au plus si ses ondes, dans lesquelles tant d'hommes et d'animaux ont trouvé un humide sépulcre, caressaient maintenant les genoux de nos montures.

Le Hadji, qui a voyagé dans l'est, vu le crocodile du Nil, et qui peut, en conséquence, passer pour une bonne autorité, m'assura qu'un courrier (1), en traversant la Kholi à la nage, avait eu

(1) Ces malheureux, chargés de porter à pied les dépêches

le bras emporte par un de ces monstres. Malgré la vague opinion commune chez les gens du pays, que le crocodile habite quelques-unes de leurs rivières, je persiste à soupçonner le requin d'être le seul coupable et le Hadji de s'être trompé.

Parvenus à l'extrémité méridionale d'un des côtés de la plaine, il nous fallut gravir le défilé de Garbéa. Le plateau est formé d'un sable rouge, dans lequel je remarquai un grand nombre de coquillages fossiles, dont quelques-uns d'une rare beauté.

Près d'une citerne antique, creusée sur le flanc du coteau qui bordait notre route, une jeune fille arabe se tenait debout; portant d'une main un vase dont la forme classique eût fait honneur aux habiles potiers de la vieille Étrurie, et, de l'autre, une outre en peau de chèvre; elle mettait tant d'ardeur à l'emplir, qu'elle laissa tomber son voile de cotonnade rayée, exposant ses traits sacrés aux profanes regards de l'infidèle. Je ne sais si elle était née à Méquinez, dont toutes les femmes sont si gracieuses, si charmantes, que le nom de Mequinasia est devenu synonyme de celui de belle;

du gouvernement et les lettres des particuliers à trois et quatre cent milles de distance, font de trente à quarante milles par jour. Rien de plus misérable que leur existence. A peine ont-ils dormi quelques heures sur un mauvais pavé, qu'il leur faut se remettre en route, n'ayant pour toute nourriture, en chemin, qu'un peu de pain et quelques figues. Ils font près de deux lieues à l'heure, à travers les montagnes et dans des chemins impraticables pour les chevaux. Un de ces courriers est allé plusieurs fois de Maroc à Tanger en six jours, et la distance d'une ville à l'autre est de 115 à 120 lieues de France.

Lemprière. *Voyages dans les États de Maroc.*

mais elle était remarquablement jolie, entrevue ainsi sous l'ombre transparente et grisâtre de l'élégant bouquet d'oliviers qui l'abritait de son feuillage.

Une nombreuse tribu d'Arabes, les *Oulad Sebaïta*, nomades comme tout le reste de leur race errante dans le nord de l'Afrique, peuple ou plutôt parcourt ce district. Les fils de Sebaïta campaient pour le moment sur la cime la plus élevée des hauteurs qui, à gauche, encaissent le fertile bassin de la Kholi. En cette saison desséchée, les buissons du genet épineux et quelques lataniers à feuilles en éventail, égayent seuls de leur rare verdure une campagne brûlée, et offrent, je crois, l'unique pâture qne les troupeaux de vaches et de moutons trouvent à brouter.

De loin en loin nous traversions des champs de froment ou d'orge entre lesquels serpentait notre route. Les chaumes qui les couvrent, et que les Mores laissent hauts sur pied pour les brûler ensuite et enrichir la terre de leurs cendres, seul engrais qu'elle réclame, témoignent par leur longueur, leur force, leur abondance, de la prodigieuse fécondité de ce pays, qui n'aurait besoin que d'un gouvernement moins despotique, moins inepte pour que ces immenses plaines incultes, désertes sauvages, se changeassent en un délicieux et vaste Éden, prodigue de fleurs, de fruits, coupé de collines et de vallées promptes à se couvrir de toutes les richesses végétales de l'Europe et des tropiques.

Les perdrix s'abattaient, littéralement par essaims, au-devant de nos pas. Ce bel oiseau abonde

en Barbarie; son riche collier noir, ses pattes, son bec d'un rouge éclatant, attirent sur ses traces le chasseur more. Mais il ne tire pas les compagnies de perdrix en l'air comme nous; monté sur un coursier rapide, il vole pour ainsi dire après elles, précédé d'une meute de chiens dressés à cette poursuite et pris indifféremment dans toutes les espèces, depuis la laide race des chiens arabes, à oreilles droites, à pattes courtes, à poil blanc, lisse, ras et marqué de grandes tâches rousses, jusqu'à l'élégant lévrier européen. Bêtes et gens poursuivent à travers les larges plaines l'oiseau fuyard, jusqu'à ce que, ses ailes fatiguées lui refusant tout service, il retombe livré à ses ennemis. Alors, c'est plutôt un carnage qu'une chasse. Il en fut ainsi cette fois encore; car, au lieu de prendre l'essor comme à Tanger, les perdrix s'obstinèrent à courir devant moi, et force me fut, contre les traditions de tout loyal chasseur, de les tuer à terre, où chacun de mes conps de fusil en abattait une vingtaine.

J'avais plutôt l'air d'être aux prises avec quelqu'un des effroyables monstres de l'Afrique centrale qu'avec ces innocents oiseaux; car le Hadji, posté derrière moi, son coutelas sanglant à la main, attendait chaque décharge pour s'élancer sur les pauvres blessées et se hâter de leur couper le cou, avant que le dernier souffle fût exhalé, en criant *Bismillah!* (au nom de Dieu!) le visage tourné du côté de la Mecque. Quelle détresse aussi lorsque, ramassant quelques-uns des plus beaux oiseaux, il les trouvait déjà morts! C'était avec un soupir de regret qu'il les laissait retomber.

Afin de prévenir sans doute toute cruauté dans la manière d'égorger les animaux, une loi de Mahomet, ou plutôt de Moïse, interdit comme souillée la chair de ceux qui n'auraient pas été tués d'un seul coup et par une lame bien affilé. La bête morte naturellement est immonde et ne peut servir de nourriture; nul animal ne doit être immolé qu'en sanctifiant par une prière l'acte de destruction, considéré comme une sorte d'holocauste. Quelques *talebs* ou docteurs maintiennent cependant qu'on peut manger sans crime le gibier tombé mort à terre, pourvu qu'en chargeant son fusil, le chasseur ait consacré son coup en criant : *Bismillah !*

L'ardeur de la chasse nous entraîna si bien, que nous déviâmes de notre route; la direction que nous avions prise nous eût conduits à Alcassar, si un berger, avec la vive intelligence et la bienveillante courtoisie qui caractérise ses pareils dans ces contrées, n'eût deviné notre erreur et ne nous eût rappelés de fort loin pour nous remettre dans la bonne voie.

Les bergers de la Barbarie et de l'Orient ont une tout autre responsabilité que les nôtres. Ils doivent veiller sans cesse aux besoins et à la sûreté de leurs troupeaux; errants des mois entiers à travers des lieux presque déserts pour y chercher les meilleurs pâturages, ils ont de continuelles occasions d'exercer leur vigilance; aussi est-elle rarement en défaut. C'est une chose curieuse que de les voir porter les petits agneaux dans leurs bras, sur leur sein; de les voir conduire les mères et les brebis pleines à part des autres avec un soin parti-

culier. Ils s'identifient avec leurs troupeaux
reconnaissent leur voix et accourent au pr
appel. De là ces images des saintes Écritures
paîtra son troupeau comme un berger; il a
blera les agneaux entre ses bras; il les place
son sein; il conduira celles qui allaitent. Je s
bon pasteur, je connais mes brebis, et mes l
me connaissent. »

Souvent aussi le berger arabe cueille une
che verte et la montre à ses moutons ou
chèvres pour s'en faire suivre plus joyeusem
leur donne des noms caractéristiques, la ga
sauteuse, la stérile, la féconde, la courte, l
gue, la rusée. Comme le berger David, il a
arme une fronde, et s'en sert habilement
l'ennemi. Il est payé en nature, d'ordinaire l
liers lui appartiennent.

Vers quatre heures du soir, nous étions a
au fond d'une belle et fraîche vallée qu'arr
clair ruisseau nommé la rivière des Moulins.
qu'elle faisait tourner naguère et dont le
uniforme et les rejaillissantes cascades anir
cette solitude, tombent aujourd'hui en rui
en est ainsi, comme je n'ai eu que trop oc
de l'observer, de tous les restes d'une ancien
vilisation, que les mahométans, barbares d
neuvième siècle, dédaignent et repoussent.
fîmes boire et rafraîchir nos chevaux, heur
se débattre dans ces ondes limpides, car no
prochions de notre campement de nuit, et do
fort d'y trouver une aussi favorable occasio
tancher notre soif et celle des pauvres ani

Au sortir de la vallée, nous vîmes avec

loyer dans la plaine, à une heure de marche iron, les nombreuses tentes du riche cheik lji-Cassem.

ıvant d'arriver au camp du cheik, qui, sous le ha des provinces du nord, est lui-même hak- ı ou gouverneur d'un district de plus de dix ıes de large, il nous fallut traverser un grand age arabe nommé *Ammar*, mot qui signifie cul- ou colonisé. Frappés de notre allure étrangère, troupes d'enfants brûlés du soleil, nus pour ılupart, courant pêle-mêle avec des meutes de ɜns de toute espèce, nous accueillirent à grands , et nous poursuivirent longtemps d'un con- ; de hurlements sauvages. Entre cinq et six res nous fîmes halte, et notre garde d'honneur, rrier, pourvoyeur, ambassadeur, le mallem n, fut dépêché en avant pour annoncer notre vée, présenter nos nombreux *salams*, et de- ıder au hakkem la permission de dresser nos tes près des siennes.

Iadji-Cassem était indisposé ; mais à peine fut-il rti de notre approche, qu'il nous envoya son mier saheb, son beau-frère, le kaïd Alarby, r nous souhaiter la bien-venue de sa part et ıs exprimer ses regrets de ne le pouvoir faire personne. Le hakkem demandait poliment mes res, m'invitant à piquer ma tente à la droite de sienne, ce qui fut exécuté immédiatement, ce à l'aide du kaïd Alarby, jovial et bon com- ;non d'ailleurs, et qui traitait assez lestement, ıme nous le vîmes plus tard, les lois du pro- ɜte.

Nos tentes dressées, quatre hommes se présen-

tèrent apportant la *mona*, présent de viandes et de fruits, offert au voyageur et dont le nom vient, à ce que l'on assure, de ce don providentiel, la manne, qui rassasiait chaque jour, au milieu de l'aride désert, les tribus errantes d'Israël. On déposa à nos pieds de la part du hakkem et comme provision pour la nuit, des quartiers de moutons, des volailles, de l'orge, etc. Il y avait de quoi nourrir une bande bien autrement nombreuse que la nôtre. L'un des porteurs, s'attribuant les fonctions oratoires, proclama de tous ses poumons : « que ce n'était là qu'un faible gage de la très-haute et particulière estime que son maître faisait des Anglais, les plus honnêtes, de tous les *Roumi* (Européens), les plus dignes de la faveur des mahométans, qui voient en eux leurs meilleurs, leurs plus sûrs alliés ! »

Je pris à part le saheb kaïd Alarby après cette harangue, pour lui déclarer l'impossibilité où je me trouvais d'accepter, à titre de présent, la trop libérale *mona* du cheik, quelque sensible que je fusse à son amitié, vu que je ne me trouvais muni d'aucun don à lui offrir en retour ; aussi ne demandais-je qu'à rembourser la valeur de l'envoi.

« Appelez-vous ce repas un présent ? » s'écria aussitot Alarby ; « tout au plus pourriez-vous parler de retour si le hakkem vous eût prié d'accepter un cheval ou une couple de vaches. L'hôte est l'envoyé de Dieu, et doit être reçu comme tel. Si vous refusiez la *mona*, il n'est pas un homme du village qui osât vous vendre ou vous donner un morceau de pain. Ce n'est pas avec vous seul que nous agissons ainsi, c'est avec tous. Récemment

'e un misérable infidèle, un chien de juif, est é ici, et le chef ne lui a point refusé sa *mona* laille et de pain. »

ute opposition se trouvant inutile, je me rési- de bonne grâce; je donnai une bagatelle à ıe porteur et envoyai mes remercîments au le son hospitalité sans bornes, dont la renom- dis-je avec toute l'emphase orientale, s'éten- le l'est à l'ouest, du nord au sud, parmi les lmans, les chrétiens, les juifs, et les idó- ;.

ırès nous être raffraîchis par les ablutions or- res, nous endossâmes une robe de chambre, ssâmes nos pieds fatigués dans de larges pan- s, costume tout à fait de saison, et que létait un chapeau de femme à voile de gaze; tiquaire des plus commodes dans l'étroite nte d'une tente. De belles mains nous avaient 'us, à Tanger, de ce préservatif contre les uites, dont les cruelles attaques commen- vers le soir.

saheb Alarby, ayant appris que j'étais à la rche d'un cheval, vint alors m'annoncer que ɜilleurs barbes du village allaient être soumis ı inspection. Je m'élançai aussitôt hors de ma sans songer à mon étrange mascarade. Mais, é de la sorte, je parus infiniment moins ridi- ıux assistants que dans mon costume ordi- Ma robe de chambre à vives et tranchantes ırs eut du succès, et la seule observation que ître ma burlesque coiffure, vint d'un jeune arabe jusqu'au fond de l'âme, qui murmura

après réflexion, que « *cet engin serait bien commode pour voler des essaims d'abeilles.* »

Plusieurs beaux étalons furent promenés devant moi. L'un d'entre eux, vigoureux poulain noir, après s'être cabré, avoir lutté, caracolé, rué, arracha tout à coup sa longe retenue par un esclave du hakkem, et les oreilles couchées, la bouche ouverte, les nasaux fumants, la queue droite, il assaillit un autre cheval. En dépit de tous les efforts des Arabes, accoutumés à de pareilles boutades, un combat furieux s'ensuivit. Ruant, tournant l'un autour de l'autre avec la rapidité de l'éclair, debout sur leurs pieds de derrière, les deux barbes se servaient de ceux de devant avec la dextérité de boxeurs. Ardents à la lutte, ils galopèrent, échappant à ceux qui cherchaient à s'en emparer. On les entendait renifler, souffler, hennir d'une façon sauvage. C'était un beau spectacle pour les amateurs, que de voir chaque muscle se déployer, chaque nerf se tendre, la crinière voler au vent, et les narines dilatées, la bouche fumante, les yeux ardents s'allumer comme aux reflets d'une flamme rouge. C'était la description du prophète mise en action.

« Le son magnifique de ses narines fait tressaillir; il bondit comme la sauterelle, creuse la » terre de son pied, se réjouit en sa force, et vole » au-devant de l'homme armé. Au son bruyant de » la trompette il s'éveille, et crie ha! ha : Il flaire » au loin la bataille : les flèches sifflent autour de » ses flancs, et il ne se détourne point de l'épée » nue (Job). »

Le poulain noir fut enfin happé au col par son

plus puissant adversaire, qui, le pressant contre terre, l'y retint, jusqu'à ce que les hommes, accourant au secours, eussent de force séparé les combattants.

Avant de rentrer dans nos tentes, nous fîmes, escortés par le saheb Alarby, une tournée dans le village. Nous y vîmes la résidence d'hiver du hakkem. C'est un bâtiment oblong, construit en larges briques cuites au soleil; il est sans fenêtres et surmonté d'un toit plat faisant terrasse. La plus grande partie de l'édifice est divisée par des cloisons basses, à la façon d'un parc de brebis.

Les tentes que le chef habite l'été, semblables à celles dont les officiers supérieurs se servent dans tout l'empire de Maroc, sont d'un aspect agréable et commode. Elles diffèrent beaucoup des nôtres. Faites d'un tissu très-fort, elles sont soutenues, quelque grandes qu'elles soient, par une seule perche très-solide, carrée et en deux pièces, placée au centre. Les cordes sont mieux disposées que chez nous pour tendre la toile avec promptitude, étant réunies à un long câble qu'on attache à une forte cheville fichée en terre, à quelques vingtaines de mètres de distance. L'extérieur est orné de découpures en drap bleu figurant des arabesques. Un large globe, surmonté d'un fer de lance, en décore le sommet.

L'intérieur est garni, comme les maisons de ville, de nattes, tapis, coussins, en rapport avec la fortune du propriétaire. La tenture est quelquefois d'une magnifique étoffe de soie ou d'un riche damas. Il me souvient avoir vu un élégant pavillon de drap écarlate et bleu, dont le sultan avait fait pré-

sent à un important personnage, gouverneur d'une de ses provinces, et qui me rappela les belles tentes militaires de nos officiers européens de haut rang.

Les demeures ambulantes des Arabes ont un aspect tout autre. Faites d'étoffes noires ou brunes, tissées de fibres de lataniers et de poil de chèvre ou de chameau, elles sont soutenues par deux bâtons de cannes que réunit au sommet une traverse destinée à supporter le toit. Rarement ces tentes ont plus de deux mètres et demi de hauteur au centre, mais leur longueur dépasse vingt ou trente pieds, et quelques cheiks opulents en ont même d'une étendue plus considérable. Leur forme, qui se rapproche de celle d'un bateau renversé, n'a pas varié depuis l'époque où Salluste comparait les habitations des Numides de Jugurtha à un vaissau la carène en l'air. Dans les temps les plus froids de l'année, les côtés en sont fixés ras par terre des chevilles, mais l'été on laisse tout autour, pour la circulation de l'air, un intervalle de plus d'un pied, qui n'est défendu que par une haie légère de ronces desséchées ou des tiges flétries de l'*onopordon macrocanthum*, magnifique chardon qui croît de toutes parts sur le sol si riche et si négligé des provinces barbaresques. Grâce à cette précaution, ces tentes sont plus fraîches durant la chaleur, plus closes durant les pluies du Liali, que les maisons de ville des Mores. Il ne faut donc pas s'étonner si les cités sont peu à peu abandonnées et si, de plus en plus dépourvues d'habitants, elles finissent par disparaître.

La toile des tentes est tissée avec un soin parti-

afin de pouvoir résister à l'humidité et être
ıuve des effroyables averses qui, surtout au
ıcement et à la fin de la mauvaise saison,
t par torrents des nuages, avec la même
nce, la même violence, que sous les tro-

.a simple natte de roseau qui sert de plan-
ı riches étendent un tapis de poil de chè-
.aque famille a sa couvée de poulets, dont
ı est fort belle en Barbarie, et qui juchent
coin le plus reculé de la tente.
autre côté, on peut voir le moulin à bras
f, tout pareil à la simple et grossière ma-
.ont se servaient nos ancêtres les Saxons, et
ıetrouverait encore en Écosse, sous son
om de *Quern*. En voyant les femmes arabes
ıesques occupées à moudre leur grain, on
ıelle involontairement la sentence prophé-
e l'Évangile : « De deux femmes qui tour-
meule, l'une sera prise, l'autre laissée. »
Matthieu, XXIV, verset 4.)
pierres meulières, employées dans la plus
partie de la province d'Al-Gharb, se tirent
averne située à une demi-lieue au sud du
ırtel. L'étendue de cette excavation annonce
te antiquité, et je suis assez porté à croire
ıncienne grotte consacrée à Hercule, dont
Pomponius Méla, se trouvait dans les envi-
es carrières s'étendent à une distance con-
le en mer; et à marée basse, on en aperçoit
ıent les traces à plusieurs pieds au-dessous
ıx.
: revenir aux tentes arabes, près du moulin

à bras, sont placées deux tuiles, entre l
se cuisent les gâteaux plats de farine de
d'orge, de dourah ou de maïs; tous fort bo
qu'ils sont frais. Les gâteaux d'orge et de
ressemblent beaucoup, de goût et d'asp
bannocks et aux *skons* d'Écosse, espèce d
et de gâteaux d'avoine et de sarrasin.

Dans une autre partie de la tente, près d
et de la quenouille, se voit un métier
instruments tous d'une forme primitive e
blement pareils à ceux dont on se servait
d'Abraham. Un énorme bahut, d'une forme
orné d'arabesques assez élégantes, quoiq
sièrement peintes en rouge, en blanc,
complète, avec quelques jarres de terre,
et un long fusil, le mobilier d'une famill
Les étroites couchettes sont suspendues
de hamacs; durant le jour, à la perche
tient le toit, et laissent ainsi un libre e
service domestique des femmes.

VII.

La vierge Marie du Coran. — La matrone tatouée. — Les femmes. — Un sonnet arabe. — Introduction dans un harem. — La fille du kaïd. — Programme de beauté orientale.

Ce n'était pas incognito que nous pouvions traverser le Douar ; on n'a pas tous les jours, au pied de l'Atlas, l'occasion de dévisager un Franc. Pour voir le Nazaréen, femmes et enfants s'attroupèrent à l'entrée des tentes. Au milieu de cette foule je distinguai une vieille matrone, d'une haute taille, qui portait, tatouée à l'entour de son col, la représentation d'une chaîne soutenant une croix. Peut-être descendait-elle de quelque tribu, soumise au temps jadis, à l'une de ces colonies romaines, qui les premières, transplantèrent la foi chrétienne dans ces sauvages contrées. Les maîtres avaient changé, l'antique religion était oubliée, et, survi-

vant au dogme, le signe restait. Ce n'est pas chez les Mores seulement que la forme a souvent survécu à l'idée, le corps à l'âme. Si j'étais philosophe, au rebours de beaucoup de mes confrères, je tirerais peut-être ce cette persistance de signes extérieurs un énergique argument en faveur des symboles, des formes, qui fixent la pensée et nous y ramènent; mais je ne suis que voyageur; mon métier est de voir, non de conclure, et je ne veux pas m'écarter de mes fonctions.

Plusieurs autres coutumes rappellent en Barbarie le culte catholique. Si une accouchée court quelques dangers, la sage-femme et ses amies, agitant de blancs mouchoirs, implorent la Vierge mère, et la supplient de venir au secours de celle qui souffre. « Oh, Mariah! Mariah! » crient-elles, « viens, accours sans tarder, viens! c'est une femme qui pleure! » Et quand l'accouchée est hors d'affaire, on procède à d'autres cérémonies pour reconduire la Vierge au ciel. Peut-être faudrait-il rattacher ces pratiques au Coran même, qui emprunta une partie de ses dogmes à la législation de Moïse, et l'autre à la religion de Christ. L'histoire de Marie et de l'Incarnation est répétée par Mahomet, presque dans les termes employés par saint Matthieu; seulement le prophète de la Mecque raconte qu'après l'annonce de l'Ange, la Vierge ayant conçu, se retira dans le désert sous un dattier; surprise là par les douleurs de l'enfantement, elle pleurait, lorsque l'ange du Seigneur lui dit : « Ne t'afflige pas, Marie, secoue l'arbre, mange le fruit, bois et lave tes yeux. » La superstition arabe, d'accord avec le Coran, ajoute que Marie dans ses

angoisses s'écriait : « Oh ! si je pouvais seulement avoir une datte ! » Aussitôt l'exclamation de cette bouche virginale alla se graver dans l'intérieur des fruits : tous, depuis lors, portent une marque circulaire semblable à lettre O, qui se retrouve en effet sur tous les noyaux de dattes (1).

La vieille dame tatouée s'avança franchement vers nous, et nous invita à visiter sa tente. Le saheb n'y mettant nulle opposition, nous la suivîmes, tandis que le kaïd Alarby se tenait à l'écart. Sa réputation de libertinage ne lui permettait pas d'approcher des femmes sans provoquer outre mesure la jalousie des maris.

Je ferai observer, à ce propos, que dans l'empire de Maroc les gens de la campagne sont infiniment moins jaloux de la vertu le leurs femmes que ceux des villes : ce qui viendrait en preuve de la salutaire influence d'une vie plus simple et de mœurs plus pures.

En pénétrant sous la tente nous fûmes entourés d'une armée de femmes; rien de plus amusant que l'étrange effet que nous produisons sur elles : les une se sauvaient effrayées, d'autres nous maudissaient; celles-ci nous examinaient curieusement; nos bas, nos souliers, nos boutons excitaient leur surprise; elles admiraient surtout la blancheur de notre peau, singulièrement tannée cependant par le climat. Celles qui se hasardaient à nous toucher du bout du doigt, reculaient tout aussitôt en faisant un petit saut en arrière, et en éclatant de rire.

(1) Jackson.

le rare bonheur de faire dans le harem d
grands personnages de ce singulier pays.

C'était à Tanger; j'étais alors tout à fait
cent. Après avoir franchi la porte extérieu
demeure du chef, voûte assez basse en fo
fer à cheval, on nous conduisit, moi et ce
j'accompagnais, dans un petit jardin ou
bena louisa, charmante verveine, le jasm
rose, fleurissaient à l'envi. Notre sentier é
ranti des perçants rayons d'un soleil de sep
par l'épais feuillage des vignes, suspend
berceau au-dessus de nos têtes, et arrang
de fantastiques treillages de cannes et de r
De belles grappes, blanches et rouges, pe
à notre portée; il y en avait d'une singulie
leur de cendres, et de celles aussi qui, al
en forme de fuseau, portent, dans le poétic
gage des anciens Arabes, le nom graci
doigts de houris.

Il nous fallut monter quelques marches
sant à une estrade, devant laquelle bouillo
les eaux d'une limpide fontaine. Une brise
toute chargée du parfum des fleurs, arrivait
espèce d'alcôve, après s'être rafraîchie d
jets étincelants des ondes rejaillissantes
dans ce voluptueux réduit que nous tro
notre hôte, assis à la façon des Orienta
jambes croisées sur un riche tapis de Raba
touré de coussins brodés, qui compléta
parure de son divan somptueux.

Un peu en arrière du grand homme, pl
pendant de façon à épier chaque souhait,
à chaque signe du maître, siégeait un jeune

couleur de bronze, qui, tout surpris à la vue des visiteurs nazaréens, roulait dans leurs orbites ses noires et éclatantes prunelles.

Trois chaises, fort élégamment sculptées, avaient été placées là pour l'usage des chrétiens. C'était sans doute le reste de quelque présent offert à un des ancêtres du Kaïd, par la main amie d'un des gouverneurs de Tanger (1), au temps où cette ville appartenait encore à notre joyeux roi, Charles II.

« Soyez les bienvenus, » dit notre hôte au moment où nous mettions le pied sur l'estrade; après ce salut il compta mécaniquement quelques grains de son rosaire en perles d'un ivoire vert. « Soyez les bienvenus! Dieu sait que depuis longtemps je désirais votre visite. »

Nous saluâmes profondément, la main sur la poitrine, après avoir ôté nos chapeaux, quoique cette dernière cérémonie, tout à fait étrangère aux musulmans habitués à se couvrir la tête en présence de ceux qu'ils respectent, leur fasse à peu près le même effet qu'à nous la vue d'un homme qui, par politesse, ôterait sa perruque. Plusieurs compliments orientaux s'ensuivirent, et quand nous les eûmes rendus avec usure, le jeune esclave, à un signe de tête du kaïd, ouvrit une porte latérale : plusieurs hommes parurent, l'un chargé d'un plateau de cuivre poli, sur lequel étaient arrangés un vaste bol rempli d'un sucre des plus blancs, coupé en énormes morceaux, une théière

(1) Tanger, *Tinjiah* des Arabes, donné à l'infante Catherine de Portugal, lors de son mariage avec Charles II, comme partie de sa dot, en 1662, fut abandonné en 1684 par les Anglais.

et de très-délicates et mignonnes petites tasses d'une porcelaine fort belle; les autres serviteurs portaient des pyramides de gâteaux et de confitures. Ayant placé le tout devant nous, sur de petits guéridons en bois sculptés, ornés d'arabesques peints et dorés, ils saluèrent et disparurent.

Il s'agissait maintenant d'endurer la question du thé; il en est de ce breuvage, en Turquie, comme de la pipe : l'hôte doit se soumettre à en être régalé jusqu'à satiété, à toutes les heures du jour. Il nous fallut, hélas! par trois fois, vider nos tasses du sirop qu'elles contenaient. Les Mores ne croient jamais sucrer assez, et l'on sait que le moindre refus est considéré par eux, comme une marque de mépris.

Nous nous levions pour prendre congé, lorsque notre hôte nous pria de nous rasseoir, ajoutant qu'il ne voulait pas nous laisser partir, avant de nous avoir donné la marque la plus haute de sa considération pour nous. « J'ai réfléchi, » poursuivit-il, « à ce qui pouvait vous être le plus apréable, et je pense, » en parlant il tira de sa ceinture une clef massive, « je pense l'avoir découvert. Vous verrez mon harem, dans lequel nul homme n'est jamais entré; non, pas mêmes mes fils depuis leur enfance.

» Quoique rien dans mon intérieur domestique ne puisse être comparé au luxe de vos demeures il a de quoi plaire encore à la curiosité d'un Européen, puisque vous cherchez en toutes choses le merveilleux et le nouveau. Du reste, votre industrieuse activité à vous autres *Roums* (Romains), a été justement récompensée; vous avez pénétré le

mystères de toute science et trouvé, grâce à votre infatigable persévérance, un remède à chacun des maux qui assiégent l'homme; à tous, hors un — *la mort*, sentence inévitable portée sur le musulman et sur tous! »

Il se leva, et fit entrer la clef dans une serrure ingénieusement fabriquée. « Voici, dit-il, l'appartement de ma nouvelle épouse, ma *lala* (ma dame) dont notre souverain seigneur, le sultan (Dieu protége sa vie et la rende fortunée!) m'a fait présent depuis peu. Comme les femmes sont sujettes à quereller avec leurs rivales, j'ai tout récemment fait construire ces chambres pour la recevoir. »

Des dons de ce genre sont assez fréquemment offert par le potentat à ses favoris. Ma foi, pensais-je en franchissant le seuil sacré, le cadeau n'est pas un bénéfice sans charges. La belle que l'on enlève aux soucis du sérail, pourrait fort bien se mal accommoder de sa nouvelle et plus humble demeure.

L'habitation de la favorite consistait en deux chambres, vis-à-vis l'une de l'autre, ouvrant sur une cour au milieu de laquelle jouait et murmurait une fontaine. D'un côté de cette cour, dont le pavé et les parois étaient recouverts de tuiles de couleur, bordées de préceptes tirés du coran, était une salle destinée aux bains de vapeur. Les portes battantes de la principale chambre à coucher, étaient ornées de figures géométriques formant de jolis dessins; de riches arabesques de stuc en décoraient les murailles. Des coussins de velours et de cuir brodé étaient rangés autour de la salle, et vis-à-vis de la porte, à un ratelier travaillé et

peint avec soin, pendait un beau fusil algéri
dont le canon était curieusement damasqu
d'or, et la monture incrustée de corail et d'arge
Au-dessous on voyait une grossière épée m
avec son fourreau d'or et de velours; cette ar
était encore un don de l'empereur.

Le plafond était décoré de délicates moulu
soigneusement peintes et dorées, et des mêm
ornements enlacés qui se voient encore dans l'
hambra du califat de Grenade.

A l'une des extrémités de la chambre avait
déposée la cassette renfermant le trousseau d
favorite, coffre fait du fameux pin larix ou pl
du cèdre du haut Atlas. Il était élégamment cis
dans le goût sarrasin, et d'après le parfum
bois, l'on pouvait juger, avec certitude, que
riches étoffes de laine s'y conserveraient à n
veille.

Je remarquai sur le couvercle de la cassett
luth à huit cordes et le *tamtam* bruyant.

De là nous fûmes introduits dans une
cour entourée de minces pilastres de m
blanc. Nous eûmes à traverser des chambre
dues en damas et garnies de tapis des plus
couleurs, beaucoup plus épais que les plus
de tapis Turquie.

Au lieu des tableaux que prohibe la loi
homet, d'antiques miroirs d'Allemagne
saient les grands cadres, fraîchement d
tressaillis en y rencontrant ma propre im
ces ondoyantes glaces renvoyaient tellen
gurée et contorsionnée, que je failli
échapper un éclat de rire, et perdre air

crédit que m'avaient pu gagner mon air grave et mes politesses.

Une sorte de candélabre de cuivre, formé de deux carrés entrelacés l'un dans l'autre, était suspendu en guise de lustre, au plafond de chaque pièce. Ces chandeliers sont quelquefois faits de deux triangles équilatéraux entrant l'un dans l'autre, forme consacrée sous le nom de sceau de Salomon chez plusieurs peuples d'Orient.

Les seules ouvertures qui, dans ces appartements donnent passage à l'air et à la lumière, lorsque les portes se referment, sont de plâtre travaillé à jour, ou découpures aussi élégantes que le filigrane. Elles occupent de petites niches gothiques, placées au nombre de trois ou quatre, au-dessus de chaque porte. Cependant une petite chambre à l'écart, cachée au second étage, était pourvue de deux croisées de grandeur raisonnable, soigneusement munies de jalousies; mais d'où les prisonnières du harem pouvaient, sans être vues, égarer au loin leurs regards le long de la vallée ombragée d'orangers et citronniers, qui borde une petite rivière aux riants contours, nommée *Bou sefa* ou *Ba segha* (le père de la pureté). Ces ondes limpides coulent rapidement de leur inépuisable source, située dans l'abrupte masse de montagnes et de rochers qui surplombe la ville interdite aux Européens, *Tétouan*, qui doit sans doute ce nom berbère à ses nombreuses et jaillissantes fontaines.

Tandis que notre hôte énumérait à mes compagnons les noms de tous les villages que l'on apercevait à travers les jalousies, et leur faisait admirer

le lointain paysage, fatigué d'une nomenclature que je savais par cœur, je me glissai curieusement à travers un passage ouvert, jetant les yeux de côté et d'autre sur ces coins, ces recoins, ces détours, qui se retrouvent dans l'étrange distribution de tout palais moresque. Enfin, m'effrayant moi-même de ma témérité, je revenais sur mes pas et j'allais rejoindre le maître du logis, lorsqu'une porte, dont les fentes avaient permis d'observer tous mes mouvements, s'ouvrit tout à coup, et il s'en échappa une cataracte de houris noires, blanches, métis, grasses, maigres, vieilles et jeunes. Impossible de m'échapper : le moindre mouvement irréfléchi, m'exposait à la pire des imputations. Je demeurai donc immobile, et me sentis presque aussitôt saisi dans les puissantes serres d'une dame d'un noir de jais : la revue générale et approfondie de toute ma personne commença immédiatement.

« Voyez plutôt, » cria l'une, « quand je vous disais qu'un Nazaréen avait une bouche, un nez, des oreilles, tout comme un mahométan ! »

« Tenez, » reprit l'autre, s'emparant de ma main dont elle comptait les doigts ! « Un, deux, trois, quatre, cinq ! juste le même nombre. »

« Mais cela, » s'écria une troisième, s'emparant des basques de mon habit, « qu'est-ce que c'est ? est-ce qu'il cache sa queue là dedans ?

» Eh, le voilà qui rit ! » s'écrièrent-elles.

De fait, je ne pouvais m'en empêcher, en dépit d'une crainte croissante : mon absence pouvait être remarquée par le grand homme. J'avais pénétré dans le jardin défendu, et ses fruits étaient

loin de répondre aux rêves de mon imagination; jamais je ne vis réunion de femmes moins attrayantes. La plupart étaient parvenues à un âge où toute la délicatesse des traits mores s'efface, et où les seuls attraits qui leur restent, et qu'elles ont en commun, à vrai dire, avec toutes les femmes blanches de la Barbarie occidentale, ce sont leurs grands yeux de gazelle. Quant à la fraîcheur, aux gracieuses rondeurs de la jeunesse, tout cela se perd et se fond dans le plus grossier embonpoint. Mais, d'après le goût turc, toute femme est parvenue à l'apogée de ses charmes, lorsque son poids est devenu trop lourd pour un chameau.

Il s'en trouva une, néanmoins, au milieu de cette foule bigarrée, qui, Vénus moresque, emporta toute mon admiration. C'était une très-jeune fille, d'une extrême délicatesse de formes; elle pouvait à peine avoir quinze ans, primeur de l'adolescence, dans cette contrée précoce où la beauté se dessèche et se fane avant le vingtième printemps; son teint mat était éclatant de blancheur; ses yeux étaient châtains et une noire bordure de kohol (d'antimoine) leur prêtait une douce langueur. Sa bouche, aux lèvres de corail, était ronde comme un anneau, selon l'expression du poëte more. Ses cheveux d'ébène, tressés avec des gances d'argent, flottaient sur ses épaules; sa taille de sylphide était enveloppée d'un cafetan vert pâle, orné au bas et sur la poitrine d'une broderie de fil d'argent. Ce vêtement descendait un peu au-dessous du genou. Sa robe de dessus n'était qu'une gaze légère retenue autour de la taille par une ceinture de Fez en soie rouge. Les

larges manches de son cafetan, ouvertes près du poignet, laissaient voir à chaque mouvement la délicate rondeur d'un bras d'albâtre, qu'entouraient des bracelets simples, mais massifs, en or du Soudan, et ses jambes nues étaient ceintes à la cheville d'anneaux d'argent ciselé. Ses pieds aussi étaient nus, car, pour accourir plus vite avec ses compagnes, elle avait oublié de les glisser dans ses babouches : ainsi que ses mains, ils étaient teints par l'*henna* d'une brillante couleur orange. Elle avait jeté à la hâte sur sa tête un mouchoir de mousseline; mais, dans ce soudain tumulte, la curiosité l'emportant sur la prudence, elle demeura devant moi sans voile.

Pendant tout le bruit et les caquets dont j'étais l'occasion, seule elle restait silencieuse. Puis, s'alarmant enfin du vacarme que faisaient ses compagnes, elle cacha à demi ses traits ravissants : « Chut! chut! » murmura-t-elle avec anxiété, « paix donc! si mon père entendait, que deviendrait ce pauvre jeune chrétien ? »

« Que vous importe? » cria une espèce de houri en forme de barrique, qu'à son embonpoint, à la façon dont elle faisait rouler ses noires prunelles dans ses gros yeux, à ses vêtements surtout, qui surpassaient en richesse ceux de toutes les femmes de ce troupeau bicolore, j'avais jugée être la sultane favorite, « tant pis pour ce hardi chrétien s'il a osé !... » Elle ne put achever; la voix rauque du seigneur et maître, s'était fait entendre :

« Qu'est-ce que tout ce tapage? Où est l'autre Nazaréen? » Un pas lourd ébranla le plancher et se rapprocha de nous; les esprits gris, noirs,

blancs, dont j'étais entouré s'évanouirent comme par enchantement. Dernière à disparaître, la jeune fille, voila soigneusement ses traits, ne laissant plus apercevoir qu'un de ses beaux yeux, et elle chuchota rapidement ce peu de mots : « N'aie pas peur, Nazaréen, mon père est bon, et tu es si jeune! dis que c'est notre faute. » J'avais, par bonheur, une rose à ma boutonnière, je ne répondis qu'en la lui offrant, avec un sourire de reconnaissance, et elle s'éclipsa comme ses compagnes.

« *Elli Harami!* Holà, mon jeune drôle! » dit le gros homme en me saisissant au collet. Je ne sais quelle sensation m'avertit à ce moment, que ma tête n'était pas irrévocablement attachée à mes épaules. « Kah! kah! kah! » Son bruyant rire, ébranlait ses larges flancs. « Eh bien, petit coquin (mon menton n'était encore ombragé d'aucun duvet), vous avez donc pénétré chez mes femmes? Savez-vous que c'est un crime digne de mort? » Joignant le geste aux paroles, il fit glisser le revers de sa main en travers de ma gorge. « Ainsi vous essayez d'enlever mes gazelles! vous, jeune Nazaréen? »

Effrayé à en perdre l'esprit, je ne trouvai que juste assez d'haleine pour murmurer : « Seigneur, si j'ai fait quelque chose qui vous déplaise, veuillez l'attribuer de grâce à l'ignorance où je suis de vos coutumes. Dans mon pays, il est d'usage de visiter les dames et de leur rendre tout d'abord ses respects. »

« Ah, fripon! » reprit-il, « vous autres Nazaréens devez alors mener joyeuse vie! Kah! kah!

kah! Il faut que je goûte un peu de votre pa
ah! ah! on a ma foi raison de dire que vous fa
votre paradis sur terre. Allons, allons, passez
ce côté, mon petit compère, je vous veux prés
ter à certaine beauté noire dans mes cuisines
laquelle vous rendrez vos respects à l'européen
si cela vous fait plaisir. Kah! kah! kah! »

Ce fut ainsi qu'il me reconduisit; et peu ap
nous prîmes congé. Le soir, un joli présent, en
du grand homme, vint me prouver que je n'a
pas perdu ses bonnes grâces par ma visite d
son harem.

Je crois bien faire de donner ici à mes lecte
l'appréciation barbaresque de la beauté d'
femme, quoique d'autres l'aient déjà fait c
naître, et qu'elle soit la même pour tous les Ara
orientaux, dont les habitanss d'Al-Gharb et de
le littoral more tiennent non-seulement leur
gine, mais leurs idées les plus raffinés, et ce
leurs pensées et leur langage conservent encor
poétique.

« Quatre choses doivent être noires che
femme : les cheveux, les sourcils, les cils et
prunelles; quatre doivent être blanches : le te
le blanc de l'œil, les dents et les jambes; qu
rouges : la langue, les lèvres, le milieu des jo
et les gencives; quatre parties doivent être l
gues : le dos, les doigts, les bras, les jam
quatre rondes : la tête, le cou, les bras, les
villes; quatre larges : le front, les yeux, la
trine, les hanches; quatre délicates et minces
nez, les sourcils, les lèvres, les doigts, quatre

; : les reins, les cuisses, les mollets, les ge-
x; quatre petites : les oreilles, les seins, les
ins, les pieds. »

VIII.

La visite. — Le télescope magique. — Le kaïd Alarby. — Reprise de l'histoire d'Ali. — Le sultan. — Les champions. — Le combat. — La voix du djinn des bois.

Lorsque, de l'entrée de la tente érigée en mosquée au milieu du douar, le muezzin appela les fidèles aux prières d'*Al mogreb*, ou des vêpres, nous prîmes congé de notre hôtesse arabe, et ayant rejoint le kaïd Alarby, nous nous ouvrîmes un passage à travers les troupeaux de vaches, de moutons, de chevaux, de chèvres, qui, réunis instinctivement autour des tentes de leurs maîtres, s'étaient déjà arrangés pour y passer la nuit. En bons mahométans, tous les gens de ma suite priaient, le visage tourné vers la Mecque et prosternés contre terre, à l'exception cependant de mon honnête serviteur Sharky, qui, distrait par la vapeur savoureuse du couscoussou, tenait au moins un

il ouvert sur la marmite, objet aussi de mes plus ives préoccupations du moment.

Pendant le souper, le fils du cheik, jeune gar- on de douze ans, à la mine éveillée et intelligente, int nous rendre visite, accompagné du kaïd larby. J'avais encore le dernier morceau à la ouche, qu'il me fallut leur exhiber nos fusils, os pistolets, nos couteaux, nos selles, etc.; le out ensemble et séparément fut examiné à plu- ieurs reprises. A mesure que les merveilles de la hrétienté frappaient ces imaginations mobiles, e ferventes prières étaient rapidement marmot- ées par tous les fidèles contre les ruses de Satan, ui, selon la croyance de ce peuple crédule et imple, est caché dans le mécanisme des plus in- énieuses machines européennes, et en règle les nouvements.

L'ignorance des arts de l'Europe dans toute la opulation de la Barbarie est telle, qu'il y a quel- ques années, un résident des puissances étrangères Tanger se trouvant avoir un télescope astrono- nique qui retournait les objets, et l'ayant laissé oir à quelques Mores de ses voisins, le bruit ourut aussitôt que le Nazaréen possédait une lu- ette, à travers laquelle il regardait les femmes noresques sur leurs terrasses, et qui avait la iraculeuse propriété de les lui montrer la tête n bas. Une requête fut de suite envoyée au sultan, xposant l'inconvenance qu'il y avait à permettre ux chrétiens ces pratiques diaboliques; et, en éponse, un mandat, expédié au gouverneur de 'anger, lui enjoignit de proscrire désormais l'im- ortation de pareils instruments, de sommer le

Nazaréen à qui appartenait le télescope remettre aux autorités de la ville, afin qu l'examinassent, et d'en faire comparaître l priétaire pour expliquer une conduite aussi daleuse.

Le Hadji, le Mallem, Sharky et le mai cheval à la queue pelée, avaient mis le te profit, et dépêché force chapons et couscou pendant l'exhibition de nos armes et les ex tions qui s'ensuivirent. Le kaïd Alarby nous l sur l'annonce de l'arrivée de nouveaux hôte n'étaient autres que l'escorte d'un lion et lionne, envoyés en cadeau par l'empereur d roc au *sultan* des États-Unis, et en route pou s'embarquer à Tanger. Notre brave ami, ta peu agité par ses fréquentes visites à une bo d'eau-de-vie qu'il avait découverte dans m tine, bronchait à chaque pas, et secouait rud notre maison de toile en se prenant les pied les cordes de la tente comme dans des rets, qu'il saluait les voyageurs de son bruyant « *mou Ali Koum.* »

Son attachement pour moi ou plutôt po bouteille, ne tarda pas à nous le ramene qu'il eut casé les arrivants et leurs lions, il nous demander un peu d'eau-de-vie.

« Le hakkem m'a recommandé, » dit-il, specter avec soin vos sentinelles, et si vous n lez que je gagne un rhume à ce service, donn encore de cette excellenta médecine chrétie

Je lui en promis, mais à condition qu'il rait sur nous du dehors et nous laisserait d en paix.

:outez, vous autres gardes, » s'écria-t-il à tue-
écoutez ce que moi, votre chef, kaïd Alarby,
us signifier. Si je m'aperçois qu'un seul pé-
d'entre vous ait seulement cligné de l'œil
uit, je rase la maison de ses pères! »
ès avoir proféré cette menace, il alla bron-
ntre le piquet de notre mule et tomber à ses
où nous le trouvâmes endormi au point du

heure avant le lever du soleil, nous déjeu-
avec du café et du couscoussou, et l'aurore
it à peines les cimes de Gibel-Habib, que
ites étaient déjà repliées, nos bagages char-
que nous nous remettions en route en ap-
les bénédictions de Dieu sur le hakkem et
jovial kaïd Alarby, qui se plaignait d'un
mal de tête, dû, disait-il, à la fatigue et à
té de sa veille de nuit.
r le voyageur qui visite ce pays, les pre-
heures du matin sont les plus belles de la
e. Rafraîchi par le repos, fortifié par les
d'un air balsamique, il se sent renaître.
délicieuse sensation ne peut être bien appré-
ue par ceux qui ont suivi longtemps une
ride et monotone sous ce ciel brûlant, à l'é-
la plus chaude de l'année.
r donner carrière au besoin d'activité qu'é-
t en moi ce retour de mes forces, je me lan-
galop sur la piste d'un lièvre, débusqué
touffe de palmiers nains, sur l'un des côtés
route. Avec la négligence habituelle aux
, mon compagnon avait oublié d'assurer la
de son cheval. Il demeura en arrière pour

l'ajuster, et me rejoignit bientôt après avec
lure fougueuse d'un amateur de *Lab el Bar*
accourant ventre à terre, et me tirant son cou
fusil par-dessus la tête, en manière de complim

Je feignis d'être charmé d'une politesse qui
vait à peu de chose près roussi les moustache
dans mon désir de couper court à ces chaleure
démonstrations, je lui rappelai l'histoire d'Ali-I
frahi, et le priai de la reprendre où il l'avait
sée. Il y consentit, ajoutant un préambul
l'honneur des Nazaréens et de leur juste appré
tion des mérites d'un conteur.

« Ali dormit profondément après le soupe
sultan, bien qu'il ne rêvât que plaies et bosse

» — Dieu prolonge la vie de notre seigne
maître ! » criaient des milliers de têtes proster
sur le passage du descendant du prophète
champion de Dieu, au moment où l'empere
plaçait sous le grand parasol impérial, au milie
là *M'shoar*, vaste cour du palais où le père de
lamisme donne audience à ses sujets, reçoit l
plaintes, et rend la justice. Le monarque mo
un étalon d'un blanc de neige, qui, la tête l
et le pas cadencé, marchait majestueusement
de son auguste fardeau.

» — Tout va bénignement dans le mond
murmurait la foule, interprétant la couleur
fique de la monture du sultan, indice de la
cieuse humeur de Sa Hautesse. Car vous sav
Nazaréen, que le blanc est un symbole de pa
de bienveillance, comme le noir, de haine
guerre, le brun, de déplaisir ; et toutes les nu
intermédiaires, depuis le gris jusqu'à l'alezan,

tant de révélations des dispositions intérieures l'âme impériale.

» Sur la bride et les harnais, en soie verte ri-ement brodée d'or, était peint, visible aux yeux tous, l'emblème sacré du sceau de Salomon : us la courbure du cou du cheval, on apercevait, temps à autre, à travers l'épaisse crinière ar-ntée, un petit sac en maroquin rouge, contenant peu de la terre du tombeau du sauton Dris (1). - Que son âme repose en paix! — A côté pen-it la défense polie de quelque énorme sanglier, pouille d'un animal immonde, et pourtant re-ède infaillible contre *le mauvais œil*.

» La selle; posée sur une magnifique housse de mas orange, était de soie verte piquée; les san-es, les ornements du poitrail, étaient en forte ie tressée de fil d'or, et les larges étriers, en or assif admirablement ciselé.

» La simplicité du costume du sultan; contras-it avec cette richesse; il portait un cafetan de simir blanc, serré autour de la taille par une inture moresque en peau blanche brodée de ie d'un bleu pâle, et qu'attachait une boucle argent. Un turban de mouseline, d'où s'échappait touffe de soie royale, couronnait la tête de l'em-reur, et sur toute sa personne retombait, en rges et gracieux plis, un haïk transparent du us fin tissu de Fez.

(1) L'islamisme fut introduit dans la Barbarie occidentale r le célèbre Mouley-Dris-Zerone, auquel les Mores ont erigé *zawiat* ou tombe sacrée, à l'est de Méquinez, près d'une cienne et magnifique ruine, appelée par les Arabes *Kasser-rawan*, mines de Pharaon. — JACKSON.

» Ses bottines, de maroquin blanc, étaie
vertes d'arabesques travaillées en fil de soi
» Le héraut de la M'shoar proclama al
Schacha (l'assommeur) et Ali aux six doigts a
de leur plein gré, faire assaut de force, e
don royal de cinquante mitzakels (1) d'or s
récompense du vainqueur.
» Dix mille voix, criant dix fois : « D
nisse notre souverain ! » noyèrent la voix
raut d'armes, si haute et si retentissante,
peuple lui donnait le surnom du Tonnai
deux champions étaient déjà en présence
qu'on agita la question de savoir qui frapp
premier coup.
» Sur quoi, le robuste Ali prit la parole
» — O puissant Schacha, esclave du dé
des fidèles, du sultan de l'univers, il ne m
tient pas de contester un avantage, même
nier des serviteurs de Sa Hautesse. »
« L'assommeur répliqua :
» — Ta vie touche à sa fin ; tu es au term
course. Où frapperai-je le coup fatal? »
» Ali désigna le sommet de sa tête (2). L

(1) Le mitzakel vaut 3 francs de notre monnaie.
(2) Parmi les classes les plus pauvres du pays, il
sage de raser de très-près la tête des jeunes garçon
la leur laisser constamment exposée au soleil et à
Les crânes des Mores acquièrent ainsi une épaisse
extraordinaire que celle qui, au dire des historiens
guait jadis les têtes des Cophtes.
Quand les petits garçons Mores se battent, ils don
la tête l'un contre l'autre comme des béliers, et c
tombe est sûr que la force de son crâne sera mise à
avec des pierres ou tout autre corps dur.
J'ai souvent entendu résonner sur des crânes

a son bras robuste, aux muscles tendus comme
cordes, et le balança dans l'air au-dessus du
ne d'Ali, qui, les genoux légèrement ployés, in-
pide devant son antagoniste, attendait en sou-
nt, sûr de pouvoir résister à toute force hu-
ine.

» Le poing du noir descendit et résonna comme
marteau de forge sur l'enclume. Ali chancela :
grosses gouttes de sueur ruisselaient de son
nt; ses yeux tournaient de douleur et semblaient
ts à sortir de leurs orbites. Mais il se remit, se
oua, frotta sa tête ronde, et regardant à l'en-
r, s'écria : « Par Allah ! voilà ce qui s'appelle
coup ! Et quel coup ! Mais c'est maintenant mon
r, ô Bockhari ! Et s'il plaît au Dieu tout-puis-
t, Schacha, l'assommeur, ne m'en assènera pas
second. »

» Se tournant alors vers le sultan, il demanda
on lui permît de se placer au niveau de son
aillant, beaucoup plus grand que lui. La chose
cordée, on envoya quatre soldats chercher un
c de marbre proche de là, mais ils le trouvèrent
p lourd pour eux. Ali y courut, et avec leur aide
chargea sur ses épaules, l'apporta et le plaça
face du sultan.

» Il ôta ensuite son gelab, prit position sur le
c, et, fermant son poing à six doigts, rejetant

coups qui auraient infailliblement fracturé la tête d'un
teur de chapeau ; et pour la bagatelle d'un *felou* (liard),
'est pas de polisson à Tanger qui ne s'offre avec empres-
ment à rompre sur son crâne nu une brique bien cuite, et
n'en vienne à bout avec plus de facilité que je n'en aurais
isser un biscuit sur la mienne.

son corps un peu en arrière, il leva le bras e
bla chercher la posture qui pouvait le mie
conder sa force. Il hésitait, et abaissa le bras e
pour réfléchir encore.

» Cependant le nègre tremblait; sa figure
noir de suie, se couvrit d'un effrayante p
quand Ali, d'un air décidé, prit sa postur
taque.

» Rapide comme la foudre tomba le poing
et avec lui tomba le nègre, pour ne plus s
ver. Le crâne du Bockhari était horribleme
cassé; celui qui avait si souvent donné le c
mort, gisait comme un de ceux qu'il ava
rassés.

» — Il n'y a de force et de pouvoir qu'en I
dit le sultan, en voyant le noir expirer à ses
et montrant Ali : « Qu'on donne au mont
cinquante mitzakels et un sauf-conduit. S
est, il est vrai, une grande perte pour ma m
mais qui peut éviter les décrets de Dieu, i
au livre du destin? »

» Ali prit la bourse, et, sans attendre l'
que voulait lui donner le sultan, il se mêl
foule et disparut. On disait le lendemain q
soldats de la garde, camarade du noir, l'a
assassiné dans la nuit. »

Nous applaudîmes tous à ce récit, fort go
Hadji et de Mallem-Ahmed :

« Était-ce vrai, ô éloquent disciple d
phète? » dis-je. « Votre héros au crâne épai
réellement tué? »

Notre compagnon de route secoua la t
air mystérieux : « Noble Nazaréen, »

« sachez que, peu de semaines après ce fameux coup, on ne parlait que de vols commis sur la grande route entre Tanger et Tétouan, près d'*Ain Idjida*, la nouvelle fontaine, lieu marqué comme champ du sang par plus d'un monceau de pierres blanches (1). On volait aussi sur la colline de Dar el Clow, que nous avons passée hier, dans les bois de Sahel, près de Larrache, et dans la grande forêt de Mamora (2). Impossible de se faire une idée de ce qu'était la bande, mais on la supposait nombreuse, car les kafilas (3), armés jusqu'aux dents, subissaient le même sort que les voyageurs isolés. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que personne n'avait jamais vu les voleurs; quelques-uns soupçonnaient que les empreintes de pieds fourchus (4), découvertes dans les contrées où se

(1) Ce site riant ombragé de beaux arbres, et couvert d'une fraîche verdure, est encore aujourd'hui tacheté de tertres funéraires, dont quelques-uns recouvent, au dire des Mores, plusieurs victimes du célèbre brigand Ali-Boufrahi. A peu de distance de la source se trouvent les ruines d'un camp romain.

(2) Cette forêt, habitée par des lions et des sangliers, occupe une superficie d'environ 14 lieues carrées. Elle se rapproche de plus en plus de la petite ville de Mamora, que la part de ses habitants ont abandonnée. Les essaims de mosquites et de moucherons de toute espèce, qui, en juin, juillet et août sortent des lacs environnants, ayant rendu le pays inhabitable pour tout autre qu'un petit nombre de pêcheurs, qui prennent et salent des quantités d'anguilles, exportées par le commerce jusque dans le Soudan.

(3) On nomme ainsi, dans le Maroc, une troupe de marchands voyageant avec leurs marchandises : ce qu'on appelle dans l'Orient une *karw'an* ou caravane.

(4) Les habitants de la Barbarie occidentale ont gardé une vague croyance aux satyres de la Fable.

commettaient les brigandages, ne pouvaient appartenir qu'aux maraudeurs.

» Des défilés les plus étroits, des parties les plus épaisses et les plus sombres du bois, sortait une voix sépulcrale qui menaçait les passants : « Arrête ou tu es mort! » disait la voix à votre coude. Si l'on faisait mine de passer outre sans s'inquiéter de cet ordre, ou qu'on fît la moindre tentative pour découvrir d'où il venait, aussi sûr qu'il y a un monde à venir, un coup de fusil vous jetait bas, vous, ou quelqu'un des vôtres, si vous étiez plusieurs.

» Les recherches, les poursuites contre ces mystérieux bandits, n'avaient d'autres résultats que la mort des braves qui s'y risquaient. Les kafilas et les marchands isolés, voyant que tout échouait, se résignèrent, d'un commun accord, à obéir à la voix, et, s'arrêtant au premier appel, prirent l'habitude de déposer à terre, au pied d'un arbre ou d'un rocher, des provisions, des habits, de l'argent, tout ce que leur demandait l'invisible, qui ne manquait jamais d'accompagner sa requête des plus terribles menaces si on tentait de le découvrir, ou si l'on tardait à s'éloigner après avoir déposé le tribut exigé.

» La terreur était grande dans le pays. Il y eu bien des plans de faits, bien des embûches dressées pour surprendre ces inconnus; mais le mauvais esprit, qui s'entendait avec les malfaiteurs comme on le croyait fermement, déjouait toutes les mesures prises; il semblait que ces ennemis du repos public fussent toujours avertis par

e, de ce qui se tramait contre eux. On en penser que c'était la voix du djinn des bois, amusait ainsi à tourmenter les hommes. »

IX.

Les sauterelles. — Le sultan Jeraad. — Le jardin du consul. — La peste. — Les colporteurs juifs. — Le Taleb. — Rencontre d'Ali et de son maître d'école.

Mon ami l'Espagnol, peu versé dans la langue arabe, et qui gémissait en esprit de la longueur interminable de l'histoire, interrompit brusquement le narrateur, en appelant mon attention sur une masse épaisse de sauterelles (1), acharnées à l'œuvre de destruction, dans un champs de maïs voisin de la route. Don Jose me dit qu'il les croyait de la même espèce que les locustes, qui avaient récemment dévasté les plaines de la Manche, et

(1) Il ne faut pas, malgré le nom, les confondre avec les sauterelles de France, dont elles diffèrent essentiellement par la grosseur, la couleur, et les dégâts qu'elles occasionnent.

que les Espagnols s'étaient en vain efforcés de détruire.

Nous avions déjà rencontré, mais en petit nombre, plusieurs de ces insectes, nommés par les Arabes *Jeraad* : il est rare que les provinces septentrionales du Maroc en soient infestées comme celles du midi, où elles font souvent disparaître toute trace de végétation.

Une fois cependant, je fus témoins de leurs ravages aux environs de Tanger, et je puis dire, avec vérité, dans le langage de l'Écriture, « qu'elles couvrirent la face de la terre, tellement que le sol en disparaissait ; elles broutèrent toute l'herbe et tout le fruit des arbres que la grêle avait épargnés, et il ne demeura aucune verdure aux arbres, ni aux herbes des champs (1). »

A l'époque dont je parle, les sauterelles parurent d'abord à Tanger, sous la forme ailée, et ne causèrent pas grand dommage, mais s'abattant le long des bords de la mer, elles y déposèrent leurs œufs, et moururent. Quelques mois après, en juillet, si j'ai bonne mémoire, la larve parut, elle était à peu près de la grosseur du fourmi-lion. Plusieurs des résidents européens à Tanger, s'engagèrent à payer chaque livre d'œufs que leur apporteraient les naturels. On en détruisit par ce moyen plusieurs milliers de livres, mais il n'y paraissait pas. C'était une goutte d'eau enlevée à l'Océan. Bientôt toute la surface du pays fut noircie par les colonnes de ces insectes voraces, marchant, selon les Mores, sous la conduite d'un roi

(1) Exode, chap. x, verset 15.

(le sultan Jeraad) (1), avec la régularité d'une armée bien disciplinée. Rien ne les arrêtait, ni les hautes barrières, ni l'eau, ni le feu. Éteignant par leur nombre les plus ardents brasiers, l'arrière-garde passait outre sur les corps de celles qui l'avaient précédée. Il en était de même des fossés, des torrents, des rivières. Les cadavres des noyées servaient de radeaux à celles qui suivaient. Elles avançaient toujours; là, où quelque obstacle s'opposait à leur passage, on les voyait affluer en innombrables essaims.

Le consul général de Suède à Tanger, qui avait hors de la ville un magnifique jardin rempli des fleurs les plus rares, des plus beaux arbustes de l'Europe et de l'Afrique, leur fit pendant longtemps la guerre avec succès. Son vaste jardin était défendu par un mur très-élevé, en dehors duquel il posta des manœuvres, loués tout exprès pour détruire les colonnes envahissantes. Les musulmants secouaient la tête, et se récriaient contre la folle perversité du Nazaréen qui s'imaginait pouvoir changer les décrets du sort. « Le *Jeraad*, disaient-ils, « est plus puissant que le consul, plus puissant que le sultan. L'empereur enverra son armée tout entière contre les jeraads, qui n'en feraient que rire; ils savent bien qu'ils sont les plus forts. Le consul aura beau acheter œufs au poids, et donner cinq réaux de la li

(1) Un Arabe qui disait avoir vu le roi des saute m'assura qu'il était plus gros et d'une plus belle coule les autres. JACKSON.

épuisera son trésor, et son jardin n'en périra
ıs moins. »

En dépit de ces sinistres prédictions, le consul
persévérait à défendre son terrain; et l'on com-
mençait à espérer qu'il parviendrait à sauver ce
eu de délices, cher à tous les Européens, et leur
ndez-vous habituel. En effet, les alentours
aient nus et dévastés que le jardin conservait
ıcore sa parure de feuilles et de fleurs.

Mais le jour fatal arriva : les larves rampantes
: métamorphosèrent en insectes ailés, et prirent
ur essor. Des myriades de sauterelles s'abattirent
ır cet oasis, et en firent un désert. Au bout de
ıelques heures, toute verdure avait disparu; l'é-
ırce même des arbres était rongée de manière à
s rendre incapables de porter fruit l'année sui-
ınte. On entendait distinctement brouter les sau-
relles comme un troupeau.

Enfin, un vent favorable se leva, et les balaya
: la face du pays; le ciel fut obscurci de leurs
ıaisses nuées; la mer en engloutit un grand nom-
re, et les vagues en rejetèrent pendant plusieurs
ıurs des monceaux à la côte.

L'odeur putride qu'exhalent les cadavres de ces
ısectes occasionne souvent des fièvres contagieu-
ıs, et quelquefois la peste. Aussi regarde-t-on
apparition des sauterelles comme un avant-cou-
ıur de ce redoutable fléau. Ce fut après leur pas-
ıge qu'éclata, au mois d'avril 1799, la terrible
este qui dépeupla les villes et les campagnes de
ı Barbarie. Dans le petit village du Diabet, à
eux mille de Mogador, sur cent trente-trois habi-
ınts, trente-deux seulement survécurent. On cite

une bourgade où de six cent personnes il n'en resta que quatre (1).

Les *Saharawans* ou Arabes du désert, se réjouissent de voir les nuées de sauterelles se diriger vers le nord, dans la prévision de la mortalité qui doit s'en suivre. Ils nomment la peste *El-khère*, le bien ou la bénédiction, car en décimant la population des riches plaines de la Barbarie, elle leur en livre le sol. Ils sortent alors de leur aride désert, et viennent dresser leurs tentes dans des lieux dépeuplés, mais fertiles. C'est ce que fit une tribu de Kabyles de Touât, au printemps de 1800; ces sauvages arabes, remontant le cours de la rivière Draha, qui prend sa source dans la branche nord-est de l'Atlas, coule au sud et disparaît dans les sables absorbants du Sahara, s'établirent le long de ses rives, où ils campent encore aujourd'hui.

Les sauterelles, avant qu'elles aient déposé leurs œufs, passent pour un mets fort délicat. Les Mores en font une grande consommation; après les avoir fait bouillir dans l'eau une demi-heure, ils les assaisonnent avec du sel, du poivre et un peu de vinaigre. On jette la tête, les ailes et les pattes : ce qui reste ressemble à la crevette, et en a le goût, mais il faut une certaine résolution pour se résoudre à en essayer. A la longue cette nourriture rend, dit-on, maigre et indolent : mais comme les pauvres en mangent avec excès surtout à l'époque où la présence de ces insectes et la dé-

(1) Voir, dans l'ouvrage de Jackson, qui en fut témoin, les effrayants effets de cette peste.

vastation qui en est la suite, suspendent forcément tout travail, peut-être a-t-on confondu l'effet avec la cause. Beaucoup de personnes en mangent de deux à trois cents à la fois sans en être incommodées. Le sanglier, le chacal, le renard et une foule d'autres animaux, se régalent des larves; les cigognes, les éperviers, et en général tous les oiseaux, font la chasse à l'insecte ailé, mais ils ne suffisent pas à le détruire.

Quoique le dégât auquel nous assistions fût peu de chose comparativement, nous fûmes frappés de l'aspect désolé du champ de maïs envahi. Don Jose me cita plusieurs exemples des ravages faits par les sauterelles en Espagne. Le sujet étant à peu près épuisé, je priai le vieux More de reprendre son récit, ce qu'il fit en ces termes :

« Vers le temps où couraient les bruits dont je t'ai parlé, ô Nazaréen, deux colporteurs juifs qui avaient amassé quelque argent en vendant aux femmes les colifichets dont elles raffolent, se virent assaillis au milieu d'un bois, non plus par une voix, mais par un robuste montagnard en chair et en os. Résister à un musulman est la dernière pensée qui vienne à un infidèle, surtout à un chien d'Hébreu. Ouvrant donc bien vite leur petit sac de boutquis (1), les juifs avalèrent ce qu'ils avaient d'or.

» Le voleur les fouilla; ne trouvant rien, il soupçonna la ruse. Les pauvres chiens, tout tremblants, protestèrent de leur pauvreté, lui baisèrent

(1) Petite pièce d'or de la valeur de 10 francs. On la nomme aussi *bou-taka*, traduit en français par pataque.

les pieds, et le prièrent de les prendre en piti mais le bandit, profitant de l'avantage que lui do nait leur posture, les poignarda leur ouvrit ventre, et en arracha l'or tout sanglant.

» Peu de jours après un vieux taleb (1), q revenait d'E'Mzôra (2) à son village natal, a environs de Tanger, passa sur la colline de Da A'Clon. En approchant de la « vallée du meu tre », il éperonna sa mule, dans l'espoir rejoindre une bande de muletiers qui cheminaie gaillardement à un mille devant lui, et qui avaie déjà gagné le sommet de la montagne. Le pauv homme, la tête encore pleine des effrayantes hi toires qu'il avait entendu conter la veille par d'a tres voyageurs, dans la hutte-mosquée d'E'Mzôr pressait le pas de sa monture, impatient de fra chir la redoutable gorge, lorsque retentit à s oreilles : « Arrête, ou je tire ! » Il ne se le fit p dire deux fois, et s'arrêta court, en gémissant « Que Dieu aie pitié de moi ! »

« — Ta prière a été entendue, ô Mustapha lettré, » dit la même voix rauque; « laisse ta mu et viens ici. »

« Le taleb obéit : mais ses dents claquaie terriblement comme il s'avançait vers l'endr d'où partait la voix mystérieuse, qui commenç

(1) Taleb est le nom donné par les Mores à un scribe p blic ou notaire; et comme chez les mahométans la loi re gieuse et civile n'est qu'une seule et même loi, le taleb prêtre en même temps que scribe.

(2) Tout près du village d'E'Mzôra est le site d'un tem dédié au soleil, dont il reste de nombreux vestiges, ent autres une pierre gigantesque, encore debout, et que Arabes appellent vulgairement *Al Outsted*, ou la cheville.

ı ton chantant et nasillard que prennent les écoers pour réciter le Coran, à psalmodier le *fatha'*, ı premier chapitre du livre sacré.

» Louange à Dieu, Seigneur très-miséricordieux : toutes créatures, roi du jugement dernier. Nous ıdorons, nous implorons ton aide, dirige-nous ıns.... »

« — Je n'ai jamais pu aller au delà, » dit la ›ix, « et je me rappelle le temps, vénérable ›re, où le bâton qui te sert aujourd'hui de souen frappait dru sur mes *six doigts* pour aider a mémoire. »

— « Dieu est grand! » s'écria le taleb. « Quoi? st-ce bien Ali, l'écolier aux six doigts? ô Ali, li, tu n'en serais pas venu là si tu avais retenu parole divine, » et levant son bâton, comme s'il ıt été sain et sauf au milieu de sa classe, le aître souffla la suite à l'élève, sa passion d'enigner l'emportant sur sa peur.

« ... Dirige-nous dans la droite voie, dans le ntier de ceux à qui tu montres ton gracieux viıge, qui marchent dans le chemin de ta justice, non dans les voies des méchants contre lesquels éveille ta colère. — Mais où es-tu, mon fils? st-ce toi ou ton esprit qui me parle? Car, j'ai ıï affirmer que les Bockharis t'avaient tué au ıois de Doulhedja dernier. »

» Ali, caché dans le tronc creux d'un vieux hêne-liége, en sortit tout à coup, et fit tressaillir : taleb, mais prenant le bas de sa robe, il le aisa respectueusement.

» — O mon fils, » dit le maître d'école, « je ·ains fort que tes péchés ne retombent sur ma

tête! crois-moi, reviens à Bendiban où tu as des amis; toute espérance n'est pas perdue; le prophète n'a-t-il pas écrit : « Celui qui se détourne du péché sera purifié de ses fautes et nous lui donnerons accès dans le paradis? »

» Ali qui s'était courbé devant le vieillard, releva fièrement la tête : — Est-ce à dire, reprit-il, que le lion, à qui Dieu a donné plus de force à lui seul qu'à tous les autres animaux ensemble, doive se contenter d'une brebis quand le troupeau entier est sous sa griffe! Pourquoi vivrais-je dans la misère et la servitude, moi, que le régulateur de toutes choses a doué du courage et de l'activité du lion? De quel droit les sultans et leur soldatesque, » continua-t-il, d'un ton qui fit frissonner le vieux taleb jusque dans la moelle des os, « font-ils leur proie des faibles? Crois-tu que ce soit de notre plein gré et par affection, que moi et bien d'autres avons baisé la poussière, l'autre jour, dans la M'shoar, devant celui qui prend le titre de prince des croyants! Non, non, ce n'est pas par excès d'amour, non plus que toi et tes pareils versez dans ses coffres la meilleure part de vos modiques gains. Pourquoi renoncerais-je à voler, quand le défenseur de la foi du prophète manque le premier à la loi qui défend la rapine? J'exerce en petit ce qu'il fait en grand. Mon édit, à moi, c'est : « Arrête ou je tue! » Mon premier pacha est mon bon fusil; et les exécuteurs de ma justice, un bras et un œil qui n'ont jamais manqué le but.

» — Paix! j'entends le pas éloigné des chameaux; suis-moi, Mustapha. Pour cette nuit tu seras l'hôte du *djinn* des bois. » Et il rit comme

véritable démon. « Remonte sur ta mule, je te
ntrerai le chemin. »

» Le taleb n'osa refuser et suivit le brigand ;
marchaient à travers les plus épais taillis, trou-
nt dans leurs tanières les sangliers, les chacals,
lynx, et les hyènes, qui s'enfuyaient à leur ap-
che, en poussant de sourds grognements. Le
tier qu'ils se frayaient semblait n'avoir jamais
foulé par un pied humain ; en effet, Ali, pour
ter d'être découvert, ne passait pas deux fois
ıs le même endroit.

» Le vieux maître d'école, fort soucieux de ce
il aviendrait de lui et de sa mule, avançait
rière son guide, en murmurant sans cesse
Allah! Allah! » Enfin ils atteignirent un fourré
ronces, en apparence impénétrable, et le taleb
stapha dit d'une voix chevrotante : « Il me
nble, mon fils, que nous ne saurions aller plus
n. »

» Ali ne répondit pas, mais se courbant comme
ur examiner le sol, il proféra un son pareil au
lement d'un chevreau : un coup de sifflet aigu
ça le sang du vieillard dans ses veines. « Tout
bien! » dit Ali. Il s'enfonça au plus fort du
ırré, prêta l'oreille un moment, et ouvrit un
illis de ronces vivantes, si étroitement enlacées,
e même l'œil exercé d'un chasseur n'eût pu en
mêler l'artifice. Après l'avoir franchi avec son
npagnon, il le referma soigneusement, et remit
ronces en place. Suivant alors un étroit sentier
llé dans le roc et caché par les broussailles, ils
rivèrent, après plusieurs détours, dans un vallon
coulait un clair ruisseau ; c'était sur ses bords

que le bandit avait construit sa hutte, si bien enfouie dans le bois qu'on l'en distinguait à peine.

» A leur entrée, une jeune femme accourut au devant d'Ali en se jetant dans ses bras.

» — Eh bien, Rahmana, dit-il, je n'ai pu tenir ma promesse de t'apporter des bracelets et des mouchoirs; juste comme la kafila approchait, le vénérable lettré que voici a paru sur le grand chemin; je ne pouvais laisser passer mon ancien maître d'école si près de moi sans l'engager à entrer. Apprête donc une savoureuse tranche de la vache sauvage (1) que j'ai tuée hier, car, si j'en juge par moi, notre hôte doit avoir bon appétit. »

» S'adressant ensuite au vieillard qui, en s'asseyant, avait eu soin de tourner le dos à la belle compagne de son terrible élève :

» — Sache, Sidi-Mustapha, que le djinn des bois n'est point jaloux de sa houri. Pourquoi la femme a-t-elle été créée belle, si ce n'est pour être regardée? et pourquoi le Tout-Puissant nous aurait-il donné des yeux, sinon pour voir les belles choses qu'il a faites? Rahmana, va demander au taleb sa bénédiction, et prépare-nous le couscoussou. »

» Mustapha, levant le capuchon de son blanc gelab, regarda Rahmana et la bénit, tandis qu'elle lui baisait les mains.

(1) Les vaches et les taureaux sauvages étaient encore nombreux dans les bois de Boumar, il y a peu d'années ; de couleur fauve, armés de très-longues cornes, ils étaient plus maigres et plus agiles que les bestiaux apprivoisés. Ils passaient pour dangereux, une fois blessés. Le dernier de ces animaux fut tué il y a environ quatre ans.

» — Ta femme est vraiment belle, » dit-il, « Dieu soit loué ! Elle semble heureuse d'habiter avec toi ce lieu sauvage. Comment y est-elle venue? »

» Ali prit une petite canne couverte d'arabesques sculptées, et, faisant jaillir du tuyau sur le creux formé contre son pouce et son index une énorme prise de tabac de Tétouan, il l'offrit au Taleb.

» — Je n'ai point payé de dot pour avoir ma femme, et cependant je l'estime haut, et beaucoup plus haut que le kaïd d'Alcassar n'estime ses quatre épouses, quoiqu'une seule lui ait coûté un millier de *mitzakels*. Si tu veux le savoir je te conterai comment j'ai conquis la mienne. »

X.

La jeune fille et le vieillard. — L'enlèvement. — Le djinn des bois. — Trahison.

Ali et le Taleb s'assirent sur le bord du ruisseau, hors de la hutte, et le premier dit :

« Monté sur la cime d'un roc, d'où l'on découvre une immense étendue de pays, j'y étais perché un matin, comme l'aigle qui guette sa proie, lorsque je vis une troupe de voyageurs gravir lentement la colline. En tête, marchaient les bêtes de somme et leurs conducteurs; en arrière, venait, sur une mule, un vieillard, qu'à son costume, je reconnus pour quelque riche marchand de Fez : près de lui trottait, sur un robuste petit cheval, une femme voilée.

» Je descendis avec précaution de mon aire, et, posté derrière la fontaine, à peu de distance du

chemin, j'attendis les passants le doigt sur la détente de mon fusil.

» J'avais déjà visé un des muletiers qui portait en bandouilière, par-dessus son gelab, une paire de pistolets, et qu'à cette précaution, je jugeais mon plus redoutable adversaire. Cependant je ne tirai point.

» Le groupe atteignit la fontaine : le vieillard mit pied à terre, et aida sa compagne à descendre de cheval. Je la supposais jeune; je la vis alors pour la première fois; son haïk s'accrocha à l'étrier, et comme elle se baissait pour le dégager, il tomba. Je juraï alors qu'elle serait ma femme, Dieu aidant, et qu'il n'y aurait pas de sang répandu.

» Le vieux, l'ayant conduite à l'ombre, sur la lisière du bois, donna ordre aux muletiers d'aller en avant avec les bêtes de somme; il ajouta que lui et sa fille les rejoindraient, dès qu'il aurait fait ses ablutions. L'ardeur du soleil et le raccourcissement des ombres annonçaient, en effet, midi, heure de la prière. Ma capture ne pouvait m'échapper avec un protecteur si infirme et si faible; mais j'avais résolu d'éviter toute résistance, et d'attendre un moment opportun.

» Après avoir fait plusieurs ablutions avec l'eau de la source, le vieillard tira d'un sac, suspendu à sa selle, une natte de Fez du tissu le plus fin, l'étendit dans la direction de l'est à l'ouest, et commença ses prières : mais trouvant, j'imagine, le sol trop rude et trop inégal pour ses membres cassés, il descendit à une centaine de pas au-des-

sous, à un endroit couvert de gazon, et s'y établissant, s'y prosterna à l'aise.

» — Dieu te garde, mon fils, de lui avoir fait tort en quoi que ce soit dans un pareil moment, » interrompit le vieux Mustapha.

» — Dis plutôt que ce fut la volonté de Dieu! » continua le voleur.

» Laissant mon fusil appuyé contre un arbre, je me glissai au travers du taillis jusqu'à la limite du bois où était assise la belle Rahmana, enveloppée de son haïk. Je la touchais presque, lorsque le bruit des pas de chevaux qui montaient rapidement la colline, m'obligea à me rejeter dans les buissons. C'était un corps de cavalerie escortant des prisonniers enchaînés. Ils s'arrêtèrent un moment à la fontaine pour faire boire leurs montures; puis continuèrent leur route. Le vieillard était toujours en prière. A peine les cavaliers furent-ils hors de vue que je me rapprochai sans bruit de la jeune fille. Elle me tournait le dos. J'ôtai mes babouches, et me traînai sur les pieds et les mains. Je jetai un coup d'œil vers le vieillard : il était encore prosterné la face contre terre. D'un bond je m'élançai sur la gazelle; pressant le haïk de la jeune fille contre sa bouche, je l'enlevai dans mes bras et regagnai la forêt.

» La pauvre enfant essaya, dans son effroi, d'appeler son père au secours; mais il ne put entendre ses cris étouffés : je l'emportai dans ma hutte; là, je lui ôtai son voile et contemplai ses traits. Elle était d'une pâleur mortelle : ses yeux étaient fermés. J'eus peur un moment que l'ange Asraël, le voleur des âmes, ne me l'eût ravie. Enfin son sein

se souleva. Je connus qu'elle respirait, et que son heure n'était pas venue. Elle paraissait si pâle, si abattue par la douleur que j'eus un instant la pensée de la rendre à son père. Mais je réfléchis que mieux lui valait devenir la femme d'un brave qui l'aimait ardemment, que de languir enfermée dans le harem de quelque riche et vieil idiot de Tanger ou de Tétouan : c'était justement le sort qui l'attendait.

» J'arrosai son front de l'eau froide du ruisseau; elle rouvrit les yeux, mais en m'apercevant, elle s'écria : « Père, père, sauvez-moi! » et s'évanouit de nouveau : il se passa bien du temps avant qu'elle pût être consolée. Toute la nuit et tout le jour qui suivit son enlèvement, elle ne voulut rien prendre. Le matin j'essayai en vain de la calmer. « Où est mon père? » répétait-elle sans cesse. Je lui jurai par ma barbe qu'il était en sûreté, que je ne lui avais fait aucun mal. Elle n'en persista pas moins à refuser toute nourriture. Je lui dis que j'étais son esclave, et continuai à la veiller comme une mère veille son enfant; je fis vœu de ne dormir, de ne manger, que lorsque je la verrais plus calme.

» La faim triompha de sa résistance : elle accepta quelques dattes, et trouva le courage de me dire que, malgré toutes ses prières, son père avait résolu de la marier au riche administrateur des taxes à Tanger, vieillard qui se rappelait avoir vu la première peste. — Maintenant, » poursuivit le voleur, « nous sommes mari et femme. Il ne nous manque que ta bénédiction et un contrat écrit pour être aussi heureux que les tourterelles qui

proclament là-haut le nom de Dieu (1) au-dessus de nos têtes. »

» — Cette satisfaction ne te sera point refusée, ô mon fils, » dit le vieux taleb. « Mais dis-moi, je te prie, qu'est devenu le père de la jeune femme? »

« — Par Allah! je l'ignore, » répliqua le voleur. « Une fois j'entendis une troupe de voyageurs assis au frais, précisément sous l'arbre où j'avais surpris Rahmana, causer entre eux d'une belle jeune fille de Fez, enlevée à son père par le djinn ou démon des bois, sans que le vieillard, prosterné à quelques pas d'elle, eût rien vu ni rien entendu. »

» Le lendemain avant le point du jour, Ali reconduisit son hôte à travers la forêt jusqu'au grand chemin, et prenant congé de lui, il lui offrit en don trente mitzakels, assez de drap fin pour en tailler un soulham qui eût fait honneur à un cadi. — Mais, ô noble chrétien, tu ne te doutes guère de quelle noire perfidie le taleb se rendit coupable, justifiant le proverbe, qui dit que « l'homme qui a une langue dans la bouche, et une plume dans la main, a deux moyens de trahison. »

» Peu de jours après l'étrange rencontre du taleb Mustapha avec le djinn des bois, le kaïd de Tanger dépêcha à la cour de Maroc un message, dans lequel il donnait les informations les plus précises sur la personne du prétendu démon, sur sa retraite, déclarant que le ravisseur de la fille du

(1) Le mouvement que fait la tourterelle en roucoulant rappelle certaine génuflexion des musulmans en prière. De là vient cette image familière aux Mores.

marchand de Fez n'était autre qu'Ali, l'homme aux six doigts.

» Le jour même un gros de cavalerie fut envoyé pour battre le bois de Dar-A'Clon (1) : mais sans succès. Ils pénétrèrent jusqu'à la retraite du brigand, qu'ils trouvèrent déserte : seulement des charbons fumants, et des traces récentes d'habitation, prouvaient qu'il avait été prévenu à temps.

» La forêt de Mancora, située à trois journées de marche du premier repaire d'Ali, devint alors le théâtre des vols les plus audacieux. Un parti d'Arabes se mit en embuscade pour surprendre le voleur, et réussit à le blesser, mais, comme de coutume, il leur échappa, après avoir envoyé trois d'entre eux réjouir les houris du paradis de Mahomet. Le sultan lança une proclamation, ordonnant à tous les gouverneurs de provinces et de villes, à tous les cheiks et kaïds de l'empire d'Occident, de faire diligence, et d'appréhender au corps, mort ou vif, le terrible Ali, peste et fléau de l'univers. Tous s'empressèrent d'obéir à l'édit de l'empereur; le proscrit n'en continua pas moins à tenir le pays en alarme. Les opulents voyageurs, les kafilas richement chargées, redoublaient de vigilance pour se mettre à l'abri des attaques du formidable Ali, dont les mouvements rapides persuadaient à beaucoup de gens que, doué d'une puissance surnaturelle, il pouvait se trouver à la fois en vingt endroits différents.

(1) *Dar-A'Clon*, maison de *Clon*, nom d'un brigand jadis célèbre. Sa demeure n'existe plus, mais on voit encore sur la cime du coteau une caverne qui sert souvent de refuge aux voleurs.

» Le fait est qu'Ali s'était fait sage
coup d'amis parmi les habitants des
surtout parmi les pauvres, qu'il enri
dépens des riches. On soupçonnait for
sieurs douars et hameaux d'être de
avec lui, et de lui prêter main-forte au
plus d'une expédition. »

XI.

Continuation de l'histoire d'Ali. — La cavale du cheik. — Le subterfuge. — La capture. — Le siége. — L'incendie. — La faite.

« Tandis que le sultan travaillait de tout son pouvoir à la perte d'Ali, le fameux cheval qui avait tant de fois dérobé le coupable à la justice mourut d'épuisement, après avoir sauvé son maître, poursuivi par une troupe de cavaliers. Or, un cheik arabe, gouverneur d'un camp dans le voisinage d'Alcassar, possédait, entre autres richesses, une merveilleuse jument. Sa vitesse était proverbiale : on la comparait au vent d'est, et j'en jure par le vrai Dieu, moi qui l'ai connue, elle était *assourdissante* (1) et de pure race. Sa mère, disait-

(1) Les Mores donnent cette épithète à un cheval qui assourdit son cavalier par la vitesse avec laquelle il fend l'air.

on, avait surpassé en agilité et en beauté toutes les cavales du monde connu. On croyait qu'elle avait eu pour père le magnifique étalon de l'Océan, *Moha-al-Bahr* (1). Ali, veuf de son fidèle barbe, n'entendit pas plutôt parler de cette célèbre jument, qu'il la convoita de préférence à tous les trésors du riche cheik, et jura de l'avoir par ruse ou par force.

» Il arriva que, dans une de ses excursions de maraudage, un serviteur du cheik tomba aux mains d'Ali. Il lui promit sa liberté à la condition qu'il porterait fidèlement un message à son maître. La missive était extrêmement polie, mais des plus péremptoires. Elle priait le cheik de vouloir bien envoyer sa cavale à tel endroit, au jour et à l'heure fixés, afin de s'éviter beaucoup de tracas, et pour prévenir l'effusion du sang; car, si l'animal n'était expédié à Ali comme il le demandait, il viendrait le prendre de force, et aucune puissance humaine ne l'en empêcherait.

» Le pauvre messager partit, tout joyeux d'en être quitte à si bon marché, et de se sentir hors des griffes d'Ali; mais il portait sa sentence avec lui à son insu. A peine avait-il remis la missive au cheik, que ce dernier lui fit donner cent coups du terrible *filaly* (1) pour le châtier de son impudence. Ce fut la seule réponse faite à la demande et aux menaces du voleur. Comment l'orgueilleux cheik ne l'eût-il pas nargué, quand sa précieuse cavale

(1) Il y a une légende moresque sur cet étalon, sorti de la mer et souche de la meilleure race des chevaux du désert.

(2) Le fouet moresque, ainsi nommé, parce qu'il est fait de courroies du cuir de Tafilel.

attachée chaque nuit aux piquets, devant la
de son maître, au centre du douar, autour
el rôdaient incessamment des meutes de
s affamés, aboyant à la lune, et qui, sur la
lre provocation, auraient mis en pièce tout
ger assez fou pour empiéter sur leur do-
e?

'ar un jour tempêtueux du mois de janvier,
ne le vent déchaîné faisait rage et que la pluie
ait par torrents, un homme vêtu en courrier,
elab à capuchon retroussé et serré autour des
, les pieds chaussés de fortes sandales, une
dague passée à sa ceinture et un panier de
de palmier nain jeté sur son épaule en guise
ilise, cheminait à grands pas sur la route
assar. Entre deux et cinq heures du matin, il
du sentier battu et prit la direction d'un
des *Oulad-Ensair* (fils de l'aigle), situé à
lemi-heure de marche. La nuit était noire,
pluie descendait en cascades de l'océan des
.

.e courrier fit une halte aux approches du
. Tout était tranquille : le silence n'était
lé que par les rares hurlements des chiens.
ant à quatre pattes, il s'avance vers le parc
aient renfermés les moutons, du côté opposé
oint d'où soufflait le vent, de peur que les
s affamés ne se lançassent sur sa piste. Il
un des gras pères de la laine (1), lui serra
ge, retourna en arrière d'une centaine de pas,
ant sa dague, sacrifia le mouton au nom de

(1) *Abou-souf*, ou mouton.

ieu, en faisant une prière pour le succès de son
ıdacieuse entreprise; puis, il coupa le corps en
nquante parts qu'il mit dans les plis de son
ɛlab.

» Il avança de nouveau et prêta l'oreille : tout
ait calme. Il imita alors le jappement plaintif du
hacal. Les aboiements d'une partie de la meute
épondirent à ce cri lugubre; il le répéta : deux ou
ois chiens furieux accoururent. Il leur jeta un
s : une bataille et des grognements s'ensuivirent
t attirèrent bientôt la bande, qui trouva de nou-
eaux appâts en assez grande quantité pour satis-
aire l'appétit vorace de tout venant. Dès lors, Ali
'eut plus besoin de mot de passe pour pénétrer
ans le douar. Tenant d'une main une bride dont
s'était muni, et de l'autre sa dague, il marcha
roit à la tente du bienheureux cheik.

» Là était le prix de son audace : l'agile cavale,
oire comme la nuit, aux yeux étincelants comme
eux étoiles, aux formes élégantes comme..... (Ici
e narrateur s'arrêta, faute d'objet de comparaison).
'eins-toi, ô Nazaréen, un animal encore plus beau,
lus svelte, plus vif que mon cheval, et tu en ap-
rocheras. Elle hennit, se cabra, rua; mais Ali fut
ncore plus preste que les talons de la cavale; car
e sa main de fer empoignant ses naseaux, il lui
assa la bride au cou, coupa les entraves et sauta
ur son dos.

» — Très-généreux cheik, s'écria l'audacieux
oleur aux six doigts, Ali te salue. » Personne ne
épondit. « O amateur de beaux chevaux! ô cheik
lamon ! »

« — Qu'y a-t-il ? qui appelle ? » dit une voix enrouée, de l'intérieur de la tente.

» — Dieu t'accorde une heureuse matinée, ô cheik Hamon, reprit le ravisseur. Ali a tenu parole; il est venu chercher sa cavale. Puisse le Très-Haut t'en envoyer une meilleure ! » Et le voleur fendit la nuit au grand galop.

» Le cheik Hamon arma son fusil, courut à la escousse, et entrevit dans les ténèbres une ombre noire qui fuyait. « Diables et djinns! s'écria-t-il, que ma cavale meure plutôt que d'être à toi ! » Il fit feu; l'ombre noire tomba; en même temps un sauvage éclat de rire lui fut apporté par le vent. Tout le douar était en armes; tous coururent vers le point où le cheik avait tiré. « Saisissez-le, Mahomet... liez-le, Salem... Amenez le mort ou vif, criait le cheik frénétique. Si j'ai tué ma belle cavale j'ai fait une irréparable perte, mais j'ai du moins rendu service au sultan et au monde. »

» Les Arabes à demi-nus, brandissant des torches, des fusils, des épées, entourèrent le lieu du meurtre; mais ils poussèrent un cri d'étonnement, mêlé de joie, en découvrant que la fureur du chef s'en était pris à un de ses taureaux noirs, véritable fléau du village, et qui avait récemment terrassé plusieurs hommes. Ignorant l'apparition d'Ali, ils imaginèrent que l'animal avait eu le sort qu'il méritait, pour avoir assailli le chef au retour de matines; ils traînèrent la carcasse devant la tente du cheik, qui, à la vue de sa victime, arracha les poils de sa barbe. Laissant retomber sa tête sur sa poitrine, il dit enfin d'une voix solennelle : « On

ne peut lutter avec Satan ; la volonté de Dieu soit faite ! » Et il rentra dans sa tente.

» Le village ne sut que le lendemain la singulière méprise du cheik et l'enlèvement de la cavale. A dater de ce jour, Ali la monta jusqu'à sa mort. »

— Il est encore bien d'autres aventures dont le récit serait trop long, aussi ne vous parlerai-je que des principales.

« — Ali possédât-il le talisman d'Abd-Errachman, le Sousy (1), fût-il ligué avec le ténébreux (2) en personne ; il rendra aujourd'hui même compte de ses crimes au souverain juge, j'en jure par Allah ! » dit un matin un illustre kaïd, armé jusqu'aux dents, monté sur un coursier plein de feu, et suivi de cinquante soldats, tous équipés en guerre.

» — Voyez, » dit le kaïd à son klifa (lieutenant), comme ils atteignaient un noir et profond ravin du bois de Boumar, « voyez sur le roc ces gouttes de sang, aussi vermeilles que le jour où le pauvre cheik Selim, à la longue barbe, fut ici traîtreusement assassiné. Elles crient vengeance à tous ceux qui marchent dans les voies du prophète. Avant de nous hasarder plus loin, arrêtons notre plan d'attaque, et jurons de ne pas déserter notre tâche que le mandat du sultan ne soit rempli ! Chaque homme aura soin d'ajouter à sa balle en chargeant son fusil une *okia* (3) d'argent :

(1) Habitant de la province de Suze ou Sous.
(2) Surnom donné en arabe à Satan, le noir, le ténébreux.
(3) Petite pièce de huit à dix sous.

est le seul moyen de rompre le charme du malin
sprit. »

» — Le *fatha!* recitons le fatha! » s'écrièrent
s soldats; et le moulah ou prêtre guerrier, le
leb Abd-el-Kader, les mains levées, récita le
remier chapitre du coran.

» Le repaire du bandit était au fond d'un bois,
environ deux milles de long et d'un demi-mille
e large, rendu inaccessible sur plusieurs points
ar de véritables murs de ronces et de buissons
pineux. Tenter l'attaque du lion dans son antre
tait chose trop périlleuse : on résolut donc de
ettre le feu au bois dans la direction du vent, et
e se poster en embuscade de l'autre côté pour
ttendre le fugitif; traquer ainsi entre le fer et le
eu, impossible qu'il échappât. Le kaïd Mohktar
laça alors sa troupe, par escouades de six hom-
nes; à toutes les issues du bois. Accompagné de
uelques soldats d'élite, il réunit des branches
nortes et des feuilles sèches, y mit le feu, et l'in-
endie commença. D'abord, une mince colonne
e fumée s'éleva, ondoyant sous le vent; puis
urgirent les flammes, enveloppant les plus hauts
rbres des racines à la cime, desséchant les herbes
t les arbustes avant de les réduire en charbons,
menaçant de ne faire du bois verdoyant qu'un
mas de cendre et de fumée.

» Le kaïd et sa suite s'occupaient de propager
e feu partout où le vent en accélérait les progrès:
e stratagème réussissait à souhait. Tous atten-
laient, non sans frayeur, que l'invincible Ali se
nontrât à l'une des issues si bien gardées.

» Soudain, du centre même du bois, à trois ou

quatre cents verges du point embrasé
flamme rivale; elle rugit, étincela, ro
un torrent de feu liquide; les vieux
ques arbres se tordaient et tombaier
étreintes mortelles. Elle touchait déj
gardée par les soldats.

» — Quel autre que ce démon maud
giner ce moyen de salut? s'écria le kaï
Il espère nous disperser, et c'est le feu
vrira une route pour fuir! »

« Changeant de suite son plan, le l
ses hommes tout autour du bois. Ils a
mencé le siége de grand matin ; il éta
premier feu allumé avait presque attei
et le second, terrible précurseur d'Ali
dans la plaine, la couvrant de fumée
mes. Un seul petit sentier restait vert
de la dévastation générale. C'était le l
seau, profondément encaissé dans le
l'incendie n'avait pu tarir : le kaïd s'y
trois hommes; des oiseaux, des anim
s'abattaient auprès d'eux, paralysés par
De temps en temps, un énorme sangli
roussies, l'œil sanglant, galopait le lo
excitant les plaisanteries des soldats
Snau (le père des défenses) qui pouv
cher dans sa peau d'infidèle, le djinn

» Mais le kaïd mit trêve à cette g
pestive. « Chut! » murmura-t-il. « Il
côté. Par Allah, soyez fermes! »

» Un cavalier s'avançait au milieu d
ardents. Il pressa le pas, en approch

buscade, une femme, les chevaux épars, les vêtements noirs de fumée et de feu, le tenait embrassé. Porté par un cheval noir comme la nuit, aux naseaux dilatés, à la bouche écumante, Ali bondissait comme un daim au milieu des rocs. Le kaïd, poussant un cri pour rallier sa troupe, visa le voleur; il tira : au moment même, la balle d'Ali l'atteignait au cœur. Ses trois gardes tinrent bon, décidés à venger la mort de leur chef. Mais Ali, donnant son fusil à Rahmana, tira son sabre, et fondit sur eux comme la foudre. On eût dit que la noire cavale, connaissant le danger de son maître, redoublait d'ardeur et de vitesse. Un premier assaillant tomba mort, un second, un troisième. Ali échappait aux coups de ses ennemis, et tous les siens portaient. Cependant la troupe s'était rapprochée, lui envoyant une grêle de balles. Quelques-uns assurent, il est vrai, les avoir vues rebondir en arrière, et frapper ceux qui les avaient lancées.

» Toujours est-il qu'Ali continua sa course sans blessure. Quand il eut mis une bonne distance entre lui et les soldats, il rengaina son sabre et rechargea son fusil. Un cavalier, plus hardi que les autres, s'acharnait encore à sa poursuite. Ali franchit un ravin escarpé, et, posté derrière un roc, il attendit; son adversaire n'était plus qu'à quelques centaines de pas, rugissant de joie et de triomphe, il se croyait sûr de sa proie. « Feu!... » s'écria Rahmana, « où nous sommes perdus! » — « Qu'il vienne! » dit Ali. Il l'avait reconnu pour un nègre Bockhari, qui avait fait vœu de le sacrifier à son camarade mort.

» — Va rejoindre l'assommeur! » dit Ali, et sa balle cassa la tête du noir.

» — Alerte! », dit il à sa femme, « Monte la noire cavale, moi, je prends le vigoureux cheval du Bockhari, et nous fuirons à toute bride! on est sur nos traces. Fuyons! et que le point du jour nous retrouve dans le bois de Sahel. »

« Le lendemain, le fugitif et sa femme étaient de retour dans leur tente de poil de chameau dans les solitudes de Sahel; et la troupe battue rentrait avec ses morts à Tanger, pour y raconter l'incroyable histoire de sa défaite.

» Ali examina d'un œil perçant le sentier, les buissons, les approches de sa retraite, mais la fibre d'aloès dont il l'avait entourée n'était point brisée : et les provisions qu'il y avait laissées depuis sa dernière visite, étaient demeurées intactes. »

XII.

Le bois de Sahel. — La hyène. — Alarby le silencieux. — Une reconnaissance. — Chevaux. — Le cheval du désert. — Le défi. — La course. — Une réparation. — Le faux toupet. — Le magicien nazaréen.

Aucune partie de notre voyage ne nous avait offert d'aussi beaux aspects que celui de l'entrée du bois de Sahel, que nous venions d'atteindre. Les troncs pressés des liéges, des chênes, des yeuses, du cactus, de l'arbousier, du bouleau, du dattier, s'élevaient autour de nous avec une variété infinie de port et de feuillage. Au-dessous, croissaient les genets, les lentisques, les tamaris d'Afrique, le palmier nain, le myrte; et plus bas, à un pied du sol, s'étalait une moison de fleurs, de toutes nuances et de toutes formes. Garantis des ardeurs du soleil par l'ombrage des arbres, nous suivîmes plusieurs heures, à travers le taillis, l'é-

troit sentier dont nos bêtes de somme avaient quelque peine à se tirer, et que le Mallem nous avait fait prendre. De temps en temps il nous montrait des empreintes de pas d'animaux sauvages, dans lesquelles il assurait reconnaître le pied fourchu du sanglier, la large patte, armée de fortes griffes, de la hyène, et les ongles longs, durs et pointus de la panthère. Il est certain que l'œil expérimenté d'un chasseur ne s'y trompe guère.

Je me suis souvent fort amusé en attendant les Arabes discourir des diverses bêtes de proie auxquelles ils font la chasse; ils prennent un ton et un accent particuliers pour chacune. S'agit-il du lion, ils en parlent avec toute la considération due à ce haut et puissant personnage. Ils traitent plus cavalièrement la panthère et le sanglier; mais leur mépris pour la poltronnerie et la stupidité de la hyène, n'a point de bornes. Son nom arabe, *dubbah*, ou *dbaa*, signifie hébété, stupide; on en a fait le verbe *m'dubbah*, être hébété ou *hyénisé* (1).

Le Hadji ne tarissait point sur leur sottise : « Figurez-vous, Chrétiens, » nous dit-il, « que dès que ce sot animal peut se cacher la tête dans un trou, il s'imagine que tout le reste de son corps est invisible; aussi les chasseurs arabes ne lui font-ils point de quartier. Je me rappelle, » continua-t-il, « avoir accompagné un de mes amis à une caverne où se tenait une de ces canailles. Nous n'avions pour toute arme que nos couteaux de chasse et une corde. A l'entrée de cet autre, si-

(1) Jackson.

tuée dans un hallier, mon compagnon se penche pour regarder l'intérieur; il voit distinctement la hyène accroupie au fond, la tête fourrée dans une cavité du roc. Se tournant de mon côté, il me dit, assez haut pour que la bête pût l'entendre : « Ne m'aviez pas dit qu'il y avait ici une hyène! Eh bien? vous vous êtes trompé, il n'y en a point. Oh non! Elle passe pour sotte, mais elle est plus fine qu'on ne pense; elle se garderait bien d'être ici. » Entrant alors dans la caverne, l'œil toujours fixé sur le stupide animal qui ne bougeait, il continua : « Quelle folie de supposer que la hyène nous ait attendu! elle est bien loin maintenant. Il fait très-clair; je distingue chaque objet, il n'y a rien. » Et tout en parlant, il approchait peu à peu, sa dague d'une main, la corde de l'autre. « Si la hyène était ici, je ne m'y fierais pas ; elle est brave, elle ne craint pas un homme, ni deux, ni trois, ni une douzaine. C'est une rusée, quoi qu'on en dise. »

» Passant lestement la corde autour des jambes de derrière de l'animal, il y fit un nœud coulant, et me cria : « Tirez! tirez à vous!... la voilà ! Elle est ici, la sotte, la poltronne, la dupe!... » Je fis comme il me disait, et une fois hors de son antre, nous la dépêchâmes à coups de couteau (1). »

(1) « Il n'y faut pas mêmes des hommes, des enfants y suffisent. Dans l'Atlas, j'ai vu deux jeunes garçons mener en laisse une hyène qu'ils avaient attrapée. Cet animal ne peut endurer la captivité; sa férocité s'en augmente. De jour, la hyène ne quitte point sa tanière; assise au fond, elle y demeure immobile, l'œil fixe et terne. Mais quand vient la nuit, elle rôde en quête de nourriture, attaque et dévore tout ce qu'elle trouve, mouton, chèvre, volaille, et jusqu'aux

Le Hadji ajouta : « Alors même que la hyène est à l'abri des attaques, dans un creux de rocher, la tête tournée vers les chasseurs, s'ils s'avisent de lui tendre un os, elle le saisit stupidement, et plutôt que de le lâcher, se laisse traîner à la suite, et se livre ainsi à ses ennemis, qui l'assomment à coups de bâton ou de pierre. »

Pendant ces explications, nous nous étions de plus en plus enfoncés dans le fourré; le genet épineux déchirait nos habits; les ronces s'enlaçaient autour de nos genoux, les longs bras du cactus nous barraient le passage, et je ne pouvais m'empêcher de grommeler contre le Mallem, qui nous avait fait quitter le chemin battu. Il ne trouva d'autre expédient pour me calmer que de doubler le pas, m'assurant que nous n'étions pas loin d'un grand village où passait la route. Au bout d'une demi-heure d'efforts et de lutte parmi les ronces, nous arrivâmes enfin à cette terre promise. C'était un assemblage de huttes, au fond d'une fertile vallée, arrosée de plusieurs cours d'eau.

« C'est ici, » me dit le Hadji, « qu'habite le vieil *Alarby Souktsie* (Alarby le silencieux), le même qui vous a vendu votre cheval favori, ô fils de l'Anglais. Ne vous en souvient-il plus ? »

« Jamais je n'oublierai le vieil Alarby, » répliquai-je, « et sans la crainte de m'arrêter trop longtemps, je renouvellerais volontiers connaissance avec ce roi des maquignons arabes. Que de

mules. Les Arabes prétendent qu'elle aime beaucoup l'herbe enivrante appelée *hashisha* ou chanvre d'Afrique. Durant la peste de 1799 et de 1800, les hyènes déterraient les cadavres et s'en nourrissaient. » JACKSON.

fois ne m'a-t-il pas demandé de lui rendre son précieux enfant, ainsi qu'il nomme mon barbe! »

Cependant nous avions mis pied à terre et attaché nos chevaux au piquet, pour nous reposer de nos fatigues et nous rafraîchir près d'une source, lorsque plusieurs Arabes venant à passer, l'un d'eux se détacha du groupe, et allant droit à mon cheval, se jeta littéralement à son cou, lui baisant le front et les yeux avec la plus vive tendresse. Le sagace animal hennit et dressa les oreilles : il avait évidemment reconnu son ancien maître.

« Dieu soit loué! » s'écria Alarby (car c'était lui)., « il ne m'a pas oublié, le chéri, le bijoux! Oh! je le distinguerais au milieu d'une centaine, ou plutôt d'un millier d'autres. Je l'ai reconnu sur-le-champ, à sa robe de soie, à ses gracieuses formes, à sa belle petite tête! »

Les yeux du vieil Arabe petillaient de joie, et il répétait en riant aux éclats : « Oh! je l'ai reconnu! je l'ai reconnu! »

Alarby était un curieux échantillon des éleveurs mores; il avait pour ses chevaux un attachement fanatique, et quand il entamait leur éloge, il devenait si prolixe, que je n'ai jamais pu m'expliquer son surnom de *silencieux* que comme une épigramme.

Du reste, pour tout Arabe, le cheval est un animal sacré. Au lever du soleil, il le visite, lui pose la main droite sur la tête en prononçant *bismillah!* (au nom de Dieu!) Il baise ensuite sa main, qu'il suppose bénie par le contact de l'animal favori du Prophète. Après avoir nettoyé et couvert de sable sec l'endroit où se tient le cheval,

il place une brassée de paille foulée par les bœufs à une petite distance devant lui, afin que, lié au piquet et retenu par des cordes passées autour du fanon, il ne puisse y atteindre qu'en tendant fortement la tête. On cherche ainsi à fortifier les muscles du poitrail et à développer le col, dont la longueur fait partie essentielle de la beauté d'un cheval arabe. On le soumet le matin à des ablutions réitérées sur le train de devant et les reins, mais on ne le mène à l'eau qu'une fois par jour. A midi, il a une seconde ration de paille, et reste ensuite à jeun jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle on lui alloue un sac d'orge, qu'il mange à même, comme nos chevaux de fiacre leur avoine. Les Mores n'approuvent pas l'usage des mangeoires, qui rendent, disent-ils, les chevaux mous et indolents. Ils attribuent diverses propriétés aux différentes couleurs du poil, et assurent qu'un cheval noir ou brun est dans toute sa vigueur à la tombée de la nuit; un bai, au soleil levant, etc.

La race par excellence est le *Sh'rubah Er'rih* (1), ou cheval du désert; rien n'égale sa douceur, sa légèreté, la rapidité de sa course : on l'emploie principalement à chasser l'autruche, avec laquelle il rivalise de vitesse. Malheureusement il s'acclimate peu hors du Sahara, sa seule nourriture étant le lait de chamelle. Il refuse l'orge, le foin, la paille. En Afrique, on ne donne jamais d'avoine aux chevaux.

(1) Ce mot signifie littéralement *suceur du vent*, nom qui lui vient de ce qu'une fois lancé, il laisse pendre sa langue de côté, hors de la bouche, comme pour sucer l'air.

JACKSON.

Al Kaïd Omar Ben-Daudy, Arabe de Rahamenah, avait dans ses écuries, lorsqu'il était gouverneur de Mogador, deux de ces étalons; trouvant incommode de les nourrir de lait de chamelle, il résolut de les soumettre au même régime que les chevaux de Barbarie. Ils refusèrent d'abord tout ce qu'on leur présenta; puis, vaincus par la faim, ils mangèrent de l'orge, du froment, et ne tardèrent pas à engraisser et à embellir. Les coursiers du Sahara ne sont nullement beaux; leur corps est petit, efflanqué, se rapprochant de la forme du lévrier. Ils ont le poitrail large et fort, les jambes grêles. Ceux du gouverneur de Mogador perdirent leur agilité, et moururent peu après. Il semble que cette race, si merveilleusement adaptée à d'immenses plaines de sable, et si utile à ceux qui les habitent, ne puisse vivre hors du désert.

Mais, coupant court à cette longue digression, je reviens au vieil Alarby, que mon ami, charmé de ses démonstrations enthousiastes, ne se lassait pas d'interroger. Il l'amena sans peine à lui conter une longue histoire, toute pleine de rodomontades sur moi et mon cheval, ou plutôt sur mon cheval et moi. Quelque violence qu'il me faille faire à ma modestie, je la rapporterai sans y rien changer, parce qu'elle me paraît caractéristique des sensations de l'Arabe en général, et d'Alarby le silencieux, en particulier.

« Écoutez, ô chrétien » dit le vieux More baissant la voix, comme s'il eût craint qu'on fût aux écoutes, puis la haussant à mesure qu'il augmentait de véhémence et d'énergie; « écoutez les

n'a pas le courage d'avouer le mensonge, ou mettre sa chétive rosse à l'épreuve ! »

» Sur quoi celui qui est près de vous répliq un Anglais ne renie jamais ce qu'il a dit. M cheval tiendra tête au vôtre, mais en temps p opportun. Si je lui faisais montrer maintenant talons à votre tribu, je sais que je serais insul Nommez un autre jour, ou fixez une heure p avancée, lorsque la multitude aura quitté le riva et vous verrez si le Nazaréen, avec sa selle et bride franque, ne s'en tire pas aussi bien q vous. »

» — Votre main, dit le Tleg ; j'accepte le défi

» Vers la fin de la soirée, comme la cavale et la multitude se retiraient, le maître du che noir fit un signe au chrétien, qui, en un clin d'e fut à ses côtés. Quelques-uns de ceux qui étai demeurés, s'aperçurent de cette manœuvre, bientôt le bruit se répandit qu'un Franc all lutter de vitesse avec un Arabe tleg.

» Tout le corps de cavalerie et des milliers spectateurs revinrent en masse sur leurs pas. C pendant le fils de l'Anglais s'était rendu au poi de départ. Je vis le cheik de la tribu expédier ci de ses meilleurs cavaliers pour se mesurer av lui ! je distinguais de loin mon cheval, mon pe élève favori, placé au milieu. Je trembl d'anxiété ! moi, musulman, je souhaitais la v toire au chrétien ! mais aussi l'enfant de m soins, l'objet de ma prédilection, faisait cau commune avec lui !

» La distance était d'environ six cents pas. L chevaux partirent : ils furent quelque temps s

même ligne, ne faisant qu'un corps et qu'une
te. La foule cria, puis il y eut un silence de
ort. Mon favori avait l'avance, et le noir avec
ï. Une nouvelle clameur s'éleva, le cheval noir
passait tous les autres! je me mordis les lèvres;
me cachai le visage, maudissant en moi-même
. Nazaréen de ne pas savoir tirer parti d'un tel
oursier. Les cris cessèrent; je m'aventurai à re-
rder de nouveau : le gris de fer était le premier!
poussai à mon tour une acclamation de joie qui
t froncer les sourcils de tous ceux qui m'entou-
aient; je brûlais de crier tout haut : Ce cheval
it mon élève, mon favori! mais je n'osais, car il
allait de ma vie.

» Mon enfant arriva le premier au but, et un
murmure de colère gronda dans la foule. Mais le
heik, croyant la victoire incertaine, vint droit au
hrétien, et lui dit avec ironie : — Qui donc a
emporté le prix de la course, ô infidèle? »

» — Ne voyez-vous pas, ô cheik des beaux che-
aux, » répondit votre ami sur le même ton,
que j'ai été laissé en arrière! ne voyez-vous pas
ue mon front est couvert de sable! »

» Mais l'Arabe tleg arriva, écumant de colère,
ouillant de rage d'avoir perdu le pari, tandis que
sang découlait des flancs de son cheval, labourés
ar les étriers : « Ce Nazaréen, dit-il, ne l'em-
orte sur nous que par son arrogance! Puisse Dieu
rûler le grand-père de l'homme qui lui a vendu
a coursier arabe! »

Se retournant vers lui, le chrétien reprit :
N'avais je pas averti vous et vos frères qui me
aillaient que je vous jetterais de la poussière au

visage? Dieu a voulu que mon cheval dép
vôtre. Pourquoi cette rancune? je ne su
arrogant; au contraire, mes compatriote
raient me reprocher à bon droit de m'être
en me mêlant à vos jeux. »

« — Silence! » fit le cheik, « Ne sais-tu
se mesurer avec le dernier des musulman
honneur pour un chrétien? T'imaginerais-
hasard, ô infidèle, être de pair avec aucu
hommes?

» — Si je ne croyais pas en Dieu, ré
Nazaréen, je pourrais reconnaître votre s
rité; mais, comme chrétien et comme Ang
ne le cède à personne.

» — Quoi! » s'écria le cheik, un nua
passant sur sa face comme il approchait so
de celui du Nazaréen, « oses-tu bien, ô
me tenir un pareil langage? Tu te crois p
mon égal?

« — Sans nul doute, » répliqua le cl
« et comme Anglais je suis votre supérieu

« Mettant la main sur la poignée de so
le cheik le défia de répéter ses paroles.

» — Je me ris de vos menaces, répondit l
homme, et je répéterai mot pour mot ce
dit. »

« En une seconde le sabre du cheik f
du fourreaux et brilla au-dessus de la tête
glais. Plusieurs hommes de la tribu de T
chargèrent sur lui leurs fusils, qui heure
n'étaient chargés qu'à poudre. Mais, s
ruades que détachait son cheval à tous c
approchaient, et sans un gros de Rifiens a

ide, le Nazaréen n'eût pas facilement
à la vengeance des Tlegs. »
bénédiction du prophète descende donc
ıeval gris de fer, ce roi des coursiers, mon
t bénis soient tous ses aïeux! » s'écria le
rby en manière de péroraison. Son his-
ıuf l'exagération habituelle au conteur,
récit à peu près fidèle d'une échauffourée
pu me coûter cher, si beaucoup de mes
compagnons de chasse ne se fussent trouvés
eussent vaillamment défendu le chrétien,
on titre d'infidèle.
ire ne sera pas de sitôt oubliée par la tribu
r, lorsque je me plaignis de cette insulte
ı, il prit la chose beaucoup plus sérieuse-
e je ne l'aurais cru, et me demanda quelle
on j'exigeais. Je répliquai que la faute ve-
partie de moi, puisque je m'étais mêlé à
atesque grossière et indisciplinée, je me
rais des excuses du cheik faites en pré-
toute sa tribu.
e compte, ils en seraient quittes à trop
ché, » reprit le pacha. Voulez-vous que
leurs habitations? il faut faire un exem-
ın vous autres chrétiens, ne serez plus en
»
ıjurai le fakih de ne point se porter à de
trémités.
bien! » me dit-il, « à votre recommanda-
erai d'indulgence. »
dressant à son lieutenant, il ajouta : « Que
et une douzaine des gens de sa suite
ıtés en prison ; qu'on ne le relâche que sur

le payement d'une amende de deux cents mitzakels. Faites entrer dans Larrache tous les troupeaux du cheik, tant bêtes à cornes que moutons, et avertissez la tribu que tel est le châtiment de ceux qui osent enfreindre la loi. »

Je réclamai en vain contre cette rigueur. L'ordre fut mis à exécution. Je soupçonne le pacha d'avoir nourri depuis longtemps l'envie de presurer la riche tribu des Tlegs, et d'avoir mis l'occasion à profit.

Un chameau, mené en laisse à travers certains comtés d'Angleterre, n'y aurait pas excité plus de curiosité et d'étonnement que n'en éveilla ma présence et celle de don Jose, dans le village reculé de notre ami Alarby le silencieux. Des familles entières, muettes de surprise, accouraient sur le seuil des huttes pour nous voir passer, tandis que les enfants poussaient des cris d'effroi à l'aspect de si étranges apparitions. Un jeune garçon, plus osé que le reste, s'approcha et demanda au Hadji quelle espèce d'êtres nous étions?

« Ce sont des *djinns,* » répondit-il gravement, « de malins esprits que j'ai attrapés, et que je mène à Larrache où je les embarquerai pour la terre des Nazaréens. » Sur quoi le petit sauvage courut en hurlant se cacher dans sa chaumière.

Le pauvre Davidson me disait que, dans toutes les parties du Levant peu fréquentées des voyageurs, l'idée de l'alliance des Francs avec les diables, les sorcières, les démons, et autres agents surnaturels, était générale et profondément enracinée. Il en avait profité en plus d'une rencontre, où, s'étant aventuré au milieu des tribus féroces

ıvait couru risque de la vie. Davidson était
ıve et portait à cette époque un faux toupet.
pris un jour par un gros d'Arabes qui commen-
ıt à piller ses bagages, et à le menacer, il les
ıma tout à coup de le laisser en paix, sous peine
e forcer à user de son pouvoir. Arrachant alors
ɔerruque et la jetant à terre : « Vous voyez,
il, ma chevelure! vos barbes la suivront! »
Arabes terrifiés s'enfuirent, abandonnant leur
in.

Jne autre fois, il était en train de faire des ob-
ʒations astronomiques : une foule de turbulents
bes amassés autour de lui, le pressaient de
e sorte, qu'il lui devenait impossible de conti-
ır ses opérations. « Vous voulez donc votre
te, insensés! » leur dit-il, « sachez ce que peut
Nazaréen! « Alors faisant signe à un des vieil-
ls d'approcher, il lui ordonna de regarder à
ʒers le sextant; et remuant lentement l'index,
vertit le barbare qu'il allait lui faire voir le so-
, arrêté dans son cours, tout proche de la terre.
ıabe, pâle d'effroi, se jeta à ses pieds, implo-
t sa miséricorde, et le suppliant de quitter au
s tôt le pays, et d'avoir pitié de leur troupeaux,
leurs récoltes, qu'il croyait fermement voir se
sécher au gré du Nazaréen.

FIN DU TOME PREMIER.

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

LE MAROC

ET

SES TRIBUS NOMADES.

LE MAROC

ET

SES TRIBUS NOMADES

Excursion dans l'intérieur,
Chasses, détails de Mœurs, Superstitions, Coutumes, etc.,

PAR J. DRUMMOND-HAY;

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC NOTES ET INTRODUCTION

PAR

Mme LOUISE SW.-BELLOC.

TOME SECOND.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

DISTRIBUTION STATEMENT A

XIII.

Suite de l'histoire d'Ali. — Le mariage. — L'offrande. — Une perfidie. — Mutilation. — L'arrivée. — La hutte déserte. — Le Vœu. — Une interruption.

« Nous allons bientôt nous quitter, mon vénérable ami, » dis-je à notre compagnon de route, le vieux More, que la prolixité d'Alarby le silencieux avait jeté dans l'ombre et condamné au silence, « continuez, je vous prie, votre récit, et apprenez-nous ce que devint votre héros, Ali aux six doigts. »

« O chrétien, » reprit-il, il me reste peu de chose à dire. C'est précisément ici, dans le bois de Sahel, que nous avons laissé Ali. C'est ici qu'il se réfugia après sa fuite : c'est sur cette même route que plus d'un voyageur attardé tressaillait au cri bien connu : « Arrête ou je tire ! »

« Comme je vous le disais, Ali ne molestait ja-

mais le pauvre. Les riches caravanes, les trafiquants à la bourse bien garnie, étaient ses seuls débiteurs; mais dans ses vols il s'abstenait de verser le sang, à moins qu'on ne l'y forçât par trop de résistance ou d'indocilité. Il vivait même en si bon accord avec les habitants voisins des lieux où se commettaient ses brigandages, qu'il en recevait, disait-on, une abondance de *mona*, chaque village y contribuant pour sa part. En retour, s'il se célébrait un mariage, Ali manquait rarement d'apporter son offrande à la fiancée, et d'assister aux réjouissances.

» Or, le cheik Bitioui avait fait annoncer par le crieur public, que son fils aîné Djilaly allait prendre pour femme Fatma, fille du kaïd Etsiftsy.

» C'était une joyeuse nouvelle pour Ali aux six doigts, grand amateur de festins et par-dessus tout de *somets* (1). Ayant mis de côté les provisions nécessaires pour sa femme, il lui promit d'être de retour au bout de trois soirs; car Rahmana allait devenir mère, et attendait à chaque instant sa délivrance.

» Ali choisit parmi les dépouilles d'un riche israélite tombé récemment entre ses griffes, une magnifique pièce de brocart et une paire de bracelet d'or massif à enserrer les chevilles. Il enveloppa le tout dans un fin mouchoir de soie, fabriqué à Fez, et s'achemina à l'heure de la prière du soir vers le toit de chaume du cheik.

(1) Boisson enivrante, faite de jus de raisin bouilli, qu'on distribue aux convives dans les grandes occasions, et que les montagnards aiment beaucoup.

» Il le trouva assis sous le porche d'entrée. A l'approche d'Ali, le chef lui souhaita la bienvenue et reçut gracieusement ses dons.

» Ali aimait passionnément le *somets*, et ne pouvait se résoudre à laisser passer devant lui le bol de bois sans y puiser largement. Il y puisa tant et tant ce soir-là, qu'étourdi par les fumées enivrantes, il demeura couché à terre, tout à fait insensible à ce qui se passait autour de lui.

» — Quelle somme a-t-on donc offert de cet ivrogne? » dit le vieux Kador, qui avait un œil de moins et qui, assis près d'Ali, lui avait fréquemment passé le bol. « On assure, poursuivit-il, que notre seigneur et maître, le sultan, donnerait la dot de la fille d'un pacha pour la tête ronde de ce brigand. Persisterons-nous dans notre désobéissance aux ordres de l'empereur? Admettrons-nous dans nos fêtes un homme dont la main est souillée du sang de nos proches? N'a-t-il pas tué le frère de l'oncle de ma femme, le kaïd Mohktar, qui ne faisait qu'obéir au mandat de *Siyedouna* (1)? Recevrons-nous des présents achetés au prix du meurtre? Pouvons-nous, à la face de Dieu et des hommes, rester plus longtemps complices des brigandages d'Ali? Que les autres fassent ce qu'ils voudront; pour moi, dit-il en dégainant son poignard, je ne veux pas être traître au sultan! » Échauffés par la liqueur, excités par l'appel de Kador le borgne, plusieurs des hôtes, applaudissant à sa décision, se rangèrent de son parti.

(1) Épithète pour désigner le sultan, qui signifie notre Seigneur.

« Mais, dirent-ils, gardons-nous de lui ôter de crainte de porter malheur aux fiancés. Ass nous plutôt de sa personne, et envoyons chaîné au prince des vrais croyants. »

« Connaissant bien la force extraordinair et son adresse à échapper des mains de la j ils convinrent que deux des leurs, leurs chargés à la main, se tiendraient prêts à ti lui au moindre signe de résistance.

» Il se passa quelques moments avant découvrît la trahison, tant les vapeurs du lui avaient offusqué et troublé le cerveau. I à lui, il comprit sur-le-champ que toute rés serait vaine, et se laissa garrotter.

» Après avoir pris cette précaution, les geois tinrent conseil et décidèrent que la ga prisonnier serait confiée pendant la nuit hommes armés. Mais le vieux Kador int disant : « O insensés! vous ne savez pas à qu avez affaire. Ce n'est point ici un vulgaire du Shloh! ni un *détourneur* de bestia Beneinsonar. Non, non, c'est l'homme a doigts, le redoutable Ali, celui-là même d capture sera payée trois cents mitzakels d vous voulez m'en croire, je vous dirai le mo nous assurer de lui. »

» — Parlez, parlez, ô Kador, » crièrent

» Le borgne reprit : « Arrachons-lui la p la plante des pieds; alors, quand bien m briserait les cordes, il lui serait impossible loin. »

» Cette cruelle proposition fut accueillie cutée. La souffrance arracha des gémissen

Ali, et il demanda grâce à ceux qui le torturaient. Plusieurs avaient reçu de lui des services et des dons, mais ils s'étaient trop avancés pour reculer, et sa prière les trouva sourds.

» Le supplice terminé, on plaça trois gardes près du prisonnier saignant, qui se tordait d'angoisse : l'excès de la douleur avait dissipé toute trace d'ivresse.

» La nuit s'écoulait, et les sentinelles, fatiguées de leur veille, alourdies par la viande et les boissons, et s'en fiant aux mutilations d'Ali, cédèrent enfin au sommeil. Jusqu'au vieux Kador, qui était un des trois et le plus vigilant, pensa qu'il pouvait se hasarder à prendre une heure de repos.

» En entendant ronfler ses gardes, l'espoir se réveilla au cœur d'Ali. Mais comment rompre ses liens? Un ou deux efforts désespérés l'avertirent que sa force gigantesque ne suffirait pas à briser l'épaisse corde de fibres de palmier qui l'attachait.

» Il se rappela avoir vu au centre de la hutte une large dalle de pierre, aux arêtes taillées et coupantes, sur laquelle était posé le bol de liqueur. Se traînant de ce côté, il frotta patiemment la corde contre le fil aiguisé de la pierre, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la scier. Alors ses mains furent libres.

» Avec une petite dague qu'il tira doucement de la ceinture d'un des dormeurs, il coupa les liens de ses chevilles; puis, déchirant deux morceaux de son turban, il les trempa dans l'huile de la lampe encore allumée, et enveloppa ses pieds sanglants. « Maintenant, » se dit-il, « m'échap-

per ou mourir! mais auparavant je me vengerai. » Rampant à quatre pattes vers Kador le borgne, cause de toutes ses souffrances, il mit son poing de fer sur la bouche du vieillard, et de l'autre main plongea sa dague dans le cœur du traître.

» — Assez de sang! » murmura-t-il comme il essuyait la lame. Logeant ensuite quelques petits pains dans le capuchon de son gelab, car il pensait qu'infirme comme il l'était, il lui faudrait plus d'un jour pour atteindre sa demeure, il se traîna sans bruit hors de la hutte. Tout était calme au dehors : hommes et chiens, bêtes et gens, avaient eu leur part des largesses du cheik, et dormaient sur leur digestion. Se glissant comme un serpent à travers le village, il descendit jusqu'à la rivière, qui, à un demi-mille plus loin, coulait rapidement vers la mer.

» — Par Allah! » s'écria Ali, » que j'atteigne seulement l'eau, et je pourrai revoir ma femme! Hélas! hélas! que deviendra Rahmana? Aujourd'hui je devais être de retour dans la forêt du Sahel. »

» Les teintes rouges du crépuscule se montraient à peine au levant, que déjà les aboiements des chiens et les cris des hommes retentissaient dans le village. Ali les entendit, et son cœur défaillit au dedans de lui. La rivière n'était plus éloignée que d'une cinquantaine de *draa* (1); il l'atteignit et y étancha sa soif, s'y plongea, et

(1) Coudée, seule mesure linéaire connue dans le Maroc. Elle se divise en huit parties nommées *tomins*. En terme moyen, le *draa* ou coudée de Maroc équivaut à 0,55126 d'un mètre. ALI-BEY.

couché sur le dos, se laissa emporter par le courant rapide.

» Les voix de ses persécuteurs se rapprochaient, les aboiements des chiens se faisaient entendre de plus en plus près, des torches brillaient dans toutes les directions. Quelques-uns des paysans étaient à cheval, d'autres à pied, tous armés de ce qui leur était tombé sous la main à la nouvelle de l'évasion du prisonnier.

» — Il ne peut être loin, » dit celui qui marchait en tête, » voilà les traces de ses genoux! Il est heureux qu'il ne puisse se servir de ses pieds, sinon le diable ne l'attraperait pas. »

» — Voici du sang! » s'écria le fils du vieux Kador le borgne. Furieux du meurtre de son père, il avait juré d'égorger Ali de sa propre main, quoiqu'il fût du nombre des gardes endormis que le voleur avait épargnés dans sa miséricorde.

» — De ce côté! » dit un autre. « Il a dû gravir ce tertre, voyez plutôt ici l'empreinte de ses maudits six doigts! »

» — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu! » reprit un troisième : « Je jurerais qu'il est caché sous les lauriers-roses. Cherche Zeitoun, cherche! » dit-il à son chien, qui aboyait en flairant la piste ensanglantée.

» Ils descendirent le tertre, et suivirent les traces du fugitif jusqu'au bord de l'eau.

» — Il a passé la rivière! » s'écria une voix, et hommes et chevaux, âpres à la poursuite, gagnèrent la rive opposée. Là, les indications cessèrent. Ils battirent tout le pays alentour, mais sans succès. Les chiens mêmes étaient en défaut. « Il a

subi le châtiment dû à ses crimes; » s'écria un des anciens obligés d'Ali, » il se sera noyé en essayant de passer la rivière. Que Dieu ait pitié de son âme! » et toute la bande retourna au village.

» Cependant Ali, emporté beaucoup plus bas par le courant, entendit s'éloigner le bruit et faiblir les voix; il gagna la rive, et y resta quelques heures gisant parmi les roseaux, affaibli par la perte du sang et exténué de fatigue.

» Là, il pansa ses blessures avec l'herbe appelée *tserbil* (1), qui croît dans les terres marécageuses, et qu'heureusement il avait trouvée au bord de l'eau. Ce suc rafraîchissant soulagea et raffermit ses plaies vives. Quand vint le soir il reprit sa pénible marche, rampant sur ses genoux et sur ses mains, qui, au bout de quelques milles, étaient presque aussi malades et aussi écorchées que ses pieds. Force lui fut de s'arrêter encore une fois, et de chercher un refuge pour s'y cacher jusqu'à ce qu'il eût retrouvé assez de force.

» Il se traîna de la sorte durant cinq longues journées. Sans les bribes de pain qu'il avait ramassées dans la maison du cheik, il serait infailliblement mort de faim. Le matin du sixième jour il arriva en vue de sa hutte. Il fit un effort, se releva à moitié, et tomba à quelques pas. Le silence était effrayant. Un frisson glacé le saisit, lorsque d'une voix tremblante il appela sa femme. Personne ne répondit. Où était celle qui l'avait toujours accueilli au retour avec des larmes de joie? il appela encore plus haut : « Rahmana! Rah-

(1) Espèce de sauge.

.! » L'écho du bois répéta seul le son. Pouvant
ne respirer il entra dans la hutte. Sa femme
it; mais morte, immobile, froide, et sur son
glacé, son enfant expirait faute de nourri-

— Ta malédiction, ô Dieu, s'est appesantie
noi, » s'écria Ali, « et je l'ai méritée! mais
quoi le fatal destin ne m'a-t-il pas permis de
r ma femme encore vivante et de lui deman-
pardon? et mon pauvre enfant aussi! Allah!
ı! »

i passa une longue, longue nuit d'angoisse, se
chant amèrement l'intempérance qui avait
é sa perte, et pleurant sur les cadavres de sa
ne bien-aimée et de son fils.

Le lendemain il enleva l'écorce du tronc d'un
e liége, et fit un cercueil pour la mère et l'en-
qu'il jura d'enterrer près de la tombe de son
patron dans le bois de Sahel (1), aussitôt que
ieds blessés lui permettraient d'entreprendre
borieux devoir. »

algré l'intérêt que nous prenions tous au sort
malheureux Ali, je ne pus m'empêcher d'in-
mpre ici le conteur pour lui demander quelle
l'occupation de gens, à demi-nus, de l'aspect
us misérable, qui traversaient le bois, char-
le gros fardeaux. « Ils ramassent, me dit-il,
corces du liége qui sont devenues depuis peu

Les mahométans ont pour coutume d'enterrer leurs
s près du tombeau d'un des nombreux santons qu'ils
ent.

Les soldats se désistèrent alors de la poursuite, et, obéissante à la voix de son maître, la cavale approcha. Ali fit glisser la bride de dessus le cou du bel animal, et lui prenant la tête entre les mains, lui baisa le front et les yeux, puis il lui donna un petit coup en criant : « *Awa ! Awa !* » et, comme si elle eût compris son désir, la cavale s'éloigna au galop et disparut dans le bois.

» — Va ! s'écria-t-il, ô prunelle de mon œil ! aucun homme ne t'approchera que morte ! Il en eût été de même de ton maître, s'il n'eût perdu sa compagne ! »

» Ali fut emmené prisonnier à Larrache, où la population accourait de toute part pour voir le redoutable brigand, l'accablant à son passage de malédictions, tandis qu'un petit nombre des regardants reconnaissaient en lui leur ancien bienfaiteur, et le bénissaient tout bas. On lui riva des fers aux pieds et aux mains. Un collier massif fut passé autour de son cou, avec une chaîne assez pesante pour dompter un lion. En cet état, on le mena devant le gouverneur, qui le fit jeter dans un cachot.

» Aussitôt que le sultan apprit l'arrestation d'Ali, il écrivit une lettre royale, le déclarant proscrit, le condamnant à perdre la main droite et le pied droit, et à être ensuite relâché, pour végéter et servir d'exemple et de leçon à ses pareils.

» Le jour fixé pour l'exécution de la sentence, Ali fut conduit sur la place du marché, où se pressait la foule du peuple de la ville et de la campagne, avide du supplice de cet homme, terreur

du monde occidental, dont le nom seul faisait trembler l'empire.

» Le bourreau tenait son coutelas, et proche de lui était un bol de poix chaude pour y tremper les membres mutilés et arrêter le sang. Un forgeron se disposait à limer les menottes du prisonnier, lorsque Ali s'écria : « Qu'est-il besoin d'un homme pour cette bagatelle? » et, imprimant une forte secousse à ses poignets, il brisa ses fers.

» Sa main droite fut saisie par l'exécuteur, qui, assisté de trois hommes, s'efforça de disloquer le poignet avant de le couper à la jointure. « Pourquoi tremblez-vous? » dit Ali au bourreau; « donnez-moi le coutelas, je ferai ce que vous n'osez faire. Ne craignez pas que je m'en serve contre vous. Ma sentence est portée. Si j'eusse encore voulu de la vie, je ne serais pas au milieu de vous. »

» Le coutelas lui fut remis, et tandis que les quatre hommes tiraient sa main droite, il la trancha avec la gauche d'un seul coup, et plongea le moignon saignant dans la poix bouillante sans pousser un gémissement. Le bourreau lui amputa ensuite le pied, et le malheureux fut abandonné à son triste sort.

» Deux jours après, Ali-Boufrahi, le vaillant, l'homme aux six doigts, le redoutable, fut trouvé mort sur le tombeau de Rahmana; il expira, dit-on, fou de douleur; quelques personnes charitables l'enterrèrent auprès du corps de sa femme. »

« Allah ! Dieu ait pitié de leurs âmes ! » dit l'Arabe, en terminant son long récit.

Malgré les lois tyranniques du pays, et le despo-

tisme du sultan, la peine capitale est rarement in-
fligée dans l'empire de Maroc. Pendant les dix der-
nières années trois exécutions seulement euren
lieu à Tanger; je me trouvai bien involontairemen
témoin de l'une d'elles.

Je m'étais levé au point du jour, et accompagn
d'un ami, j'allais tirer quelques oiseaux hors de l
ville, ignorant tout à fait ce qui se préparait. Ar
rivée à la principale porte nous la trouvâmes fer
mée, à notre grande surprise, le concierge, le vieu
Ben-Khajir, étant d'ordinaire très-matinal. Nou
nous dirigeâmes alors vers la porte du château
Bab Marshem, qui était également close : Ben
Khajir y tenait tête à une multitude de gens qui
comme nous, désiraient sortir.

« Pourquoi êtes-vous donc si fort en retard au
jourd'hui ? » demandai-je au vieux portier. Il m
répondit d'un façon énigmatique; il avait reç
l'ordre de ne laisser aucun musulman franchir le
portes, avant au moins une demi-heure.

« Assurément, » repris-je, « vos instructions n
s'étendent pas à nous. S'il s'est commis quelque vc
dans la ville, et c'est le seul motif auquel je puiss
attribuer cette mesure extraordinaire, cela ne nou
regarde pas. »

« Eh bien, » dit le vieux concierge, à qui j
venais de glisser dans la main le passe-partout uni
versel, une pièce d'argent, « vous pouvez passer
vous et votre ami, mais pas un More ne sortira.

Nous profitâmes de la permission, tout en nou
étonnant de cet ordre étrange. A peine hors de
portes, nos yeux furent tout d'abord attirés pa
une troupe de soldats qui descendaient lentemer

la route aboutissant aux vieux fossés du côté sud-ouest des murs.

En approchant davantage nous vîmes qu'ils escortaient deux prisonniers liés par des cordes passées autour de la taille et des bras. J'en reconnus un pour un montagnard de la province de Rif, qui avait servi en qualité de jardinier chez un de mes amis à Tanger. C'était un beau et grand jeune homme, dont la physionomie ouverte n'annonçait aucun mauvais penchant. Je demandai au chef des gardes en quoi ces malheureux avaient mérité leur sort?

« Le sultan — que Dieu prolonge ses jours! — a ordonné qu'on leur coupât la tête, » me répondit-il. « Ce sont des contrebandiers qui faisaient le commerce des bestiaux sur la côte de Rif, avec les infidèles Espagnols. »

« C'est un châtiment bien sévère pour un pareil crime, » répliquai-je, « et si l'on veut faire de leur supplice un avertissement et un exemple, pourquoi empêcher les habitants de Tanger d'en être témoins? »

« Ne raisonnez pas avec moi, Nazaréen, » me dit le chef, « j'ai mes ordres, je dois y obéir. »

L'abattoir juif avait été choisi pour le lieu de l'exécution. Un More, d'un figure basse et perverse, vêtu comme un boucher, y attendait les criminels. Il tenait à la main un petit couteau long d'environ six pouces. On nous apprit que c'était le bourreau. Étranger dans la ville, il s'était loué pour cette terrible besogne, car les bouchers mahométans de Tanger, qui sont ordinairement requis pour les exécutions en l'absence d'un exécuteur

officiel des hautes œuvres, s'étaient réfugiés dans le sanctuaire de Mesmoudy. Si ce More n'eût offert ses services, les autorités eussent eu grand peine à se conformer au mandat du sultan, quoique le principal commandant des troupes, informé par le gouverneur de la difficulté qui était survenue, se fût écrié, en tirant son sabre : « Qu'on m'amène les coupables! on me trouvera toujours prêt à exécuter les ordres, quels qu'ils puissent être, de Sa Hautesse le prince des croyants! »

Une curiosité morbide me tenait enchaîné là; et cependant je prévoyais que nous allions assister à quelque scène horrible.

Une altercation s'éleva entre les soldats du kaïd et l'exécuteur, à propos de la récompense promise à ce dernier pour décapiter ces malheureux, qui debout à côté, étaient forcés d'entendre débattre le prix de leur sang. Le boucher insistait, disant qu'il était convenu de quatre dollars pour une seule tête, et qu'il lui en fallait quatre de plus pour l'autre. Le kaïd consentit d'assez mauvaise grâce. Aussitôt, la première victime, déjà plus d'à demi morte de terreur, fut jetée à terre par le bourreau, qui, à genoux sur sa poitrine, lui mit le couteau à la gorge. Je me détournai : une lutte violente s'engagea; j'entendis l'exécuteur dire : « Donnez-moi un autre couteau, le mien ne veut pas couper! » Je regardai : le condamné gisait la gorge entr'ouverte, la poitrine haletante, et tous les membres tordus convulsivement. Mon compagnon reprocha avec véhémence aux soldats d'assister de sang-froid à cette affreuse boucherie, et les somma de mettre fin aux tortures de ce malheureux. Enfin

l'un d'eux passa un autre couteau à l'exécuteur, et la tête fut séparée du tronc.

La troupe cria faiblement : « Dieu prolonge la vie de notre seigneur et maître ! » Je remarquai que plusieurs soldats étaient, comme nous, paralysés d'horreur.

Je restai rivé à l'endroit où attendait une autre victime. C'était le jeune et beau garçon dont j'ai parlé. Son sang devint l'occasion d'un nouveau débat. Le kaïd, reniant sa parole, déclara qu'il ne payerait même les quatre dollars, dus pour la tête du premier supplicié, qu'après l'exécution du second. Le bourreau fut contraint d'accepter le marché. Le condamné demanda qu'on lui déliât les main : dès qu'il les eut libres, il ôta son gelab, et le donnant au soldat qui venait de lui rendre ce dernier service, il dit : « Acceptez ceci ! nous nous reverrons dans un meilleur monde ! » il jeta son turban à un autre, qui, au lieu de se joindre aux clameurs insultantes de la soldatesque, lui avait montré de la pitié. Puis, marchant d'un pas ferme à la place où son compagnon était étendu tout sanglant, il prononça d'une voix distincte : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! » se tournant ensuite vers le bourreau, il détacha sa ceinture, et la lui tendit, en disant : « Prenez ! mais pour l'amour de Dieu, coupez-moi la tête plus vite que vous n'avez fait celle de mon frère ! » il se coucha à plat sur la terre, humide de sang : et l'assassin (il méritait bien ce nom) posa son genou sur la poitrine du jeune homme. A ce moment parut un cavalier galopant vers la troupe.

« Un sursis ! arrêtez ! » cria mon ami. « arrê-

Le lendemain, on racontait que l'exécuteur ava été tué d'un coup de feu, et enterré sur le lie même. Il parait que les autorités de Tanger jug rent à propos de ne faire aucune enquête, car l cousin revint et ne fut point inquiété.

Après trois jours d'exposition, les têtes furei envoyées au sultan pour convaincre sa majest impériale de la promptitude qu'on avait mise exécuter ses ordres. Elles se croisèrent en rou avec le courrier qui apportait le sursis, et qu'ava retardé la crue d'un rivière grossie par les pluie

Dans un autre cas la peine capitale fut accom pagnée de circonstances encore plus singulière Un More, du village de Charf, avait tué d'un cou de pistolet, sur le marché à Tanger, un de ses con patriotes qu'il soupçonnait d'être trop intime av sa femme. Le frère de l'homme assassiné partit suite pour Méquinez, où résidait alors le sulta et réclama la vie du meurtrier. Le sultan écou l'exposé de l'affaire, reconnut la justice de demande, et faisant venir le plaignant en sa pr sence, rendit ce bizarre jugement :

« Nous t'accordons la permission d'ôter la au meurtrier de ton frère avec le même instr ment de mort qui a servi à l'assassiner, au mê endroit, à la même heure du jour. Mais, ajouta sultan, pourquoi chercher, toi aussi, la mort d' homme? Accepte le prix du sang, comme il est gitime de le faire entre de vrais fidèles ; nous t garantissons le payement, qui te sera fait par mains, et la somme sera fixée à deux cents mit kels. »

Sur quoi le plaignant répliqua : « Cet argent m'achètera-t-il un frère ? »

« Marche dans ta voie, » reprit le sultan. « Nous t'avons entendu et compris. Une lettre, dans laquelle notre mandat sera écrit, te sera donnée par notre visir. »

L'homme revint à Tanger muni de sa sentence de mort, et la présenta au gouverneur.

Le même jour de la semaine, à la même heure, le meurtrier fut conduit de la prison sur la place, et s'assit à l'endroit ou il avait tué son compatriote tandis que la multitude venait le voir mourir à son tour.

Le pistolet fut remis au frère de l'homme assassiné. Il le chargea, alla droit au criminel, et marcha lentement en cercle autour de lui, disant :

« En présense de Dieu et des hommes, je t'adjure de me répondre sincèrement : As-tu tué mon frère ? »

« Je l'ai tué, » répliqua le coupable.

Un homme, sortant de la foule, s'avança, et s'adressant à l'offensé : « Accepte, dit-il, le prix du sang ! Je te promets cent ducats de plus ; ceux qui sont ici assemblés les donneront de bon cœur. »

« Ce sont de vaines paroles, » dit le villageois, et il fit encore une fois le tour de sa victime. Il lui adressa de nouveau la même question, et en reçut la même réponse. Une seconde offre lui fut faite de deux cents ducats ; mais, marchant toujours autour du criminel, il répéta pour la troisième fois sa question, ajoutant : « Proclame tout haut ce que tu crois, car je vais t'ôter la vie ! »

« Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète! » répondit le condamné.

Ces mots étaient à peine sortis de sa bouche que le pistolet fit feu. Le canon touchait à l'épine du dos, à l'endroit même où avait été atteint celui dont la mort allait être expiée, mais le malheureux criminel quoique grièvement blessé, languit encore deux à trois heures.

XV.

Rivière de Louccos. — Escadre more. — Les fous béatifiés — Le bac. — Larrache. — Le palais du consul. — L'An horloger.

Avant que le propriétaire du Bucéphale à queu de rat fût arrivé à la conclusion tragique de l'his toire d'Ali-Boufrahi, notre petite troupe avai quitté le sombre bois de Sahel, et la ville de Lar rache se déployait devant nous. Nous voyions s dérouler les contours gracieux de la rivière ar gentine, de Louccos, dont les replis, ondoyant comme ceux d'un serpent aux luisantes écailles brillaient et disparaissaient dans les détours de l vallée.

Après avoir traversé environ une lieue d'un sc sablonneux et stérile, nous descendîmes vers l baie où l'escadre impériale séjourne d'ordinaire Pauvre escadre, en vérité! Une seule corvette

deux bricks, anciens vaisseaux marchands achetés aux chrétiens; un schooner, et quelques bateaux armés en guerre, incapables de tenir la mer, à ce qu'assuraient leurs matelots. Ancres, voiles, câbles, agrès, étaient épars le long du rivage dans un triste état de ruine : pitoyables débris des forces navales qui suffisaient jadis aux forbans de Salé pour tenir en alarme tout le commerce de la chrétienté.

Mais, bien que le courage et la puissance de ces pirates aient totalement disparu, on dirait que la terreur qu'ils inspiraient naguère n'a pu de même sévanouir, puisque deux peuples renommés (1), souverains des mers du Nord, maîtres de bons et forts vaisseaux de guerre, n'en continuent pas moins, soit politique (ce qui serait assez étrange), soit pure vénération, ou encore vieille habitude, à payer annuellement un déshonorant tribut au despote de Maroc; comme s'il était toujoujours le formidable douanier, le terrible cerbère des colonnes d'Hercule.

Nous venions de passer devant l'arsenal du sultan, lorsque nous fûmes frappés de l'aspect dégoûtant, mais assez commun en Barbarie, d'un santon maniaque, nu comme au jour de sa naissance, à l'exception d'une haire de deux couleurs, qui lui couvrait les épaules et le dos; ses longs cheveux étaient nattés; sa barbe descendait jusqu'au milieu de sa poitrine; il agitait une courte lance ornée de plaques de cuivre, et de morceaux de drap rouge. A son approche, nos gens mirent pied à

(1) La Suède et le Danemark.

terre, et, courbant la tête, s'emparèrent de sa main pour la baiser. Mon tour arrivait; peu jaloux de cet honneur, je jetai au sauvage une pièce de monnaie : là-dessus le pauvre diable bredouille quelques mots de remercîments, et marche vers moi à larges enjambées, avec la dignité d'un pacha; puis, de l'air d'une condescendance protectrice, il m'empoigne par le collet de mon habit, et me crache sur les yeux. Quoique je fusse assez fait des coutumes de ces peuples pour ne pas ignorer que c'était là une marque de haute faveur, je fis une assez triste grimace, et je tirais mon mouchoir pour m'essuyer, quand notre Mallem s'écria : « Oh! bienheureux Nazaréen, ce que Dieu a donné que nul homme ne l'efface! tu es béni à jamais! Sidi Momoh, l'inspiré, a craché sur toi; le honheur t'attend! » Respect aux superstitions! je savais qu'il serait moins dangereux d'insulter l'empereur au milieu de ses gardes, que de provoquer le courroux d'un de ces bienheureux idiots. Je laissai donc l'humide marque de tendresse de Sidi Momoh se sécher au grand air.

Les fous, les idiots, les crétins, sont vénérés dans toute la Barbarie occidentale: chaque More vous dira que, dandis que les corps des pauvres d'esprits errent ici-bas, Dieu retient là-haut leur raison prisonnière, et ne la lâche qu'au moment où ils vont proférer quelques mots. Leurs paroles doivent donc être respectueusement recueillies comme une révélation perpétuelle. En conséquence, ces malheureux se pavanent en toute liberté, et parcourent les rues, dans un état de nudité presque complet. Plus d'une fois leur ren-

st devenue funeste à des Européens, qui
naient point assez sur leurs gardes. Un
énéral français (1) faillit être tué, il y a
; années, par un bienheureux idiot : et il
ut peu que moi-même je ne devinsse vic-
n autre en 1830.
; à cette époque à Tanger, et je me prome-
c ma sœur au pied des murailles, sur le
e la mer, lorsque je découvris au-dessus
un drôle à mine sauvage, qu'à l'épaisse
e dont se hérissait sa tête, je reconnus
de ces saints furieux. Il se tenait en em-
à soixante et dix ou quatre vingts mètres de
, et de son long fusil appuyé sur le pa-
ous couchait en joue. Réfugiés derrière
er qui se trouvait par bonheur tout pro-
is y restâmes assez longtemps. J'espérais
atience du fou se lasserait, mais il ne bou-
quelques passants, auxquels j'eus recours,
nt d'intervenir, se contentèrent de secouer
en murmurant quelques mots sur Sidi
c'était le nom du saint) et poursuivirent
te. En attendant, la marée montait ; il ne
stait plus que la triste alternative d'être
u fusillés. Nous nous décidâmes pour le
parti. J'engageai ma sœur à fuir dans une

ourdeau fut, en effet, assailli, en 1820, par un de
és. Étourdi et renversé d'un coup de bâton sur la
en demanda réparation à Mouley-Soliman, qui
ors ; le sultan lui répondit qu'il lui ferait justice,
ait, mais que le coupable étant privé de raison, il
la magnanimité d'un chrétien de lui pardonner.
eau pardonna.

direction, et m'avançant dans l'autre, je me présentai au feu. Le drôle visa, tira, et j'entendis la balle siffler sur les vagues derrière moi. Je courais droit au tireur, par un sentier qui monte vers le rempart, lorsque m'apercevant que mon antagoniste rechargeait froidement son arme, je songeai que le second coup pourrait, de plus près, être visé plus juste, et j'en conclus que je n'avais rien de mieux à faire que d'imiter ma sœur et de jouer des talons.

Arrivé chez moi, je donnai le signalement de l'homme à mon garde, et nous allions nous emparer de lui, lorsqu'il s'élança en personne dans notre cour, riant à gorge déployée, et m'apportant un panier de melons. Il était aussi fou, par conséquent aussi saint que possible. Il y aurait eu conscience à le traiter rigoureusement. Je me contentai d'exiger du gouverneur de Tanger qu'on tînt le pauvre insensé sous les verrous, jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer à l'intérieur.

Pour en revenir à mon voyage, nous eûmes bientôt gagné le bac, et je doute qu'à l'exception de celui dont Caron a le monopole, il soit possible d'en trouver un pire. Point de jetée, point de planches pour gagner le bateau ; nulles précautions prises en faveur des bêtes ou des gens.

Alors commencèrent les coups de fouet, coups de pieds et ruades, enfin les scènes tumultueuses ordinaires sur cette berge, où la rupture d'un membre est le moindre accident qu'on ait à craindre avant qu'un cheval ombrageux se décide à faire le saut périlleux, ou à se laisser traîner de force vers la proue élevée d'une mauvaise barque.

n barbe refusa tout d'abord de sauter; j'entrai rs le premièr dans le bac, après avoir flatté, et essé l'intelligent animal, qui n'hésita plus à me vre, et s'élança d'un bond par-dessus le bord! çant ensuite son museau entre mes genoux, il ıblait me dire : « Maintenant que j'ai été obéis- ıt, c'est à toi de me protéger. »

Le bac, dont un More imprudent, paresseux, me tout l'équipage, appartient au gouvernent. Après avoir lutté contre le courant, nous mes terre avec autant de peine que nous en ons eu à la quitter, et descendîmes sous les murs la ville au milieu d'une sale tourbe de portefaix fs, qui se disputaient notre bagage, avec autant clameurs et d'acharnement que leurs confrères Europe, jusqu'à ce que les plus vigoureux l'eus- ıt emporté de vive force.

Des vaisseaux marchands, anglais, français et ıagnols, amarrés à l'embouchure de la rivière, endaient leurs cargaisons, composées principa- ıent de laine, de peaux, d'écorces, de fèves, de ·icots, et de grains de différentes espèces, que ı exporte en échange de fer, de drap, de coton- les, de mousselines, de sucre et de thé.

Nous franchîmes à cheval les portes de Larra- e, poursuivis par une insolente canaille que us laissions libres d'injurier et de maudire les zaréens, tant que les drôles se tenaient hors de ıre portée. Mais dès qu'ils gagnaient pied sur ıs, j'avais soin de les menacer de la colère du cha, pour peu qu'ils s'avisassent de « brûler mon ınd-père. » (Malédiction habituelle dans le ys). Et je voyais, au seul nom d'Eslowy, ces

faces refrognées s'épanouir pour accorder ı
deux sourire au *kaffir*, à l'infidèle, favorisé d
pui de leur redouté gouverneur.

Nous atteignîmes enfin la demeure de
agent consulaire, le *palacio*. C'est ainsi q
juifs, habitants de ces côtes, mais dont les
tres furent, il y a trois cents ans, exilés de
ninsule espagnole, nomment encore aujou
leurs chétives maisons. Le consul anglais, j
naissance, nous avait destiné deux de ses
leures chambres, et, chose inouïe, dans
d'elles se trouvaient des fenêtres, sans vitre
vérité. Deux chaises et un tapis en forı
l'ameublement, tout à fait splendide; ce ı
nous empêcha pas de regretter fort notre te
l'air frais des campagnes.

Mais c'eût été provoquer un tumulte d
ville que de camper hors des murs, lorsqı
tenait qu'à nous d'occuper un appartement
le *palacio del consul Ingles*. De l'autre côte
rue, vis-à-vis de nos fenêtres, s'élevaient de b
vastes édifices, jadis habités par les représe
chrétiens, au temps où ils résidaient à Lar
masures aujourd'hui tellement ruinées, qu'i
plus possible d'y chercher un abri.

Peu après mon arrivée, j'envoyai au pa
message lui portant mes nombreux salems
demande d'une audience pour le jour su
Bientôt parut un soldat chargé de la bienve
grand homme, qui consentait à me recevoir
demain, à dix heures. Avec l'effronterie hab
aux Mores, dès qu'il m'eut fait part de la v
du pacha, cet envoyé me demanda ses hono

qu'il ne taxait pas à moins d'un doublon (1). Il repoussa, comme trop modeste, une offrande moins splendide que je jetai alors au mendiant qui, pendant tout le dîner, nous avait étourdis de ses longues jérémiades, lui disant de rendre grâces de cette aumône à l'impudence du soldat. L'amusant contraste que m'offrirent les deux visages n'était assurément pas trop payé.

Avant la fin du jour, nous fîmes une tournée dans le marché, large et belle rue, bordée d'un côté par une colonnade, de l'autre par les ruines d'une église portugaise et de plusieurs maisons, évidemment d'architecture chrétienne. La principale mosquée est un bel édifice dont le minaret, comme il arrive presque toujours dans les constructions moresques, paraît trop grêle et trop élevé pour sa base.

Nous eûmes soin de ne point exciter le déplaisir des habitants en faisant halte devant la mosquée, afin de jeter un coup d'œil dans l'intérieur.

Moins éclairés que ne le sont quelques-uns de leurs frères d'Orient, les Mores interdisent aux chrétiens et aux juifs l'entrée des mosquées et de tous les lieux consacrés par la loi du prophète, sous peine de mort; à moins que le coupable n'embrasse l'islamisme et ne se fasse circoncire. Un burlesque exemple de cette intolérance fut donné à Tanger il y a quelques années.

L'horloge de la *Jamah Kébir*, grande mosquée de cette ville, se trouvant dérangée, on eut besoin de quelque habile ouvrier pour la remettre en

(1) Pièce d'or qui vaut 16 dollars d'Espagne.

état. Mais aucun des *fidèles croyants* n
hauteur de la tâche, et n'avait même a
telligence pour découvrir quelle partie
nisme demandait réparation. Ce n'étai
plusieurs n'émissent leur avis avec grar
et solennité. Un docteur de la loi, ent
déclara gravement qu'un djinn ou mau
avait probablement élu domicile dans
On eut donc recours à nombre d'exorcis
sants selon tout vrai croyant, pour chas
gion de diables : mais l'horloge demeur

Un horloger chrétien, un « maudit N
devint l'unique ressource : heureusem
trouvait un à Tanger; c'était un Génois c
catholique; comment les fidèles serviteu
phète pourraient-ils se servir de lui? L
reuse machine était fixée dans le mur
impossible, bien entendu, de permettre
de souiller d'un pas sacrilége la maisor

Le crieur de l'heure, Moakkid, fit
difficulté au cadi, et le trafiquant en j
tellement embarrassé par les difficultés d
qu'après plusieurs heures de réflexions
la barbe grise confessa son incapacité
la question, et proposa de la soumettre
Celui-ci, pénétré de la gravité du cas,
conséquence toutes les autorités : plus
positions furent faites par les illustres

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

on décida finalement que la partie du pavé qu'aurait foulée le kaffir serait enlevée, et qu'on laverait de blanc les murailles que son ombre aurait pu souiller.

On fit venir alors le chrétien, auquel on déclara ce qu'on attendait de lui; il lui fut strictement enjoint d'ôter bas et souliers avant de pénétrer dans la sainte Jamaa. « Quant à cela, » répondit le brave petit horloger, « n'y comptez point. Je n'ai jamais ôté mes souliers ni mes bas pour entrer dans la chapelle de la vierge immaculée (ici, il se signa dévotement), et je ne le ferai certes pas en l'honneur de votre prophète. »

Les musulmans, après avoir maudit en leur cœur l'horloger et toute sa race, n'en furent pas plus avancés. Les ulémas s'étaient réunis le matin de fort bonne heure; il était déjà midi et rien n'était conclu, lorsqu'un sage à barbe grise, un muezzin, qui jusque-là avait gardé le silence, demanda la permission de parler : le kaïd et le cadi la lui accordèrent d'un signe de tête.

« Si la mosquée avait besoin de réparations, » dit le vénérable iman, « et qu'il fallût aux maçons à l'intérieur du mortier et des briques, ne prendrait-on pas des ânes pour les leur porter? et qui s'aviserait d'exiger d'un âne qu'il ôtât ses sabots? »

« Au fait, c'est vrai, » dirent les assistants.

« Eh bien, est-ce qu'à votre avis l'âne croit qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet est son prophète? » poursuivit le muezzin.

« Non certainement, » répondirent-ils.

« Alors, » conclut le sage, « le chrétien peut

garder sa chaussure de même que l'âne, et entrer en la même qualité. »

Des applaudissements unanimes accueillirent cet argument vainqueur. Le chrétien pénétra dans le temple, répara l'horloge, en sa qualité d'âne, mais non comme un âne, car depuis lors elle n'a pas eu besoin d'autre réparation, et la grande mosquée de Tanger a été préservée de toute nouvelle souillure.

XVI.

Charmeurs et mangeurs de serpents. — Le leffah et le buska. — Sidna. — Aïsa Eisowy. — Superstitions juives. — La fiancée israélite. — La mer et les moucherons, légende.

D'après la population de Larrache, que je porte à trois mille âmes environ, le marché nous parut mal approvisionné; nos domestiques se plaignaient d'avoir grand'peine à trouver de quoi nourrir nous et nos montures. Tandis que nous errions çà et là sur la place, nous y rencontrâmes une bande d'eisowys ou charmeurs de serpents (1). C'étaient quatre Amazirgues, natifs de la province de Suse; trois d'entre eux étaient musiciens, et avaient pour instruments de longs roseaux en forme de flûtes,

(1) Les Français nomment ces jongleurs *Sidi-Nasirs*. La manière de transporter l'arabe en lettres franques, et de le prononcer, varie, non-seulement d'une nation à l'autre, mais d'un voyageur à l'autre.

percés aux deux bouts, dans l'un desquels i soufflaient, produisant des sons mélancoliques qu'ils prolongent d'une façon assez harmonieus

Les eisowys, invités à nous montrer leur se pents, y consentirent de bonne grâce. D'abord i élevèrent leurs mains comme s'ils soutenaient u livre, murmurant à l'unisson une prière adresse au patron des enchanteurs *Sidna Eiser*, qu'il n faut pas confondre avec *Sidna Aisa*. Par ce de nier nom les arabes désignent le Christ qu'ils ap pellent aussi *Roh Allah* ou « le souffle de Dieu. Suivant eux, ce n'est pas Jésus-Christ que les jui crucifièrent, mais un homme fait à sa ressem blance, et miraculeusement substitué au Sauveu tandis que celui-ci était ravi au ciel. J'ai ouï di même, qu'à Maroc, une loi condamne à être brûl tout mahométan convaincu d'avoir maudit *Sidn Aisa*. Les Mores vénèrent l'Ancien et le Nouvea Testament, mais ils regardent le Coran comm supérieur aux deux premiers livres saints, qu d'ailleurs ils nous accusent de ne posséder qu par fragments tronqués et falsifiés, puisqu'i n'annoncent nullement la mission de Mahomet.

Pour revenir à nos sorciers, à peine finissaien ils leur invocation, que la musique reprit : principal enchanteur, dans une sorte de dans frénétique, se mit à tourbillonner avec vélocité au tour d'un panier de joncs, contenant les reptiles que recouvrait une peau de chèvre. Tout à coup le jongleur s'arrête, plonge un bras nu dans le pa nier, et en retire un *cobra capello*, ou plutôt u *haje;* effrayant reptile qui peut gonfler sa tête e écartant les plaques qui la recouvrent, et qu'o

croit être l'aspic de Cléopâtre, le serpent d'Égypte. On le nomme *buska* dans le pays.

L'enchanteur more plie, replie, contourne comme une souple mousseline ce corps verdâtre et noir; il l'enroule, en turban, autour de sa tête; continue de danser, et le serpent conserve sa position, paraissant obéir à tous les mouvements, à toutes les volontés du danseur.

Le buska fut ensuite posé à terre, et se dressant sur sa queue, posture qu'il prend dans le désert pour attaquer les voyageurs, il commença à se balancer de droite à gauche, en se conformant à la mesure de l'air.

Pirouettant alors en cercles, de plus en plus rapides, de plus en plus rapprochés, l'eisowy plongea de nouveau sa main dans le panier pour en tirer successivement deux des plus venimeux reptiles des déserts de Suse, serpents plus gros que le bras d'un homme, longs de deux à trois pieds, dont la brillante et écailleuse robe est tachetée de noir et de jaune, et dont la morsure fait pénétrer dans les veines un feu qui brûle et qui consume; c'est probablement le *Torrida Dipsas* des anciens. Les Arabes nomment en mograbin cette espèce *El Effah*, probablement parce que la posture qu'elle prend pour s'élancer sur sa proie rappelle la forme de la vingtième lettre de l'alphabet arabe. Les Francs ont fait de ce nom leffah, comme d'*El Khoran* ils ont fait Alcoran, changeant l'article et le réunissant au nom.

Les deux leffahs, plus ardents et moins dociles que le buska, se tenant à demi roulés, la tête penchée de biais, prêts à l'assaut, suivaient, d'un œil

étincelant, les mouvements du danse
se trouvait à portée, ils se jetaient sur
choires ouvertes, dardant leur corps e
une incroyable vitesse, sans que leu
l'air de bouger de place, et se rejetan
arrière. L'eisowy, à l'aide de son long
les attaques dirigées contre ses jambes
leffahs semblaient imprégner le vêten
poisons.

L'homme saisit ensuite par la nuqu
serpents qu'il tint, toujours dansant
invoquant tout haut Sidna Eïser; puis
élastiques et puissantes mâchoires du
une baguette, et montra, aux spectat
les crochets qui laissaient suinter un
blanche et huileuse. Il présenta aussi
au leffah qui le mordit immédiatemen
le danseur multipliait de hideuses
comme dans une agonie de douleur,
son saint patron. Le reptile continu
jusqu'au moment où l'eisowy, l'arrac
bras, nous montra le sang qui coulai
sure.

Replaçant à terre le leffah, il appliq
sur la plaie, et, la serrant entre ses de
encore quelques minutes, tandis que l
pressaient de plus en plus la mesure :
il s'arrêta.

Persuadé que c'était une habile
que, d'avance, on avait enlevé au leffa
en sorte que sa morsure n'était pas
reuse que celle d'un rat, je demandai
serpent à mon tour.

« Êtes-vous eisowy? » me demanda l'homme de Suse, « ou bien avez-vous une foi inébranlable dans le pouvoir de notre saint patron ? »

« Ni l'un, ni l'autre, » répliquai-je.

« Alors, si le serpent vous mord, votre heure est venue, » reprit-il. « Qu'on m'apporte un poulet ou tout autre animal, et je vous en donnerai la preuve évidente. »

On apporta une poule, on lui enleva quelques plumes; l'enchanteur reprit son serpent et le laissa mordre un instant l'oiseau; le pauvre volatile, renvoyé à terre, tourna sur lui-même convulsivement l'espace d'une minute, chancela et tomba mort. Presque aussitôt sa chair prit une teinte bleuâtre. Il est inutile d'ajouter que je ne fus plus tenté de jouer avec le leffah.

La seule explication que je puisse donner de la singulière prérogative de l'eisowy, c'est qu'il a quelque moyen d'empêcher le serpent, lorsqu'il lui fait mordre son bras, d'y appliquer ses crochets mobiles; le sang est probablement tiré par les autres dents du reptile, qui ne contiennent pas de poches à venin. Peut-être aussi ces charlatans possèdent-ils quelque puissant antidote qu'ils tiennent dans leur bouche, et que, tout en dansant, ils appliquent sur la morsure.

Replaçant les serpents dans son panier, l'Eisowy en tira des couleuvres plus communes, que l'on trouve dans le voisinage de Tanger, et dont la morsure n'est pas assez vénimeuse pour mettre la vie en danger. Je remarquai, entre autres, un *Boumenfakh,* ou « père de l'enflure. » Après avoir manié quelque temps ces reptiles, s'être fait telle-

ment mordre, qu'en continuant de danser le sang ruisselait de tout son corps demi-nu, le jongleur saisit entre ses dents la queue d'un des serpents qui s'enroulaient autour de lui, et commença à le manger, ou plutôt à le mâcher. L'animal, qui se tordait de douleur, mordit constamment avec rage les mains et le cou de l'homme, jusqu'à ce que l'eisowy eût complétement achevé ce cruel et dégoûtant repas.

Dans mes expéditions de chasse, j'ai souvent rencontré des individus de la secte des eisowys; je les ai tous vu toucher, sans crainte et sans accident, les scorpions et toute espèce de reptiles venimeux, dont pas un ne tentait de les piquer ou de les mordre, à moins qu'il ne les y excitassent eux-mêmes. Pendant que j'habitais Tanger, un jeune More s'avisa de tourner en ridicule les prouesses d'un charmeur de serpents, et les traita de fourberies et d'illusions. Défié par l'eisowy de toucher un des reptiles, l'imprudent se hasarda à pénétrer dans le cercle magique; mordu par un leffah, il expira en quelques secondes.

Sidna Eïser, patron des charmeurs, vivait dit-on il y a deux siècles : c'était un savant, un sage, qui prêchait l'unité de Dieu. On raconte que, voyageant dans le désert de Suse, il y fut suivi d'une grande multitude, ardente à recueillir les préceptes qui tombaient comme de précieux joyaux des lèvres du saint. Ces nombreux auditeurs avaient longtemps cheminé, ils venaient de loin, et ayant faim ils en appelèrent à Sidna Eïser, lui demandant du pain (1). Le sage, perdant patience, se

(1) Il est difficile de ne pas voir ici, ce que l'on rencontre

ırna vers la foule, et lui cria d'une voix irri-
« *Koul sim !* » malédiction arabe qui veut
: *mangez du poison.* Prenant les paroles du
t à la lettre, et les recueillant dans leur cœur
une foi sans bornes, les affamés qui le sui-
nt mangèrent les reptiles du désert, et échap-
nt ainsi à la faim et à l'épuisement. Depuis
eux, leurs descendants, et tous ceux qui
ent à la puissance de Sidna Eïser, peuvent ma-
sans crainte, et sans courir le moindre risque,
plus dangereux reptiles.
es individus de cette secte sont nombreux et
éminés dans toutes les villes de la Barbarie oc-
ntale. Ils rappellent, sous quelques rapports,
lerviches sauteurs de l'Orient. Comme eux ils
semblent à certains jours de fête, dans des
sons consacrées à la célébration de leurs rites.
r danse furibonde, balancement violent qu'ils
riment à tout leur corps, les jette dans un état
ourdissement et de folie, qu'ils attribuent à la
ération inspirée par leur patron. Lorsque leur
ige est poussé au dernier degré, ils s'imagi-
t être transformés en bêtes sauvages, lions,
es, chiens, oiseaux, etc. En conséquence, ils se
tent à rugir, hurler, siffler, à imiter la voix et
actes de l'animal dans lequel ils se prétendent
ngés, et ils s'entre-déchirent les uns les autres.

·este fréquemment dans le Coran et les légendes orien-
ɜ, une sorte de parodie d'un des passages de l'Évangile.
ɜi, malgré la distinction que l'auteur prétend établir,
e *Sidna Aïsah* et *Sidna Eïser*, nous sommes tenté de
re, avec Jackson, que ce sont deux variantes des mêmes
ɜ, le *Seigneur Jésus*, traduits en Arabe.

Ces état de folie furieuse est aussi provoqué par l'usage d'une espèce de chanvre, que l'on nomme *hachicha* ou *hashich,* qui croît ici dans tous les jardins, et que l'on cultive dans les plaines de Maroc pour en faire du fil. Mais ce qu'on en estime particulièrement c'est la qualité enivrante des feuilles, et surtout des fleurs et des graines. Celles ci nommées *kief* ou *kik* sont plus fortes. Il suffit d'en fumer une pipe ordinaire pour être privé avant une demi-heure, de toute raison, de toute intelligence; ces peuples barbares trouvent une volupté sans bornes dans l'usage de ces dangereux poisons.

Lorsque les eisowys sont plongés dans l'ivresse que provoque cet excitant, plus violent que l'opium ils parcourent les rues, enchaînés deux à deux et précédés de leur *emkadem* ou chef, à cheval. Ils poussent les plus horribles hurlements, font les plus terribles sauts, et si les spectateurs leur jettent un mouton vivant, il est à l'instant même déchiré et dévoré cru, tête, chair, entrailles tout.

Si ces malheureux parviennent à briser les chaînes qui les retiennent, ils se jettent sur les juifs, les chrétiens, attaquant de préférence ceux qui portent des vêtements bruns ou noirs (1) ; ils mordent, égratignent, dévorent tout ce qui se trouve à leur portée. On raconte qu'il y a peu d'années, un enfant juif de Tanger fut saisi par eux et mis en pièces; mais je suis disposé à croire

(1) C'est la couleur imposée aux juifs. Les Mores ne le peuvent souffrir.

qu'une telle barbarie est impossible, même au Maroc.

Une fois je fus attaqué par un de ces furieux qui, détaché de sa bande, s'élança sur moi; j'étais heureusement muni d'un fort gourdin que j'appliquai assez vigoureusement sur son crâne nu pour réveiller ses facultés raisonnables, car, me laissant là tout à coup, il courut dévorer quelques choux dans une boutique voisine.

Les Mores regardent ces sectes de fanatiques d'un œil moins favorable que ne le font les Turcs: des hommes importants de cette dernière race se sont quelquefois enrôlés parmi les derviches.

Il m'a souvent passé par l'esprit que ces rites, qui me semblent en opposition directe avec les lois du prophète, devaient être les débris de quelque religion antérieure. La danse circulaire des derviches, entre autres, pourrait bien remonter jusqu'au temps où florissait le culte du soleil, les mouvements des danseurs offrant une représentation constante des révolutions des corps célestes.

Nous revînmes dans notre soi-disant palais assez à temps pour jouir de la vue d'un magnifique coucher du soleil, prêt à disparaître sous les dernières vagues de l'océan Atlantique. On annonça le dîner, et notre hôte nous joignit à table. En sa qualité de rabbin, il ne nous fit grâce d'aucun cérémonial, d'aucune prière, en coupant le pain, en versant à boire, en se levant, en s'asseyant; toutes façons que nos esprits païens traitaient de simagrées. Nous étions à la veille du sabbat, où un juif ne peut toucher de feu ni tenir une chandelle allumée. Cette superstition est portée à tel point,

chez ces aveugles enfants d'Israël, qu'une malheureuse fille, dont les vêtements s'étaient enflammés tandis qu'elle était au milieu de sa famille, obligée de courir dans la rue pour implorer de l'aide, aurait été brûlée vive sans le prompt secours d'un musulman qui passait.

Notre hôte, juif rusé et intelligent, était veuf; deux pauvres enfants, d'aspect misérable et souffreteux, seul gage de tendresse que lui eût laissé sa femme, étaient confiés aux soins de sa sœur, respectable matrone, qui avait pu être belle il y avait quelque vingt ans; car les juives de l'empire de Maroc sont d'une magnifique race, principalement celles de Tétouan. J'ai souvent pensé qu'elles pouvaient rivaliser de beauté et de finesse de traits, même avec les belles des belles, avec mes charmantes compatriotes. Mais un manque total d'expression désappointe vite leurs admirateurs chrétiens, et la belle et ignorante juive de la Barbarie n'est qu'un superbe animal.

Le dîner et la conversation furent interrompus par le bruit des cimbales et les hurlements aigus des femmes, accompagnés des nasales claîneurs de la tribu hébraïque qui conduisait une fiancée à la maison de son époux. La procession s'arrêta poliment devant nos fenêtres, pour donner aux étrangers, s'il le souhaitaient, l'occasion de voir la riche parure de la jeune fille. Elle était vraiment d'une beauté rare; aussi blanche que la cire la plus pure; ses longs yeux étaient hermétiquement fermés : mais quels sourcils! quels cils! Éclairée par les reflets rougeâtres des torches, elle s'appuyait sur ses plus proches parents. En obéissance aux rigides

lois de son culte, chacun de ses muscles paraissait immobile, immuable; et, en poursuivant sa route, elle ressemblait plus à un automate qu'à une jeune mariée. Sa tête était chargée d'une riche tiare en perles et d'autres ornements. Ses habits étaient de drap écarlate et or; un collier, d'antiques bracelets de bras et de jambes (1), chargeaient son cou et ses membres élégants. Enfin, ses pieds nus étaient enchâssés dans des chaussures de cuir doré. Don Jose et moi fîmes tout haut des vœux pour son bonheur, et nous l'accompagnâmes jusqu'à la demeure de son seigneur et maître.

Quoique les juifs de cette contrée soient gouvernés par leurs despotes mahométans avec la dernière tyrannie et la plus criante injustice, l'on comprend bien de quelle importance ils sont pour la prospérité de l'État; aussi, dans l'intention de s'opposer à leur émigration, l'empereur a défendu la sortie des États de Maroc à toute femme professant la religion juive. Les ouvriers en argent, en or, en étain, sont presque tous Hébreux, et plus de moitié des principaux négociants, établis dans les ports de mer de l'empire, font partie de la nation juive.

Après dîner notre hôte et sa sœur se retirèrent; mon compagnon de voyage, enveloppé de sa cape, s'étendit sur le tapis où il ne tarda pas à ronfler; tandis qu'assis par terre, les jambes croisées à la moresque, je griffonnais mon journal, jusqu'à ce

(1) Les classes les plus pauvres de l'empire du Maroc se parent de riches joyaux dans les jours de fête; leurs ornements, qui passent de mère en filles de temps immémorial, ont souvent des formes anciennes très-curieuses.

que la flamme expirante de ma lampe mît fin à mon éloquence et m'envoyât dormir, ou du moins essayer de le faire le moins mal possible : mais je fus assailli par toutes les variétés de bruyants et insupportables insectes, parmi lesquels les cousins me semblaient les plus intolérables. Le sommeil ou tout ce qui y ressemble était hors de question, et lorsqu'au point du jour mon ami le Hadji entra dans la chambre, et s'informa comment s'était passée notre première nuit à Larrache, je me lançai dans une virulente philippique contre la ville et tous ses habitants, spécialement les cousins, et finis par exprimer ma surprise que d'aussi détestables insectes eussent fait partie de la création.

Mon impiété choqua le Hadji : « Masha-allah. » (La volonté de Dieu soit faite!), s'écria-t-il révérencieusement; « c'est dans un but toujours bon, toujours utile, que Dieu a créé toutes choses; et maintenant, chrétien, apprenez de moi l'histoire des moucherons et de l'Océan.

» Au commencement Dieu créa la mer, et dans sa bonté il la fit d'eau douce, comme les eaux vives des fontaines et des sources Dieu lui donna un vaste espace à remplir, et la doua d'un merveilleux pouvoir au-dessus de toutes les autres créatures. Alors, l'orgueilleuse mer, levant la tête jusqu'aux astres, poussa de terribles rugissements, fouetta ses rives de ses vagues, et terrifia tout l'univers. Son arrogance croissant chaque jour, elle blasphéma, et dépassant les limites que lui avait assignées son créateur, sourde à ses ordres, à ses censures, elle submergea la terre et détruisit

tout être vivant sur la surface du globe. L'homme et toutes les créatures de Dieu, excepté les poissons, cherchèrent en vain un refuge, et furent noyés dans les tourbillons des eaux furieuses.

» Alors Dieu parla aux grandes eaux, et leur dit : Écoute, ô mer ! tu t'es ri de celui qui t'avait créée ; tu t'es rendue sourde à ma voix, tu as renversé les bornes que j'avais posées devant toi, et maintenant voilà ! je vais créer le plus insignifiant des insectes ailés ; mais je vais le créer par essaims, par myriades innombrables, et tu connaîtras que je suis ton maître et ton Dieu ! »

« Ainsi, Dieu créa le moucheron, et des nuées de moucherons couvrirent la terre, mais le Seigneur dit à leurs essaims bourdonnants : « Établissez-vous sur la face de la mer, et buvez ses eaux. » Les moucherons burent et la mer se dessécha. Oui, la vaste mer disparut, et s'anéantit dans l'estomac des chétifs moucherons. Alors Dieu parla encore à la mer, contenue et cachée dans ces atomes, et lui dit :

» — Sais-tu, ô mer, connais-tu aujourd'hui que je suis ton Dieu et le maître de toutes choses ? » et la mer se repentit et reconnut le Seigneur tout-puissant. Alors, Dieu dit aux moucherons : « Vomissez les eaux que vous avez avalées ! » les insectes obéirent, et la mer retourna dans son lit. Mais les eaux depuis ont été salées, comme elles l'étaient devenues dans l'estomac des moucherons : Dieu ordonnant qu'il en fût ainsi, afin que la mer connût qu'il est le Seigneur, et qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu (1). »

(1) Cette légende est, je crois, particulière aux tribus ber-

« Les voies du Seigneur sont admirables et miraculeuses, » m'écriai-je. « Le moucheron ou le cousin, comme il vous plaira l'appeler, est un rusé compère! l'entendez-vous? écoutez-le, je vous prie, accorder sa petite trompette! le voilà bourdonnant doucement, *Bze Bze! habibi! habibi!* (Oh! mon cher, mon très-cher!), et tandis qu'il nous fascine avec sa musique, il se pose tout à coup, et darde, le traître, son piquant aiguillon, dans notre peau. Là, j'en ai tué un enfin! O mer, je t'ai vengée! »

bères, quoique évidemment tirée du récit du déluge dans la Genèse. (*Note de l'auteur.*)

XVII.

u pacha. — Scène dans un douar. — Résignation d'un
— Visite à la synagogue de Larrache. — Le rabbin.
: cimetière chrétien. — La batterie. — Le canon mi-
eux. — Murs de Larrache.

heure indiquée, précédés du Mallem Abmed
ı soldat du pacha, nous nous acheminâmes,
comptés, vers la kassaba (citadelle) qui ren-
le *Dar-al-Kebir* (la grande maison), rési-
du gouverneur. Nous venions de passer sous
oûte moresque, lorsqu'on nous fit faire halte
bre d'une mosquée, afin de donner le temps
venir le maître de notre approche. Le mes-
revint presque aussitôt nous ordonner de
ıivre ; puis il fallut nous arrêter de nouveau
: porche, en face duquel toute la garde était
, selon l'usage de Maroc, où les sentinelles

ne se lèvent qu'à la venue du gouverneur ou de quelque personnage d'une haute importance.

L'huissier, ayant annoncé au pacha notre arrivée au seuil du palais, revint nous servir de guide. Il nous fit traverser un étroit passage, et nous entrâmes dans la *Mechoua* ou siége du conseil. Cette salle est divisée, par une suite d'arcades, en deux compartiments, dont l'un est de trois marches plus haut que l'autre. Sur celui-ci s'élève une seconde estrade considérée comme place d'honneur. C'était là que Son Excellence attendait les chrétiens, pour lesquels on avait préparé deux chaises ; notre introducteur salua alors profondément et se retira.

Le Cid Abd-Selam-E'Slowy nous fit un accueil cordial, nous serrant les mains à tour de rôle, et pressant la sienne sur son cœur en preuve de la sincérité de son affection. Notre hôte, l'agent consulaire, qui restait pieds nus à l'entrée de la *mechoua,* fut salué à son tour, et partit.

Entouré d'épais carreaux de velours brodé d'or, le pacha était couché sur un riche tapis; de nombreuses lettres, les unes ouvertes, les autres scellées, étaient éparses autour de lui; j'en remarquai une fort grande mise en évidence sur un coussin, et qui portait le sceau du sultan. Le gouverneur de Larrache était vêtu d'un cafetan vert pâle; recouvert d'une robe en belle mousseline; il portait de larges caleçons de drap d'un jaune clair; sa ceinture de maroquin rouge, brodée en soie, se fermait par une agrafe d'argent; il était coiffé de la calotte de Fez, entourée d'un turban blanc. Un haïk, du tissu le plus fin, re

ıvrait le tout; il tenait en main un rosaire.
; manières étaient gracieuses et distinguées;
gréable sourire qui se jouait sur ses traits lui
ınait une expression tout à fait prévenante.
Le père de ce grand dignitaire avait été pacha de
moitié de l'empire de Maroc, et dans cette haute
sition s'était constamment montré ami des An-
is, durant la guerre de la Péninsule, lorsque
ıs étions dans la dépendance de la Barbarie
:identale pour l'approvisionnement de nos ar-
:es, et des flottes en station dans les mers envi-
ınantes. C'est Nelson lui-même qui l'a déclaré:
la Grande-Bretagne avait la guerre avec
elque puissance maritime, il lui faudrait la
me alliance de l'empereur de Maroc, sinon,
e devrait s'emparer de la ville de Tanger.
Pourvoyeur naturel de Gibraltar et de nos flottes
croisière dans ces parages, l'empire barba-
que ne nous offre pas moins d'avantage, comme
ıange de commerce. Tout ce qui entre à Maroc
ısiste en marchandises manufacturées; tout ce
i en sort, en produits bruts. L'Angleterre trouve
ıs ce royaume un excellent débouché pour ses
ıriques, elle en tire en retour de l'huile d'olives,
s peaux, des cuirs qui surpassent en souplesse
en beauté, ceux de tout le reste du monde; des
ıandes, des gommes de toute espèce, la cire,
rgent, la poudre d'or apportée du Soudan, des
ıons, des fruits, enfin les plus belles et les
illeures oranges de l'univers; car ce n'est pas
ıs raison que les anciens avaient placé le jardin
s Hespérides au pied du grand Atlas (1).

1) Jackson.

Après les premiers compliments
E'Slowy, aussi brave homme que
que je ne lui croie ni la même
même énergie, se montra du mo
dévoué aux Anglais, et m'exprima
rendre toute sorte de bons offices ;
je consentais à le charger du choix,
ni trêve qu'il ne m'eût découvert un
ferait briller la joie sur la face du
celle de l'acheteur. »

Je déclinai l'offre. J'avais peu d
ses lumières, et craignais de l'offens
s'il m'arrivait plus tard de désappro
je me défendis donc de lui donn
embarras, et me contentai de solli
pour le cheik d'Ibdona, dont la
assure-t-on, la plus belle race chev
les provinces du nord de Maroc. I
corda sur-le-champ ma requête,
plus d'importance et plus d'effet à
dation, il chargea une personne d
kaïd, chef de cent hommes, de no

Au moment où nous prenions co
nous déclara qu'il ne se sentait p
plusieurs jours, et, comme, aux y
habitants du pays sans exception
est nécessairement un docteur en
insista pour obtenir de moi une c
protestai vainement de mon ignora
à faire le médecin malgré *moi*, il
mettre d'envoyer une potion au pac
nous nous séparâmes les meilleurs a

Il me souvient que, dans une a

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Voyageant avec un compagnon qui avait, en effet, quelques connaissances médicales, l'opinion qu'entretiennent les Arabes de notre infaillibilité manquait nous devenir funeste. Nous nous disposions à dresser nos tentes près d'un douar, lorsque nous fûmes entourés d'une foule hostile qui maudissait les chiens de mécréants, révoltés contre Dieu. Mon ami parlait un peu l'arabe; il se tourna vers un homme âgé, qu'à son costume il jugea devoir être un iman, et lui dit : « De qui tenez-vous que nous soyons incrédules? Écoutez ma prière quotidienne, et jugez-en vous-même. » Alors il lui répéta le *Pater* en arabe. Tous demeurèrent immobiles et silencieux, jusqu'au moment où l'iman s'écria :

« Puisse le Seigneur me maudire si jamais j'élève la voix contre ceux qui prient ainsi; votre prière sera la mienne jusqu'à ce que mon heure soit venue! De grâce, oh! Nazaréen! répète encore les mêmes paroles, pour que je les grave en ma mémoire, et qu'elles puissent être écrites en lettres d'or dans nos demeures. »

On nous laissa alors dresser nos tentes en paix, bientôt nous reçûmes la visite du vieux prêtre qui vint, la tristesse peinte sur la figure, nous prendre que son enfant était malade au lit, et nous supplier d'aller le voir et le guérir. Arrivés à sa tente, nous trouvâmes le petit malade en proie à une ardente fièvre. Mon ami prescrivit quelques remèdes innocents, qui furent pris en sa présence, mais une heure après le pauvre enfant n'était plus qu'un cadavre. Aussitôt le bruit se répandit dans le douar que les Nazaréens

désire sa mort. Son heure était venue, il t
reux maintenant; et je puis répéter après
Que la volonté de Dieu soit faite! »

Contre l'ordinaire de la race more, dis
par ses beaux traits et ses formes athlétiqu
de Larrache, assez laide, semble être alté
un mélange de sang nègre. Presque tous
sages que l'on rencontre portent les st
d'une mauvaise santé, et en certaines sai
ville entière est la proie des fièvres interm
causées par les exhalaisons des marécage
terres submergées des environs.

Comme c'était le jour du sabbat, nous s
notre hôte, le juif, à sa synagogue, m
chambre où s'assemblent quelques vi
d'Hébreux de mauvaise mine et pauvremen
Leur grand prêtre, rabbin à la face luis
tenait debout devant un sale pupitre, char
livre plus crasseux encore. Assis sur d
quettes de bois, le long des murailles, les
générés d'Israël, marmottaient leurs orai
balançant leurs têtes, de çà, de là, comme
ours en cage. Leur religion me semblait ét
de formes et de momeries; car ils ne se f
pas plus de scrupule de froncer le sourcil

:nacer de l'œil un ennemi, que de faire à un
ıi des signes affectueux, tout en chantant leurs
ints psaumes! Un ou deux jeunes gens, appelés
r le rabbin, lurent en psalmodiant sur un ton
sillard le chapitre du jour dans une grande
ble admirablement écrite. Tous ceux près de
i ces lecteurs passaient, en retournant à leurs
aces, leur baisaient la main et le bas de la robe.
Une lampe de verre, semblable à un gigan-
sque gobelet, soutenue par un double triangle
cuivre en forme de sceau de Salomon, pendait
vant la niche dans laquelle les saints rouleaux
aient été déposées. On ouvrit le tabernacle sa-
é; la loi et les paroles des prophètes, inscrites
r des parchemins, furent exposées aux regards
la congrégation, puis portés, en procession,
tour de la synagogue, et enfin respectueusement
mis en place.

La vue de ce peuple avili nous était pénible.
ɔs yeux ne rencontraient dans cette assemblée
ıe des figures dégradées. Il nous semblait voir
:ser sur ces épaules courbées, sur ces têtes bais-
es, le joug de ce lourd esclavage, supporté du-
nt tant de siècles; ce fut donc avec joie que
ɔus respirâmes un air plus pur.

Nous n'étions d'ailleurs pas fâchés, mon ami et
oi de faire une petite visite à nos chevaux. Nous
s trouvâmes attachés à des piquets dans une
ıtterie qui domine le port, et dont l'entrée est
ıbituellement interdite aux Francs. Les Mores
aignent, à ce qu'ils prétendent, que nous n'ap-
·enions à leurs dépens les arts du génie mili-
ire. Je croirais plutôt qu'ils ont honte de nous

laisser voir le misérable état de leurs moyens de défense. Fortifiée vers la fin du xvie siècle par Mouley-Ben-Nassar, Larrache, abandonnée à l'Espagne en 1610, reprise par Mouley-Ismaël en 1689, était encore florissante en 1809, lorsque Jackson écrivit son ouvrage sur un pays qu'il avait longtemps habité. Les batteries du bord de la rivière étaient bien servies, car c'est là qu'en 1765, les Français entraînés par une feinte des Mores à remonter le Louccos, furent entourés de forces supérieures et tombèrent victimes de leur impétuosité (1).

Mais tout ce que les voyageurs racontent de la ville et de ses fortifications, n'est plus vrai aujourd'hui. La décadence des États musulmans n'est que trop sensible dans ce coin de terre; les canons, si beaux, si bien montés jadis, sont aujourd'hui criblés de trous et placés sur des affûts pourris. Je n'ai pu découvrir dans le nombre qu'une seule pièce de douze qui fût vraiment jolie. Elle est de cuivre et porte une inscription arabe. Je la crois fondue en Portugal, et présume que c'est un des trophées enlevés par les Mores à leurs anciens conquérants. Ceux-ci possédèrent assez longtemps la province d'*Al Garb* (2) pour

(1) Voir, pour les détails de cette affaire, l'appendice, à la fin du volume.

(2) C'est la province la plus occidentale du royaume de Maroc, ainsi que l'indique son nom, *El garb*, l'ouest. La tradition, d'accord avec les fables grecques, prétend qu'autrefois, Trafalgar, Gibraltar, et cette côte ne formaient qu'un continent. En ces temps reculés, les eaux de la Méditerranée ne communiquaient avec celles de l'Océan, suivant les Arabes, que par un passage souterrain. Les noms des lieux té

ue leur roi en ait pris le titre de roi de Portugal ; des *Algarves*.

A Tanger, les Mores ont encore un autre canon, ɔjet de l'admiration universelle, et qui, ayant it sombrer un vaisseau chrétien, entré dans le ɔrt avec des projets hostiles, passe pour être ɔué de pouvoirs miraculeux. On voit souvent des ɪmmes enceintes assises sur le fût de cette pièce 'artillerie : elles croient, par cette pratique superstitieuse, s'épargner une partie des douleurs e l'enfantement.

Grâce à notre escorte nous pouvions parcourir ɪs environs de Larrache sans avoir à craindre 'insulte. Nous nous rendîmes donc au cimetière ɪrétien situé dans un vignoble voisin de la ville. es halliers de ronces, de mauvaises herbes, caɪaient le peu de tombes qui n'avaient pas été ɪolées. Moyennant une faible somme l'agent conɪlaire se chargea de faire nettoyer le sol, et de ɪire élever de petits monticules de terre sur les ɪsses de quelques pauvres matelots, récemment ɪterrés dans ce triste recoin.

Les murailles de la place sont fort hautes et ɪieux construites que celles de la plupart des ɪtres villes de l'empire. Le ciment moresque, ɪ *tabia*, mélange de chaux et de terre sablon-

oignent de cette croyance : Trafalgar, dans la langue Arabe, *raf el-garb*, veut dire « partie de l'*El garb ;* et Gibraltar, *'bbel traf*, signifie « montagne de la partie de l'*El garb.* » ɛtte province d'El garb qui, du port de Larrache s'étend ɪns les terres jusqu'au pied de l'Atlas, est une belle et riche aine, abondante en orge, en blé, en fruits et coupée de foɪts de chênes et de liéges.

neuse fortement battues ensemble et qui, séché à l'air, devient aussi dur que la roche, est cependant beaucoup moins apparent dans ces constructions que la maçonnerie portugaise, et je ne doute pas qu'il ne fût facile à un antiquaire d'y découvrir les traces de travaux antérieurs à ceux des Portugais et des Mores. Une chose à remarquer dans ces antiques fortifications, c'est l'angle saillant qu'elles forment sur la pointe de terre la plus avancée. Il n'a pas dix pieds de largeur, et me parait adapté à la situation avec plus d'art, plus de savoir, que je n'aurais présumé en trouver à une époque aussi reculée. Tournant par les dehors le marché et les abattoirs, nous descendîmes vers la rivière d'où nous eûmes la vue complète du palais de Mouley Yezid, situé au-dessus de l'embouchure du Louccos. Ce fut à l'endroit même où nous jouissions de cette perspective, que l'histoire du sultan, demi-irlandais, demi-more, nous fut racontée par un honnête et intelligent habitant du pays, telle qu'on la trouvera dans le chapitre suivant.

XVIII.

Récit d'un More. — Sidi-Mohamed. — Son mariage avec une Irlandaise. — Prière d'*El Mogareb*. — Mouley-Yezid. — Le présage funeste. — Le chameau du désert, *El Herric*. — Charrette du Maroc. — Carrosses du prince de Hesse-Darmstadt.

» Vers le milieu du dernier siècle, » me dit Belie-Mouloud, l'auguste parasol des shérifs jetait son ombre sur l'un de nos plus illustres monarques, Sidi-Mohamed, fils d'Ab-Dallah, fils d'Ismaël, de la dynastie d'Hassan; sultan de Fez et de Maroc, de Suse, de Draha, de Taffilet, de Touat, et de toutes les contrées de l'ouest.

» C'était un grand sultan que Sidi-Mohamed, et son peuple l'a regretté. Avant de devenir la voix de la justice, il en avait été le bras, car il exécutait lui-même les sentences que prononçait son père. A peine monté sur le trône, il prouva qu'à

l'antique énergie des descendants du prophète, il joignait la prudence des imans et la sagesse des vieillards. L'or pèse plus que le fer, il le savait; il connaissait la maxime du Coran, qui prescrit de nourrir ceux qui ont faim; aussi vendait-il l'orge et le blé aux kafirs, et il rendit aux laboureurs les larges plaines d'Emcharrah-Rumellah, couvertes par son aïeul des cent mille visages noirs des Bockharis de Bembarrah, dont Mouley-Ismaël s'était composé une garde : armée presque aussi redoutable aux fidèles croyants qu'à leurs ennemis. Grâce à Sidi-Mohamed, les champs, qui, depuis près d'un siècle, n'étaient labourés que par les quatre cent mille pieds des chevaux du désert, voient aujourd'hui onduler les moissons. Cependant on a reproché à Mohamed de trop écouter les paroles emmiellées des filles des incirconcis. Parmi les cent soixante femmes qui peuplaient les douze cours et les innombrables chambres de son harem, il y en avait de tous les climats, de tous les pays, de toutes les couleurs, et il lui est arrivé de répudier l'une des quatre femmes légitimes que lui permettait la loi, pour la remplacer par quelque nouvelle beauté enlevée à l'Italie, à l'Espagne, ou même aux grandes îles du Nord.

» Au commencement de son règne, avant d'avoir fondé la riche ville de Mogador, nommée *Souera* (la Peinte), à cause de la beauté de ses constructions, si régulièrement dessinées, le sultan Mohamed avait voulu compléter les fortifications de l'opulente cité de Fez. Comme il n'ignorait pas que les djinns, amis des *agems* (des barbares), leur ont ouvert le livre de la science, il demanda

au roi des Anglais un ingénieur. Le sous-officier Brown, du corps des sapeurs et des mines, lui ayant été envoyé, Sidi-Mohamed donna un traitement au Nazaréen, et assigna une maison pour logement à lui et à sa femme; car le chrétien s'était marié depuis peu à une belle fille d'Irlande, qui l'avait suivi à Fez. Le kafir Brown fut content, et ses travaux terminés, continua de demeurer au lieu où la faveur du sultan l'avait placé, jusqu'au jour où ses destinées étant accomplies, l'étranger mourut sans laisser d'enfants.

» Les derniers devoirs lui furent rendus selon les coutumes de son pays, par sa jeune veuve. Elle pleura, elle cria, accompagnée dans ses lamantations par les dames moresques, qu'elle avait connues au bain et qu'elle visitait parfois. Après avoir passé quelque temps dans la retraite et la douleur, la jeune Irlandaise songea à mettre ordre à ses affaires; et ayant sollicité une audience du sultan, elle réclama de la munificence de Sa Hautesse, une pension et les moyens de retourner en son pays. Sidi-Mohamed la trouva belle. Elle était blanche, potelée, et l'abondance de cheveux blond ardent, qui ornaient sa tête, apparut au monarque comme une auréole de feu. La requête fut accordée, mais le sultan ne se hâtait pas de congédier celle qui avait trouvé grâce devant ses yeux. Il voulut savoir si elle avait une maison dans la terre des Francs; si un père et une mère lui ouvriraient les bras à son retour.

» La jeune femme dit qu'elle était orpheline, et que personne ne la pleurait en son pays.

» — Dieu à l'œil sur toi, » reprit alors Sidi-

Mohamed. « Pourquoi, s'il en est ainsi, veux-tu quitter la terre fortunée où tu as trouvé des amis, où les cœurs de son ouverts sous ton regard ? Adore le seul Dieu, dont Mahomet est le prophète, et entre dans mon harem, séjour d'une félicité sans bornes. »

» — Dieu me préserve, » répliqua la jeune infidèle, « de renoncer à ma foi, et de devenir la maîtresse d'un homme. »

« Sidi-Mohamed ne répondit à ce refus, nouveau pour lui, que par de royales offres et des paroles tendres et persuasives. Dans son sein brûlait déjà le véritable amour tel que le dépeint de poëte : « Celui que la contemplation allume, que la méditation attise, qui s'exhale et jaillit en désirs, étincelles promptes à produire la flamme qui consumera l'orgueil et l'égoïsme. Dès lors la tête se trouble, le corps s'énerve, l'âme s'exalte, et l'homme ne s'appartient plus (1). »

« Le commandeur des croyants n'était donc plus à lui, lorsqu'il dit à la faible fille de la terre étrangère : « Garde ta foi, charmante infidèle, et deviens ma légitime épouse; toi seule, s'il plaît à Dieu, seras la souveraine de mon harem. »

» L'irlandaise cessa de résister, et Sidi-Mohamed, ayant répudié une de ses femmes demeurée stérile, épousa la chrétienne, selon les rites ordinaires de l'islamisme. »

J'attendais la suite du long récit de Belie-Mouloud, tout en regardant les lignes d'or et de pourpre que le soleil, prêt à disparaître, traçait

(1) Poésies arabes.

sur le bord de la terrasse du toit, et sur les arêtes des murailles de l'ancien palais de Mouley-Yezid, lorsque le More montra du doigt l'horison, encore étincelant lors le disque radieux en eût disparu à demi. « C'est l'heure d'*El Mogareb!* » me dit-il, et je le vis descendre du tertre où nous étions assis et se diriger vers une petite baie que formait, non loin de nous, le cours sinueux du Loucos.

Chaque jour, un musulman doit faire cinq prières canoniques au moins; c'était l'heure de la quatrième, et l'ablution précède toujours la prière. Je ne sais si Belie-Mouloud, le croyant, trouva la rivière souillée par la marée qui montait à cette heure; mais, après avoir goûté et rejeté l'eau en faisant la grimace, il quitta son haïk, l'étendit sur le sol, se plaça dessus, car il ne pouvait prier que dans un lieu pur, et se servit ensuite d'une poignée de sable pour frotter trois fois ses mains et ses bras jusqu'au coude; sa tête, son visage, sa nuque, et ses pieds nus sortis de ses babouches, passèrent ensuite par cette étrange purification. Puis, debout, le corps droit, les mains élevées à la hauteur des oreilles, il cria tout haut : « *Allahou ak-bar!* (Dieu est grand!) » Laissant ensuite retomber ses bras et pendre ses mains, il récita le premier *Rikat*, qui se compose d'un chapitre du Coran nommé *El Fatha*. Les trois autres *Rikats* de rigueur suivirent, le More changeant de posture, par façon de point et de virgule; tantôt prosterné, les genoux, les mains, le nez et le front à terre, tantôt accroupi sur ses talons, et les mains sur ses cuisses; enfin Belie-Mouloud s'assit sur son

haïk, et le visage tourné tantôt à droite, tantôt à gauche, il salua, en répétant :

« *Assalamou aaleikoum.* (La paix soit avec vous.) » La prière finie, mon vrai croyant secoua légèrement son tapis, le remit, encore souillé du sable de ses ablutions, sur ses épaules purifiées, et se plaçant à mes côtés, les jambes croisées, reprit son récit en ces termes :

« L'année suivante, il y eut de grandes réjouissances; la sultane irlandaise avait mis au monde un fils qui fut nommé Yezid. Ce prince, qui avait hérité des chevaux de sa mère, et qui dut à leur couleur le surnom d'*El-Zaar* (le roux), était libéral, prodigue même, ce palais en fait foi, et tour à tour capricieux, bon, cruel. Il tenait de son père, et montrait cet indomptable et fougueux caractère que vous autres, Francs, attribuez à notre vigoureuse nature, et que nous aimons, nous, à rencontrer dans le sauvage coursier du désert, dont jamais l'étrier n'a sillonné les flancs, dont jamais le mors n'a fait saigner la bouche. Cependant le sultan prit peu à peu de l'ombrage des qualités et des défauts de son fils, mais surtout des sentiments que le prince affichait pour la nation aimée de sa mère, pour ces Anglais fiers, dédaigneux, qui osent s'égaler aux fils de Mahomet; et dont le protecteur de la foi, le sultan des sultans, ne pouvait tolérer l'orgueil. D'ailleurs, de tous les infidèles, Sidi-Mohamed ne supportait que les fils de l'Espagne, son premier ministre, renégat, appartenant à cette race.

» La mésintelligence alla si loin entre le sultan et son fils, que Mouley-Yezid, accusé de conspirer

vec les Anglais pour renverser le trône de son ère, crut prudent de prendre la fuite. Poursuivi e sanctuaire en sanctuaire, tandis qu'il se dirieait sur Tétouan, où résidaient alors les repréentants des cours européennes, il s'arrêta enfin nr les hauteurs de Beni-Hassen, chaîne du petit ıtlas, dans un *zawiat,* (saint village), où sa liéralité lui gagna tous les cœurs.

» Lorsque le sultan apprit qu'Yezid avait un sile, il fit publier une proclamation qui déclarait e prince traître et rebelle, et annonçait l'envoi 'une invincible armée chargée *de dévorer* toute erre où le proscrit aurait trouvé refuge. Il menaait les habitants de Beni-Hassen, accusés par la umeur publique d'avoir accueilli Yezid, de voir eur sanctuaire brûlé; hommes, femmes, enfants, levaient passer par l'épée, si le traître n'était hassé à l'heure même du territoire.

» Effrayés de ces menaces, les pauvres gens upplièrent Moulley-Yezid d'avoir pitié d'eux, et le quitter le pays. Le prince promit de s'éloigner. « La volonté de Dieu doit s'accomplir, » dit-il. Ordonnant alors à ses serviteurs, au nombre de quatre, de monter à cheval, il s'élance lui-même ur un bel étalon qu'on vient de détacher du piquet le plus proche du sépulcre du bienheureux anton; il enfonce l'éperon dans les flancs de l'aimal, mais le noble coursier refuse de bouger. Les caresses, les coups sont également inutiles. « Voyez! » s'écria le prince, s'adressant à la foule réunie pour assister à son départ, « voyez, gens de peu de foi! Vous craignez les menaces d'un homme, n'écouterez-vous pas les avertissements

de Dieu? ne craindrez-vous pas la colère de vo saint patron, Mouley-abd-Selam? serez-vous p sourd qu'un animal qui ne connaît que le frein l'éperon? »

» Alors *El Emkaddem*, l'Ancien (1), s'avai et dit au prince : « O favori de Dieu, et de nc bienheureux santon, nous avons péché contre et contre lui en violant la loi d'hospitalité nous ordonne de protéger celui qui demande as quelles que soient sa nation, sa religion, fû proscrit par le chef de la loi même, par la viva épée de la foi. Demeure donc en sûreté au mil de nous Mouley-Yezid, et sois certain que nul touchera à un poil de ta barbe, tant que le sa tuaire d'Abd-Selam renfermera un homme capa de combattre dans la voie du Seigneur. »

« En apprenant la nouvelle de cette rébelli l'empereur voulut marcher lui-même à la tête ses troupes; mais, au moment du départ, le man du parasol sacré se cassa, et l'ombrelle fut ei vée à une prodigieuse hauteur. Le sultan com alors que son règne était fini. L'armée fit ha Sidi-Mohamed tomba malade cette nuit-là, et tı jours après il n'était plus. »

J'interrompis Belie-Mouloud qui continuai raconter comment Yezid avait été proclamé cı mandeur des croyants, après cette mort mira leuse, pour demander si ce prince était le s des nombreux enfants de Mohamed qui eût couru la disgrâce de son père? Non; comme Ye la plupart de ses frères avaient fui en différei

(1) Voyez l'appendice, II.

rconstances la colère paternelle. L'aîné, qu'une se de Mohamed dépouillait de ses trésors, alla mander asile à la tribu arabe d'Ouara, et s'éta- it dans la province de Suse, sur les confins du sert de Sahara. Toutes les tentatives pour le ra- ener à la cour de Maroc furent inutiles. Décidé ne se point exposer à quelque nouveau caprice u sultan, il gardait, en cas de surprise, jour et uit, à la porte de sa tente, deux *heiries* capara- onnés. L'un chargé de poudre d'or, l'autre prêt à orter son maître.

Peu de voyageurs connaissent le chameau du sert, dont la course rapide aurait mis le prince sgracié à l'abri des émissaires du sultan. L'*El eirie* ou *Erragual* (1), plus élégant, plus léger n sa forme que le chameau de charge, franchit n peu de jours le grand désert d'Afrique. Il est u chameau ordinaire ce que le cheval de course st au cheval de trait. Une courroie passée dans anneau qui traverse sa lèvre supérieure lui sert e bride; sa selle est semblable à celle qu'em- oient les montagnards de l'Andalousie; pour ex- rimer la vélocité de sa course, l'Arabe vous dira :

« Quand tu rencontres *El heirie*, hâte-toi de crier son cavalier *salem alick;* avant qu'il t'ait ré- ondu *alick salem*, tes yeux auront cessé de le oir; car sa monture fuit comme le vent. »

On assure que le heirie fait aisément quatre-vingts eues en vingt-quatre heures, marchant sans

(1) Il est de l'espèce des dromadaires; on le nomme à Alger *chari*. Il y est fort rare, comme dans tout le nord de l'Afri- ue. Voyez l'appendice de la fin.

boire, manger ou s'arrêter. L'Arabe qui le mo
doit ceindre ses reins, sa poitrine, ses oreille
pour que dans son rapide passage l'air enflam
qu'il traverse comme une flèche ne le suffoq
pas, ne l'étourdisse point. L'homme sobre et
tient peut seul supporter la violente allure de
dromadaire. Muni d'un *bakull* (peau de chèvre
d'une cruche d'eau en argile poreuse, de quelq
dattes, d'une poignée d'orge moulue, ne nourr
sant qu'une fois son heirie dans le désert, car
besoin l'animal peut pendant sept jours se pass
de boire et de manger, l'Arabe va, en une semaine
de Tombouctou à Taffilet, tandis que pour fra
chir la même distance, il faut à une caravane ci
quante jours de marche et deux mois et demi
repos. Un heirie s'est rendu en sept jours du fo
Saint-Joseph, sur le Sénégal, à l'établissemen
français de MM. Cabane et Depras à Mogador.

Les moins rapides parmi les heiries, ceux q
ne font que trois journées en une, sont nomm
talatayie; le *sebayie* en fait sept; le *tassayie*
plus rare, est un beirie de neuf jours. Ces no
expriment la mesure de leur marche. Si l'on
croit les récits des Arabes le *sebayie* n'engend
pas toujours un sebayie, mais quelquefois un *t*
latayie, et plus rarement un *tassayie*. On conna
tout d'abord l'espèce du jeune chameau par
nombre de jours qu'il laisse écouler avant de pre
dre la mamelle de sa mère; le *tassayie*, qui va
le prix de deux cents chameaux communs, pas
neuf jours à jeun, et alors il y a grande réjoui
sance dans la maison où il est né (1).

(1) Jackson.

Un large bol de fabrique indigène, rempli d'une soupe épaisse de vermicelle, assaisonnée de poivre rouge, garnissait la table; quatre cuillers de bois d'une forme grotesque trempaient dans cette gamelle, et nous les mîmes à l'œuvre courageusement. On servit ensuite une étuvée de bœuf, flanquée de tranches de melon pour aiguiser l'appétit; enfin, parut l'habituelle pyramide de couscoussou. Pas un mot ne fut prononcé durant le repas, excepté quelques élans de ferveur, tels que : *Bismillah!* (au nom de Dieu) *Al handou Billah!* (grâces soient rendues à Dieu) ou peut-être quelque *Saffie Allah!* (Dieu ait pitié de nous!)

A la fin, mon ami don Jose et moi, fûmes forcés d'abandonner l'attaque de la montagne de couscoussou, à l'évidence surprise du cheik qui continua, de concert avec le kaïd, à l'assaillir vigoureusement.

L'énorme plat enfin enlevé, le cheik rompit le silence : « Vraiment, chrétiens, » dit-il, « vous avez eu un triste régal! Il vous faut du cochon, à vous autres infidèles! — C'est, dit-on, la seule nourriture qui vous convienne : sans cochon vous ne pouvez vivre. On m'assure aussi, » ajouta-t-il, « que vous avez coutume de traire vos laies. C'est prodigieux en vérité, que des créatures de Dieu puissent errer à ce point! »

« Bénis soient tous les poils de votre barbe! » m'écriai-je. « Quelles fausses idées, vous autres musulmans, vous faites-vous des serviteurs de Sidna-Aïsa (1)! Mais permettez-moi quelques mots d'observation sur la chair de cochon! »

(1) Le Seigneur Jésus.

son empire ne serait bien gouverné que lor
des torrents de sang reflueraient de son palais
qu'aux portes de la ville. Il permit aux tro
qui demandaient à grands cris leur solde
riérée, de piller, pendant vingt-quatre heure
quartier des juifs, à Fez. Les malheureux i
lites furent complétement dépouillés, et auj
d'hui encore ils répondent au More qui
demande de l'argent : « Vous n'étiez donc p
pillage de *fas Jedide?* » (le nouveau Fez) qua
habité par les juifs.

En retournant à Larrache, notre guide no
remarquer, avec beaucoup d'ostentation, su
des côtés de la route, une misérable charrette
lentement traînée par des bœufs, transportai
boulets de canon déchargés sur le rivage. C'e
la vérité, l'unique voiture à roues que j'aie
contrée dans tout l'empire de Maroc. Ell
sembla plus grossière de forme et de constru
qu'un antique char égyptien que j'avais eu
sion de voir, sur les bords du Nil, au mome
l'on venait d'en faire la découverte.

Lorsque le prince Frédéric de Hesse-Darm
arriva à Tanger, où il lui convint de s'exiler
dant quelques mois, en 1839, son altesse s'
fait accompagner de deux carrosses, qui ra
laient ceux où dormaient nos bisaïeuls. Les
torités locales s'opposant à ce qu'il se servi
voitures à roues, il écrivit au sultan, pour
de paver à ses frais la principale rue de Ta
s'il obtenait permission de la parcourir en
page.

Le sultan y consentit gracieusement, sous

de ses sectateurs s'éclairant de plus
raient les excès. »
rd écoutait, avec une attention sé-
scours que je débitais avec la gravité
ıreil sujet. Lorsque je me tus il garda
paraissant méditer mes paroles; et
onnusse assez le caractère arabe pour
latter de l'espoir de convertir mon
e pus résister à la tentation de pour-

six cents ans avant la naissance de
teur Mahomet de la Mecque, Sidna-
sie, apparut sur la terre, et nous donna
us a gouvernés depuis. Jugez de son
ır la prospérité de tous les royaumes
u moins de ceux dans lesquels l'in-
ıe de cette loi n'est pas entravée par les
es superstitieuses trames de ceux qui
nom de chrétiens sans faire de l'Évan-
st la règle de leur conduite. Celui qui
s d'user avec modération de la viande
ıme de toute autre nourriture, nous
ne mentiras point! » Voyez dans la
us quittâmes hier, vous ne trouveriez
u un musulman qui voulût goûter du
en revanche, peu d'entre eux, je le
eraient de rendre un faux témoignage
de quelques mouzounats (1). Fidèles
i dans tout ce qui est sans importance,

mat, environ douze sous, se compose de six
ı vaut un sou d'Angleterre et deux sous de

XIX.

Le favori du pacha. — Les *dévorées*. — Sacrifices humains. — Shemmies, restes curieux. — Superstitions des Mores. — Marché de Raisana. — Passage du Col-du-Chameau. — Ain-el-Khader. — Dîner du cheik. — Dispute au sujet du porc.

Le lendemain, de bonne heure, nous vîmes paraître le porteur de la lettre promise par le cheik d'Ibdoua. Élégamment et richement vêtu, bien monté, armé du long fusil et du lourd cimeterre more, le kaïd, favori du pacha de Larrache, était prêt à nous accompagner. Il portait sur sa selle, outre un beau tapis, deux sacoches contenant l'orge pour nourrir son cheval, et les piquets pour l'attacher. Muni d'un pain et d'une longue corde pour tirer l'eau des puits, il ne craignait ni la faim, ni la soif. Il n'y avait pas longtemps qu'il était de retour des provinces rebelles que le sultan,

XX.

Retour aux tentes. — Intrigue arabe. — Sanctuaire de Mouley-Abd-Selam. — La pierre du Saut. — Les Images gravées. — Ruines colossales de Tagsher. — Histoire d'un vase antique.

Il faisait un beau clair de lune à notre retour dans nos quartiers. Tout se taisait, le silence n'était interrompu, de temps à autre, que par le lointain hurlement du chacal. Le Hadji nous héla au moment où nous touchions à nos tentes, par ce seul mot : *Allie?* (qui)?

« Bénis soient ceux qui veillent et prient, se préparant pour le monde à venir! » m'écriai-je.

Nous fûmes réveillés la nuit par de grands cris : un jeune Arabe amoureux s'était glissé à la dérobée dans la tente de sa belle, celle-ci lui ayant donné rendez-vous pendant que son père était à Larrache. Les amants croyaient la mère plongée

pierres raboteuses, qui me parut d'une l
tiquité, et qu'entouraient les débris d'u
de quelque importance, nous fîmes halte
vieux figuier dont l'ombre s'étendait au
kaïd nous informa qu'au-dessus de nous
sommet de la colline, s'élevaient les ruin
vieille cité des *Roums*, nommée *Shemm*
que l'on évitait avec soin parce qu'il étai
la demeure des mauvais esprits.

Cette information suffisait pour éveill
curiosité. Résolu, ainsi que don Jose, de v
demeure des djinns, je pris mon fusil,
parlant de chasse afin de donner le ch
kaïd, certain que j'étais, qu'en sa qualite
dien des Francs, il ne nous laisserait sou
prétexte visiter les débris de l'antique c
compagnés du Hadji nous partîmes, lai
reste de la bande dans l'ignorance d'une e
qui leur aurait paru aussi périlleuse que s

Nous eûmes bientôt franchi la montée
étroit sentier nous conduisit, à travers d'
broussailles, à une muraille construite d
pierres brutes fortement cimentées, et
sans doute par le feu. Le terrain sonnai
sous nos pieds, et les buissons devenaie
serrés à mesure que nous avancions; so
nous fallait ramper sur les mains et sur
noux pour pénétrer dans l'épaisseur du fo

Ce ne fut pas sans beaucoup de travail
tigues que nous arrivâmes à une longue ra
murs, d'environ trente pieds de haut, qui
rurent descendre le long de la pente sud-e
colline. Ayant passé à travers une brèche d

raille je vis une longue voûte, de seize pieds de large, sur vingt de haut, qui s'étendait sous terre à cinquante pieds et plus de distance. D'autres voûtes, de plus petite dimension, l'entouraient. A mesure que nous avancions sous d'épais halliers, les ronces interceptaient notre route, la chaleur devenait de plus en plus intense; mes compagnons mouraient de soif, et je crois que, sans ma boussole, nous nous perdions dans cette masse compacte de végétation.

Une autre majestueuse barrière de murs nous arrêta; plusieurs larges pierres brutes, et quelques colonnes tronquées en marbre enchâssées dans la maçonnerie, prouvaient que les bâtiments dont nous voyions les restes avaient été construits avec les matériaux arrachés à quelques beaux édifices d'une plus haute antiquité.

Nous longeâmes assez longtemps la base de ce mur; parvenus enfin à un terrain ouvert, au moment où je passais sous un olivier sauvage, un gros animal s'élança sur moi du haut d'une des branches, et, rasant le collet de mon habit, disparut dans les buissons. Je présume que c'était un serpent, mais son mouvement avait été trop rapide pour qu'il me fût possible de distinguer sa forme.

De retour au puits, il nous fallut supporter l'humeur du kaïd, courroucé de notre longue absence. Lorsque je racontai nos aventures et parlai de l'animal qui s'était jeté sur moi de la cime d'un arbre, Mallem-Ahmed s'écria : « O fortuné Nazaréen! le kaïd nous disait à l'instant même que peu de ceux qui ont osé visiter Shemmâïs en sont

revenus. Les djinns, sous la forme d'une séduisante jeune fille, attirent leur victime à sa perte, ou bien, sous la figure d'un serpent, d'un animal féroce, ils la déchirent. » Le kaïd, de l'air d'un solennel déplaisir, confirma ce récit, et ajouta que l'année d'avant un jeune berger, faisant paître son troupeau au pied de la colline, avait été mordu par un serpent qui s'élança sur lui pendant qu'il passait sous un arbre; le blessé mourut avant d'avoir regagné son logis.

La grande chaleur du milieu du jour passée, nous nous remîmes en route. A quatre heures, après avoir traversé les villages de Sadir et de Lokarisy, nous nous trouvions à l'entrée du bois de Sahel, à quatre lieues au sud de la route par laquelle nous nous étions rendus à Larrache. Ici, nous eûmes à franchir un charmant ruisseau nommé Bous-Affie, ou Père de la Pureté. Puis vint un large marais, fouillé en plus d'un endroit par le boutoir des sangliers, qui y avaient laissé de nombreuses traces.

« Ah! voilà juste l'endroit, » nous dit notre guide, « où Ali a fait un fameux coup. Il chassait; un sanglier que sa balle avait touché s'élance sur lui : l'homme aux six doigts frappe, et partage en deux la bête féroce au défaut des côtes. Lorsque les chasseurs furent rassemblés, plusieurs dirent qu'il était impossible qu'un seul coup eût divisé l'animal. Pour toute réponse Ali tira son sabre, qui mesurait cinq pieds de longueur, et le levant de ses deux mains, fit une entaille profonde au tronc d'un chêne-liége. Se tournant alors vers les chasseurs, il défia le plus fort d'entre eux d'ar-

racher l'arme de l'écorce. En effet, toutes les tentatives échouèrent. Cette même épée sert maintenant de lance à un pêcheur du Sebou, pour percer le *shebbel*, très-beau poisson que les Espagnols, corrompant le nom arabe, ont appelé *sebalo*. Ce genre de saumon, dont la chair est presque blanche, abonde dans le Louccos et dans plusieurs autres rivières de la côte occidentale du Maroc. On le trouve aussi, en Andalousie, dans le Guadalquivir, le *Wad al Kibir* des Arabes (la grande rivière). *Wad*, en arabe, signifie rivière.

Quittant le bois à cinq heures nous eûmes à traverser un grand village nommé Leblet; chaque porte était garnie de spectateurs, les habitants s'étant élancés hors de leurs maisons pour voir l'*Ensara* (le chrétien). Les champs de dourah ou millet de l'Inde, cultivé dans tous les alentours, promettaient une abondante moisson. « Dieu soit loué de ses bienfaits! » dit le kaïd, « l'année dernière les apparences de la récolte étaient si mauvaises que, si mon maître Sidi Abd-Selam E'Slowy n'eût ordonné aux juifs — Dieu confonde leur race! — de prier pour la pluie, je ne sais ce que seraient devenues les pauvres créatures de Dieu! »

« Eh! pourquoi les serviteurs du prophète ne faisaient-ils pas eux-mêmes leur besogne? » demandai-je.

« Certes ce n'étaient pas leurs prières qui avaient manqué, » répliqua-t-il, « et cela pendant vingt jours et vingt nuits. Le fakih avait écrit de sa propre main des invocations sur les bannières de chaque mosquée, de sorte que, partout à la face du ciel, flottaient incessamment les prières

Les shérifs ont soin de persuader à la foule crédule que ce sont là des personnages pétrifiés, et retenus dans cet état par le pouvoir du santon.

En quittant la grotte, la procession se rend au fameux rocher de la Malédiction de la mère. C'est une étroite fente qui descend perpendiculairement et se termine, à ce qu'on assure, par un gouffre sans fond. Un rebord de quelques pouces de large a été taillé en dedans le long d'un des côtés de la fissure, et sert de point d'appui aux courageux pèlerins qui se hasardent à traverser ce dangereux passage.

Le hardi dévot, déterminé à l'effrayante épreuve, appuie son dos contre le roc opposé au rebord sur lequel il place ses pieds, et avance ainsi de côté avec la plus grande circonspection : durant tout le chemin, son corps se trouve suspendu sur le noir abîme. C'est à l'extrémité de la fente que l'on rencontre le plus d'obstacles. Les côtés de la crevasse se rapprochent tellement, qu'il est à peine possible de se glisser entre eux. Celui qui arrive au bout obtient pour grâce spéciale, le don de « n'avoir plus de haine au cœur contre sa famille ; » mais, pour l'homme pervers qui tenterait l'épreuve, le roc se ferme, et le pécheur est retenu prisonnier jusqu'à ce que les shérifs, à l'aide de quelques versets mystiques, et de quelques invocations au nom d'Allah, aient rouvert la crevasse et permis au prisonnier de se dégager, et de revenir au point d'où il était parti.

Le Hadji Ahmed affirme que le plus ou moins d'embonpoint ne fait rien à l'affaire, et qu'il arrive au plus mince individu, après s'être dépouillé jus-

qu'à la ceinture, pour diminuer son épaisseur, d'être fortement retenu et pressé entre les deux bords de la fente, tandis qu'un gros et gras compère, portant sur lui toute sa garde-robe, passera avec aisance. « Car tout dépend de la volonté de Dieu, et du pouvoir qu'il délègue au santon, » ajoute Ahmed d'un air béat, Dieu seul connaît le cœur de l'homme ! » Quant à lui, jamais, à l'en croire, il n'a éprouvé la moindre difficulté à passer. Je ferai observer cependant qu'il est fort maigre, et qu'il n'est nullement incommodé par l'ampleur et la richesse de ses vêtements.

Afin au retour, les pèlerins, après avoir prié sur la tombe de Mouley-Abd-Selam, reprennent la route de Tanger.

En quittant les tentes d'Ibdor, nous vîmes des enfants de la tribu, occupés par troupes à chasser les tourterelles qui font de grands dégâts dans les blés; quelques-uns lançaient la fronde avec une rare dextérité.

Une demi-heure plus tard nous passâmes devant un petit bâtiment, situé sur le haut d'une montagne; c'est la tombe de Siyed-Yamani. Le pic, en forme de cône, qui s'élève à six milles environ au sud, se nomme Tagsher, à ce que me dit le kaïd, qui me parla de quelques ruines situées aux environs. Il les décrit comme les restes d'un vaste château, bâti de matériaux extraordinaires; les pierres sont d'une dimension tellement colossale, qu'il ne faudrait pas moins de cent hommes de notre temps pour remuer chacune d'elles. Le kaïd leur donne vingt pieds de large sur quinze de haut. L'entrée, bloquée par les décombres et le sable, ne laissait

de passage qu'à un endroit, il s'y glissa un jour, et pénétra dans une espèce de souterrain, devenu bientôt si étroit qu'il lui fallut renoncer à pousser plus loin; la lumière entrevue à distance, lui prouva néanmoins que cette galerie était d'une grande étendue. Assez près du bâtiment, il souleva une pierre plate qui lui découvrit l'ouverture d'une citerne, faite en pain de sucre renversé, et qu'il trouva vide.

Sur la route que nous parcourions se voyaient les restes d'un aqueduc. L'année dernière on tira d'un puits voisin un cheval de bronze, de petits hommes de bronze (c'est ainsi que le kaïd appelle les statuettes), et quelques lampes du même métal. Malheureusement tout cela a été brisé, et secrètement vendu, comme vieux cuivre, à des brocanteurs juifs.

C'est à la rapacité bien connue du gouvernement qu'il faut attribuer la rareté des débris de quelque valeur, souvenirs des nations diverses qui ont conquis ou colonisé cette contrée. Les autorités, ayant droit, de par la loi, de s'emparer de tout objet trouvé, ont recours à des actes de la dernière barbarie, pour extorquer des aveux aux malheureux, soupçonnés d'avoir fait la découverte de quelque trésor.

J'ai ouï raconter, entre autres faits avéré, l'a necdote suivante. Il y a quelques années, lorsqu Alarby E'Saïdy était gouverneur de Tanger, et ve dait la justice au poids de l'or, il arriva qu' bout de terrain, depuis longtemps en friche, donné à un pauvre paysan nommé Mohamed, récompense de deux années de service actif, s

les bannières du sultan, lorsque Sa Hautesse guerroyait contre la rebelle tribu d'Oudaïa. C'est une méthode assez ordinaire de payer les milices, qui constituent la principale force de l'empire. Cette jachère se trouvait à quelques milles de l'ancienne cité de Bouamar, qu'entourent de vieilles ruines.

Un jour que Mohamed labourait, tandis qu'un autre villageois, son camarade, était, occupé de la même facon dans un champ voisin, le soc de la charrue du vétéran heurta contre un obstacle; c'était un grand vase de terre, de forme étrange, mais bon encore, point fêlé, et Mohamed, jugeant qu'il lui servirait à puiser de l'eau à la fontaine du village, le porta à l'endroit où il avait laissé ses habits, et le déposa sous son haïk.

Les mouvements du laboureur n'avaient point échappé à son voisin; celui-ci soupçonna qu'il ne s'agissait pas seulement d'un vieux pot vide, et le soir, de retour au village, il jasa, joignit ses conjectures au fait, affirma qu'il avait remarqué que le vase était pesant, et conclut que c'était un trésor, puisque Mohamed l'avait caché sous ses habits sans souffler mot de sa découverte, bien qu'ils fussent seuls alors, et travaillassent non loin l'un de l'autre.

Le lendemain était jour de marché, où les villageois de Bouamar affluent à Tanger. L'histoire de la trouvaille de Mohamed circula parmi les habitants de la ville, et ne parvint que trop tôt aux oreilles des espions du vieux Alarby E'Saidy, qui la lui transmirent, embellie de leurs propres exagérations.

Songeant peu aux calamités qui le menaçaient,

le pauvre Mohamed était tranquillement occupé à vendre sa petite récolte, lorsqu'il fut saisi par les rudes mains de deux soldats, et traîné, comme c'est l'usage du pays, sans qu'on lui en dît le motif, par devant le hakkem à la barbe grise.

« Je vous tiens donc à la fin, drôle! Ainsi vous déterrez un trésor et vous ne le déclarez pas! Allons, vite, qu'on m'en dise le montant, et prenez garde à vos paroles! »

Mohamed raconta le fait, qui était des plus simples, et implorant la miséricorde du gouverneur, demanda, en preuve de la vérité de sa déclaration, qu'un soldat fût envoyé pour fouiller sa hutte, et rapporter le vase qui lui serait sur-le-champ livré par sa famille. Le kaïd y consentit, et en attendant, Mohamed fut conduit en prison.

Le soldat fit la visite domiciliaire, ne trouva rien que le vase vide, et le kaïd Alarby, à cette nouvelle, fit comparaître de nouveau devant lui le pauvre Mohamed.

« Ce n'est pas moi qui serai dupe de pareilles ruses; » dit l'impitoyable magistrat. « Renversez-moi cet homme, donnez-lui cinq cents coups sur la plante des pieds pour lui rafraîchir la mémoire, et nous verrons après où il a caché son bien mal acquis. »

« Entendre est obéir. » L'infortuné paysan reçut les cinq cents coups du fouet redouté de Taffilet, et persista jusqu'au dernier à affirmer qu'il n'avait point trouvé de trésor.

« Reconduisez-le au cachot, » dit le kaïd ; Mohamed y fut porté sans connaissance.

Un mois se passa, pendant lequel sa malheu-

mme se traînait chaque jour en ville pour
›rter sa maigre pitance, car les autorités
ıes accordent rarement quelque nourriture
prisonniers, les laissant à la charge de
milles, qui peuvent les abandonner, ou les
:, si elles en ont le moyen, de toutes les
sses du luxe.
:u que possédait le laboureur fut bientôt
sa femme avait des enfants en bas âge, et
ait soutenir à la fois eux et son mari.
elle devint la proie de la misère et de la
'épuisement du corps, les angoisses de
›rovoquèrent une violente fièvre, qui la
dans sa hutte.
ours succédaient aux jours, et personne
tait à Mohamed son repas ordinaire, per-
e venait le consoler en sa détresse. Sans la
de ses compagnons de captivité, l'honnête
ur serait mort de faim. Le geôlier, plus hu-
ıe la plupart de ses confrères, touché du
le sort de son prisonnier, se hasarda à
ler en sa faveur auprès du kaïd. Alarby
fut inflexible. « Dieu m'est témoin et ga-
dit-il, « que je ne le lâcherai point qu'il
: livré le trésor. »
mé de cette réponse, Mohamed se roula
erre en arrachant sa barbe, et jurant le
Dieu et celui du prophète, il cria qu'il
t pas de justice sur la terre, et que la reli-
la loi étaient de vains mots.
outez cependant, » reprit-il tout à coup,
ant au geôlier. « Allez trouver le gouver-
ites-lui que je me soumets à sa volonté, et

qu'il possédera le trésor. Seulement qu'il me fasse accompagner de ses gardes; je leur livrerai mes richesses. » Les yeux de Mohamed brillaient d'un feu sauvage, tandis qu'il parlait ainsi, et le geôlier ne savait s'il était en délire, ou dans son bon sens.

« Ah, ah! » dit Saïdy, « je savais bien que nous le mettrions à la raison. Envoyez avec lui une couple de bons compagnons; surtout qu'ils ne le perdent pas de vue, et ne lui laissent soustraire aucune partie du trésor. »

Mohamed fut conduit à Bouamar les fers aux pieds. En entrant dans le village il apprit que sa femme était morte de maladie, de chagrin et de misère, et que ses enfants avaient été recueillis par le misérable délateur, désespéré trop tard de l'indiscret bavardage qui avait entassé tant de souffrances sur la tête de son honnête voisin. Il avait même offert, mais en vain, un présent pour obtenir la délivrance du pauvre prisonnier.

En arrivant à la hutte du laboureur, les soldats voulurent y pénétrer. « Arrêtez! » cria Mohamed, « la maison d'un hommme est sacrée. Attendez un instant, je vous montrerai tout. »

Les gardes ne se seraient point rendus à la demande de Mohamed, sans le murmure qui agita la foule entière des villageois ameutés autour d'eux, à la menace de cette infraction de leurs coutumes.

Quelques minutes s'écoulèrent : Mohamed reparut sur le seuil, armé cette fois de son fusil et suivit de ses deux petits enfants qui, s'accro-

ant aux habits de leur père, sollicitaient une resse.

Les soldats reculèrent; mais il était loin de la nsée de l'infortuné de se venger sur eux. Il avait ché une corde à la détente de son fusil, et la ssant derrière la batterie, il appuya sa tête sur bouche du canon. Devinant son projet, les gar- s s'élancèrent pour le saisir; « Dites au kaïd, » ur cria-t-il, que tout ce qu'il me reste à donner est mon sang : puisse-t-il retomber sur sa tête! » tira la corde et tomba mort.

Lorsque les soldats de retour rendirent compte leur mission au gouverneur, « *Awa?* (est-ce ut)? » répliqua le kaïd. « Ainsi le drôle avait enti. Eh bien, que Dieu ait pitié de son âme! »

XXI.

Le cheik de la tribu d'Ibdoua. — Lettre d'un saton. — Co dence du cheik. — Ses griefs. — Dégénération des chev barbes. — Projet d'un chef arabe sur la reine Victoria. Visite à la tribu des Oulad-Sebaita. — Mécompte. — La fo taine. — Les femmes arabes.

De bonne heure dans la matinée, nous traver sâmes la rivière Ayasha, qui coule du nord au su Le pays environnant est d'une fertilité admirable quoique la surface en soit couverte de cailloux.

A neuf heures, nous étions en vue de l'habita tion du cheik de la tribu d'Ibdoua, bâtie sur un éminence, au-dessus d'un campement arabe. L lettre du pacha, adressée à ce chef, l'engageait nous seconder de tout son pouvoir dans le choix e l'achat d'une cavale pur sang, de la plus bell race.

J'aperçus bientôt le cheik. C'était un homm

l portait un cafetan de belle étoffe et un haïk
ine d'une blancheur éblouissante. Assis à
re de son toit de chaume, qui dépassait les
lles de quelques pieds, il nous regardait
cher avec le sang-froid habituel aux musul-
sans s'émouvoir ni s'étonner de notre visite.
tai mon cheval à une petite distance, et le
le notre escorte prit les devants. Après avoir
tueusement salué le chef, il tira de son sein
éche, la baisa et la lui remit.
cheik en examina le sceau, y colla de même
vres avec un bruit sonore, et porta la lettre à
ont. A mesure qu'il en lisait le contenu, il
de mon côté des regards scrutateurs, et res-
uelques instants plongé dans ses réflexions
e s'il se fût demandé quelle secrète inter-
ion il pouvait donner à la missive du pacha,
lles affaires d'État importantes cachait une
ple requête.
ne sais pas au juste ce que disait la lettre,
comme un échantillon du style marocain, je
ici la traduction fidèle d'une missive qui me
lressée par un des principaux personnages
ys, un santon, renommé parmi les santons.
louange au seul Dieu !
es bénédictions du Dieu tout-puissant sur
Seigneur Mahomet, et paix à ses amis et à
sciples !
louange à Dieu, qui a envoyé ses prophètes
e médiateurs entre lui et ses créatures, qui
neté ses serviteurs des ténèbres de l'igno-
et qui les a conduits à la lumière des voies
té. Loué soit Dieu, seul digne de tout hon-

neur; aucune créature sur la terre n'est à lui; il ne rend compte à personne de s mais l'homme lui doit compte des sie mis le sceau aux missions des prophèt très-excellent Seigneur de la création — — élevé au-dessus de tous. Que Dieu l lui, ses disciples et ses amis, qui son parmi les nations. Paix à celui qui su sentier et qui se soumet à la volonté d

Après ce préambule religieux vient des titres et qualités de l'écrivain, qui d ne se les épargne pas.

« Du très-excellent shérif, de très- gine, descendu d'une souche des plus ill de notre seigneur Geloul, petit-fils de bénédiction accordée à ce monde en la de notre seigneur Ali-Ben-Geloul-Al Hasairy, arrière-petit-fils du santon, pôl de l'univers, renommé dans toutes les c la terre pour avoir étendu sa puissante à tous les affligés, à tous les hommes e sur terre, ou sur mer, le cheik Mo Alkadiri.

» Nous t'adressons un de nos amis habile à manier le sabre et la plume, et en jugement. Nous te bénissons de cœ Dieu qu'il te protége et te garde, te pr tout mal, te faisant connaître la vraie r écartant de toi ses ennemis, afin que le être un jour ta demeure.

» Si tu t'informes de nous, sache que mes bien portants et heureux, dans l de te voir jouir des mêmes avantages.

› le prions de hâter notre réunion, et il
à exaucer nos prières.
ô bien-aimé Nazaréen! que j'ai fait
ce d'un intelligent fakih, savant astro-
lateur du temps et professeur des scien-
nom est Sidi-Mohamed-Ben-al-Fadal-
l'ai examiné et l'ai jugé digne de ton
pprobation par la connaissance qu'il a
des sciences; il m'a supplié de te le

aît à Dieu, tu pourras, par son entre-
›rocurer le grand ouvrage d'Ibn-Ba-
qui existe dans la bibliothèque chéri-
Wazan; car les shérifs de cette ville
ıtant Sidi-Esousy que les prunelles de

›rie donc de lui être favorable, et par-
de ne point mépriser sa soif de savoir.
u, à qui revient toute louange et tout
'inspirer sa sagesse!
›pose pas que j'aie oublié le cheval; par
ant, je n'en ai point trouvé qui te con-
Emshaallah! ton désir sera accompli,
t en repos. Écris-nous sans retard.
x soit avec toi!

uniad, 1re année, 1252 (septembre 1836). »

revenir au cheik d'Ibdoua, présumant

en effet plus tard par l'entremise du savant
fesseur de sciences, le rare et curieux ouvrage
ographe africain. Peu après, j'en adressai une
›ite à la Société de Londres.

qu'il avait fini ses délibérations, je mis terre et m'avançai vers lui avec force sal se leva et vint à ma rencontre. « Sois le bi ô Nazaréen, » me dit-il, « je jure sur ma te servir, tant pour obéir aux ordres du pa maître, que parce que les Anglais sont d mes honorables, amis des musulmans. Mai homme, » ajouta le cheik, « je crains for ne puisses trouver dans tout le district qu'il te faut. »

« Où chercherais-je donc un cheval si à Ibdoua, ô le meilleur de mes amis? quai-je.

« Écoute et comprends, » dit-il, « il d'années, ma tribu se vantait de posséde pur sang de tout le pays. Les soins d'un pour sa cavale égalaient ceux d'une mè son enfant : jamais il ne la perdait de vu entendait parler d'un célèbre étalon, fû confins des déserts de Suse, il la lui condu payait à prix d'or la propagation d'une race. Tant que la jument était pleine, cheval mal fait, ou au-dessous de la tail crite, ne pouvait passer en vue du haras. jour de douleur est venu, pour nous, com tous les mortels. Les traces de notre a gloire se retrouvent encore dans quelques cavales, que je te montrerai là-bas au pı l'âge et le manque de soins les rendent de ton choix. Vois plutôt, » ajouta-t-il progéniture dégénérée, ces poulains que clave chasse devant lui : regarde leurs

r taille au-dessous de la moyenne; ce ne sont
s que des bêtes de somme! »
« C'est étrange, et d'où vient cet abandon de
s propres intérêts? » lui demandai-je.
Le vieillard regarda notre kaïd; tous deux sou-
èrent et secouèrent la tête à l'unisson.
« La cause de cet abandon, » dit le cheik, en
issant la voix, « c'est qu'il n'y a plus de garan-
pour la propriété : si par hasard un Bédouin
ssède un beau cheval, et que le bruit vient aux
eilles du sultan, l'animal est saisi, et le maître
reçoit ni payement ni indemnité; aussi, pour
napper à ce malheur, il livre sa jument au pre-
er cheval venu, et ne s'inquiète plus de l'hon-
ur ni de la conservation de la race. »
« C'est en effet une condition bien dure! » ré-
iquai-je.
« Dure! » dit le Bédouin, « vois ces cicatrices
mes jambes, à mes chevilles! vois à quelle pro-
ndeur le fer est entré dans les chairs! J'ai été
nu en prison sept longues années, et pourquoi?
mandez-le à celui qui m'y a mis, il te dira que
traitais avec hospitalité tous ceux qui visitaient
doua, que je faisais des présents considérables
kaïd, au pacha, au sultan. Bref, j'étais riche,
dans cette terre de tyrannie, la richesse est un
ime. Bien d'autres, hélas! en ont souffert comme
oi (1).

(1) Pour arracher l'aveu de richesses cachées, on a recours
x plus horribles tortures. La victime est mise dans un four
tement chauffé, ou tenue debout, des semaines entières,
ns un étui de bois : on lui enfonce des chevilles pointues
re la chair et les ongles. Des chats furieux sont enfermés

« Sache, ô Nazaréen, » poursuivit-il, « que notre tribu est dispensée de suivre le sultan dans ses guerres et dans sa tournée annuelle, à travers le pays, en temps de paix : et cela, parce que nous avons le privilége d'escorter tous les ans la caravane des pèlerins qui se rend à la sainte Kaaba à la Mecque. Mais aujourd'hui, hélas, nos services pour ce devoir divin ne sont réclamés que bien rarement. Vous autres Anglais avez remplacé les Bédouins; c'est maintenant dans vos vaisseaux, sous votre protection, que les fidèles traversent la redoutable mer et se dirigent vers l'Orient. Vous êtes les Bédouins du jour, et vous méritez bien votre richesse et votre pouvoir. Je me rappelle qu'il y a environ cent lunes, » continua le cheik, « j'étais campé avec un gros d'amis, sur la côte de Rif. Nous vîmes un bateau se détacher d'un navire qui avait jeté l'ancre à peu de distance du rivage. La barque contenait plusieurs Francs, sept, je crois : ils se dirigèrent vers la terre, et ayant débarqué, errèrent quelque temps sur la plage. Mes compagnons prirent leurs fusils et me

dans les larges caleçons des hommes, et leur déchirent la peau. Aux femmes, on tord les mamelles avec des tenailles. Jusqu'à des enfants qui, serrés entre les bras de quelques puissants athlètes, sont étouffés sous les yeux de leurs parents.

Un riche marchand de Tanger, que l'amour de l'or avait soutenu au milieu des plus cruelles tortures, ne put résister à une dernière épreuve. On l'enferma dans une chambre avec un lion affamé, enchaîné de manière à pouvoir atteindre l'homme de ses griffes, à moins que, réfugié dans un coin et roulé sur lui-même, il ne quittât pas la posture la plus pénible, et la plus contrainte.

ièrent de les suivre, car ils avaient résolu de er les infidèles. Dès que les matelots les aperrent, ils regagnèrent leur barque et s'enfuirent us, hors un seul, un jeune garçon. Il ne put river assez tôt, et tomba entre les mains de mes nis qui voulaient le tuer, ou tout au moins le rder comme esclave. Je m'approchai, et demanıi à l'enfant de quelle nation il était? il me com·it sur-le-champ, et répliqua « *English;* » d'un r si fier, si intrépide, que je décidai à part moi ıe personne ne lui ferait tort. Je parlai donc en faveur à ceux qui l'avaient pris; et les bonnes ıroles ayant échoué, je jurai par la barbe du ·ophète, que s'il le fallait je mourrais pour sa éfense. Ma cause gagnée, je le conduisis sain et ıuf au bord de l'eau, où nous fîmes des signaux ses compagnons. Ils revinrent le prendre avec canot, et il retourna en sûreté au vaisseau. Je assure, chrétien, que de ma vie je ne me suis ·nti plus heureux qu'après avoir sauvé ce pauvre ırçon! »

« O vertueux cheik! » lui dis-je, « Dieu t'en écompensera dans le monde à venir! »

Tandis que nous causions ainsi, l'agneau gras ue le chef arabe avait fait tuer, métamorphosé apidement en une espèce de ragoût, fut placé evant nous dans un immense plat de terre, auprès uquel s'élevait une pile de pains plats, assez emblables, de goût et de forme, aux gâteaux 'avoine écossais.

Pendant le déjeuner, j'entretins mon hôte des ıerveilles de mon pays : je lui appris, à sa grande urprise, que l'Angleterre comptait plusieurs mil-

lions de sujets mahométans, que notre sultan é une jeune *demoiselle,* qui tenait sous ses ord tout le vaste empire britannique. Le vieux ch rit de bon cœur à l'idée d'une jeune fille sou raine : il me demanda si elle était jolie, si el paraissait devant des hommes. Je lui fis en répon la description de la reine. Je lui dis que Sa M jesté avait des yeux de gazelle, les lèvres de c rail, et qu'elle pouvait épouser qui bon lui sem blerait (1).

« Eh bien, » me dit l'Arabe, « pourquoi l sultan de Maroc, Mouley-Abderrahman, ne la de manderait-il pas en mariage? »

L'arrivée d'une troupe de bédouins au galop interrompit notre conversation, et me dispensa d répondre à cette question épineuse.

Les cavaliers n'étaient autres que le fils du cheik et sa suite, allant, à une demi journée de marche du douar d'Ibdoua, assister à un mariage. Tous étaient magnifiquement habillés, et leurs vêtements de fête formaient le contraste le plus frappant avec leur costume habituel, qui est en général d'un aspect misérable.

Le cheik me dit, en me montrant son fils, jeune homme remarquablement beau : « J'ai bonne envie d'envoyer Abdallah en Angleterre. Il est shérif d'origine. Qui sait si votre sultane ne lui ordonnerait pas de l'épouser! »

Accompagné du cheik, j'allai visiter les juments de race; mais elles étaient toutes vieilles, et pas

(1) A cette époque, la reine Victoria n'était pas encore mariée.

poulains n'avait la taille voulue. Le chef
'assura qu'à cinq journées de marche à la
il ne connaissait pas un seul cheval qui
les conditions exigées. Il ajouta qu'il ferait
rs le voyage de l'Ouad-noun à la recherche
te qu'il me fallait, si je pouvais lui obtenir
n la permission de s'absenter de sa tribu.
mps ayant fraîchi, nous prîmes congé de
ite, qui fit de vains efforts pour nous rete-
e la nuit. Il fit charger sur nos bêtes de
les vivres pour trois jours, volailles et au-
visions : et, après un adieu très-affectueux,
us dirigeâmes vers Oulad Sebaita.
is heures de l'après midi, nous avions at-
ed-al Garbéa, où nous entrâmes dans un
brûlant du vent de nord-est, qui faillit
foquer. Cette extrême chaleur, comme nous
su plus tard, était causée par l'incendie
te taillis, à quelques lieues de nous. Pour
s terres et combattre la végétation d'herbes
oussailles qui, d'une année à l'autre, ren-
champs inaccesibles et effacerait toute
chemin, les Mores ont coutume, après la
, de mettre ainsi le feu aux campagnes.
changé de direction, nous fûmes subite-
livrés de cet air étouffant ; et, peu après,
ntre d'un puits nous permit d'étancher
if et celle de nos montures, qui avaient
encore plus que nous de la chaleur.
cinq heures nous piquâmes nos tentes à
campement des fils de Sebaita. Le cheik
mut pour Anglais, et en conséquence me
cueil tout à fait cordial. Dès qu'il me sut

je cherchais. J'y renonçai donc, me conte
laisser mes instructions au cheik de Se
me promit de faire tous ses efforts pour se
un cheval conforme au signalement qu
donnais; mais en même temps, il ne n
pas, ainsi que l'avaient fait, du reste, tou
qui j'avais donné pareille commission, qu
mal aussi parfait était à peu près introuv

Je pris mon fusil et sortis vers le soir,
pagné du Hadji, pour tirer quelques perd
fis lever plusieurs, et les Arabes, qui n
jamais vu tuer ces oiseaux au vol, pouss
cris de joie chaque fois que j'en abattais u

Suivant un ravin profond, j'arrivai à u
fontaine, probablement de construction po

(1) Par suite de cette promesse, une belle caval
me fut adressée à Tanger. Sous plusieurs rap
remplissait les conditions exigées, mais elle n'a
été montée, et lorsque j'entrepris de la dresser, el

un demi-mille plus loin, je trouvai la partie
;rieure d'une grande croix de pierre mutilée et
:hée sur le côté du chemin dans un carrefour
leux routes se croisaient. Une jeune fille rem-
sait sa cruche à la source; le Hadji s'éloigna;
ns scrupuleux je m'adressai à elle et lui dis en
e arabe : « O fleur de beauté, donne-moi un
d'eau pour étancher ma soif, puisque mes an-
es, les *Roums* (1), ont jadis orné et abrité la
pide fontaine qui est aujourd'hui la bénédiction
on douar. »
:lle tournait le dos; au son d'une voix étran-
: elle leva la tête et me regarda : puis, à l'aspect
1 inconnu armé, elle abandonna sa cruche et
/it la colline en courant avec l'agilité de l'an-
pe. Au bout d'un moment elle s'arrêta pour
'endre haleine et considérer à distance l'objet
;es terreurs : « Ne crains point, ô jeune fille, »
criai-je, « je pars si je t'effraye. »
)éposant mon fusil à terre afin de la rassurer,
aminai la source; l'eau en était aussi claire que
ristal. Comme je me baissais, deux grosses tor-
; montèrent à la surface, et s'approchant du
d semblaient me demander du pain qu'elles
ent beaucoup. Les Mores croient que ces ani-
ıx purifient l'eau; on en trouve assez souvent
s les citernes où elles s'apprivoisent et se nour-

) C'est-à-dire *Romains*. Les Mores appliquent plus spé-
ment ce nom aux premiers chrétiens : et comme ils n'ont
l'idée qu'une race plus ancienne ait jamais occupé leur
;, toutes les vieilles ruines qui ne sont pas de construc-
mahométane sont attribuées par eux aux *Roums* ou Ro-
ns.

rissent des bribes qu'on leur jette en pas

La jeune Arabe voyant que j'étais aussi un mal fort innocent, reprit courage et revint ; j demandai si elle savait l'histoire de cette font mais tout ce qu'elle put m'en apprendre c'est qu avait été bâtie autrefois par les Roums.

Entre autres nouvelles du pays, elle m'ann qu'il y avait une grande fête dans son villag soir même, une certaine madame Kador-Al Malek étant accouchée d'un beau garçon. La et les sœurs de la jeune fille devaient aller au jouissances, et la laisser seule au logis. En e lorsque je retournais à notre tente, je renco une troupe de femmes qui se rendaient chez couchée, en hurlant et poussant, selon la cout des cris aigus en signe de joie.

Les femmes arrabes ne sont pas aussi rése que les habitants moresques des villes, et se traignent moins encore en présence d'un Naza que devant un de leurs compatriotes. Ces d s'arrêtèrent donc pour me dévisager à l'aise, me prêtai à leur fantaisie, résigné d'avan leurs sarcasmes. Il y avait parmi elles beaucou jolies filles à grands yeux noirs étincelants, à l cils, à taille svelte, avec de très-petits pieds e chevilles minces et délicates. Ce sont les pri paux charmes des femmes arabes; quelques- portaient des cafetans de laine brodés d'or sur quels était jeté un par-dessus de mousseline cl Elles avaient au cou de longs colliers de perl des branches de corail brut. Leurs bras et l de leurs jambes étaient surchargés de brac d'argent massif rappelant, par la forme et le p

; menottes et les fers des criminels. Des foulards sus à Fez, teints des couleurs les plus éclatantes, xquelles se mêlaient des fils d'or, s'élevaient en ramides sur leurs têtes. Une riche écharpe de ie ceignait leur taille au-dessus des hanches. Les us pauvres étaient décemment vêtues d'un sim- e surtout blanc, descendant jusqu'aux genoux, serré par une petite bande verte; les manches ient larges et flottantes. Leurs cheveux, parse- és de curieux ornements d'argent, tombaient en erté sur leurs épaules. Toutes avaient du rouge, plutôt s'étaient peint les joues couleur de rose, tatoué le menton. Je remarquai que l'une d'elles ait rehaussé sa parure d'une mouche de maro- in rouge. Une préparation appelée *al kohal*, et ite avec du sulfure d'antimoine, noircissait en- re leurs yeux déjà si noirs. Les ongles de leurs eds et de leurs mains ainsi que le bout de leurs igts, étaient teints de couleur orangée avec le nna. Je les mis de belle humeur en déclarant dmiration sans bornes que m'inspirait leur auté. Une de ces dames, qui était enceinte, me ndit le compliment avec usure, en s'écriant : Plaise à Dieu que mon enfant soit aussi blanc e vous, ô chrétien ! » Ce qui n'est pas, pensai- à part moi, un vœu trop ambitieux, vu que le leil m'avait hâlé, brûlé et bruni, de la façon la us complète : mais tout est relatif, et j'ai la sa- faction de croire qu'aux yeux de ces dames ba- nées, je pouvais passer pour avoir un assez au teint.

XXII.

Les bohémiennes. — Mohamed-Bitioui. — Son héritage. — Son pèlerinage. — Son pourparler avec un lion. — Comment il fut élu cheik des tireurs.

De retour à ma tente, j'y trouvai une belle Mona que m'avait envoyée le cheik, tout en grommelant de la dépense que nous lui causions, tandis qu'au contraire nous l'avions enrichi. Le pillard avait levé, sous prétexte de notre présence, une forte taxe sur tout le douar, montant à trois fois la valeur du cadeau : il avait empoché le surplus. Ce n'était pas sans raison que ses voisins l'avaient surnommé *haffer* ou le précipice. Ses impitoyables extorsions en faisaient un véritable gouffre dans lequel s'allaient perdre les sueurs et les richesses de toute la tribu.

Durant notre absence, il s'était plaint à mon compagnon don Jose, mais s'apercevant qu'il n'en

as compris, il m'exprima sa surprise qu'un e à qui la barbe était toute venue, ne fût n état de parler l'arabe. Nous montrant ›igt son garçon : « Fi, Nazaréen! honte à › dit-il. « Vois cet enfant : il n'a que six ans, comprend tout ce que je dis. »

vant de nous coucher, nous eûmes la visite de ques bohémiennes; race errante que l'on ve jusque dans ces contrées lointaines, pratint les mêmes industries, et vivant de la même ›n que les bohémiens d'Europe. Elles me di-ıt la bonne aventure, et parlèrent du passé et de venir; du premier un peu vaguement, il est ai, quoique l'une d'elles rencontrât étonnamment ste quelquefois, et me dit des choses qui me surrirent. Quant à ma destinée future, elles me la ıontrèrent aussi brillante pour le moins que la ›rillante pièce d'argent que je leur mis dans la nain. Mais j'ai grand'peur que mon incrédulité ne nuise à l'accomplissement des prophéties; la foi étant une condition indispensable, à ce que m'assura la sibylle aux yeux noirs et perçants.

Nous partîmes de fort bonne heure le lendemain matin, et après avoir franchi le défilé de *Had-el-Gharbéa*, nous découvrîmes *Dar-el-Clou* et le pays environnant, Sharf-el-Akaab, notre rendez-vous de chasse favori. A cet aspect, Sharky poussa un joyeux allah! auquel le Hadji se joignit de toute la force de ses poumons : éperonnant sa mule jusqu'à ce qu'il fût à mes côtés, il s'écria : « Le *bien-nourri* (1) a pris du bon temps en notre absence,

(1) L'un des innombrables surnoms donnés au sanglier par les Arabes.

mais que ses arrière-grands-pères soient brûlés, si nous n'envoyons lui et ses frères les rejoindre. Qu'en dis-tu, ô Nazaréen? dressons nos tentes près de ce lac que tu vois là-bas, et envoyons chercher le vieil Irbigo et toute la meute! »

« En vérité, » répliquai-je, « ce serait avec grand plaisir, mais je ne puis m'arrêter sur la route, car je suis attendu à Tanger ce soir même, et j'y arriverai, s'il plaît au Très-Haut. »

« Ne te rappelles-tu pas ce jour des jours que nous passâmes près des collines de Schrioua, où nous tuâmes dix sangliers et six chacals? Le cheik Mohamed-Bitioui menait la chasse, et toi et moi n'étions pas des plus lents à le suivre. Par la parole du Dieu vivant, ni la ruse de Taleb-Youssouf (1), ni la fougue du père des défenses ne les sauva ce jour-là. Les batteurs du fourré tinrent bon, et malheur aux fauves qui se montrèrent aux chasseurs dans le taillis, ou aux *slokies* (2) dans la plaine!

» Quels yeux ouvraient les musulmans en voyant nos chameaux, chargés de dépouilles, défiler à travers les murs de la « ville protégée du Seigneur. » Oh! que de savoureux péchés les Nazaréens ne dévorèrent-ils pas à la suite de cette chasse; et à qui le durent-ils, sinon au cheik Mohamed-Bitioui, dont l'œil n'a jamais manqué le but. Oui, c'est le cheik des cheiks! »

« Combien de temps y a-t-il, » demandai-je,

(1) Surnom du chacal, comme on l'a vu plus haut.

(2) Le *slokie* ou chien de marécage, ressemble de forme au *Sleugh hound* écossais; la similitude du nom donné à cette race dans les deux langues, est bizarre.

« que Bitioui a été nommé cheik des tireurs? »

« Il y un demi-siècle », répliqua-t-il; « oui, c'est après la grande famine qu'il fut créé cheik, et personne ne sait mieux que moi ce qui lui valut cet honneur. Si tu le désires, Nazaréen, je puis, avec l'aide de Dieu, t'en dire l'histoire, comme je l'ai souvent entendu conter à ses frères les chasseurs. »

Je fis un signe d'assentiment, et le Hadji commença : « Le cheik Mohamed est né à Tanger-Balia (1), d'un charbonnier; Dieu trancha la vie du père alors que la barbe du fils ne faisait que de poindre. A son lit de mort, il appela Mohamed, et lui dit : « Mon fils, je n'ai rien à te donner que ma bénédiction et le fusil de tes pères; il est à toi maintenant, et ne te fera jamais défaut dans une bonne cause. Je te recommande, mon enfant, au Dieu éternel, à Mohamed son prophète, et à Sidi Boaza, qui a toujours été le saint patron de notre famille; je t'ordonne, par-dessus toutes choses, de visiter sans retard son tombeau dans la forêt de Manura. Que ni homme, ni bête, ne t'épouvante; et Sidi Boaza continuera à protéger un descendant des Bitioui. »

» Le père avait à peine cessé de parler que son heure vint; Mohamed lui ferma les yeux et l'enterra avant le coucher du soleil.

(1) Ou vieux Tanger. Les Mores désignent ainsi un village opposé à la ville du même nom, et bâti près du site d'un ancien arsenal romain, dont on voit des restes considérables à l'embouchure de la rivière. Ils croient que Tanger-Balia est d'une antiquité beaucoup plus grande que la ville actuelle.

» Le lendemain, de bonne heure, Mohamed se leva, et prenant son fusil, son unique héritage, il l'examina et le trouva en bon état : il réfléchit ensuite, comme un fils soumis qu'il était, aux paroles de son père mourant, et il jura, par l'âme de ses ancêtres, de faire ce qui lui avait été ordonné. Il se prépara donc au voyage, remplit sa valise de pain et de raisin, ceignit ses vêtements autour de ses reins et partit pour le sanctuaire de Sidi Boaza, dans la vaste forêt de Manura, à cinq jours de marche au sud de Tanger.

» Quand il alla prendre congé de ses amis, ceux-ci l'avertirent des dangers qu'il aurait à courir en traversant des contrées infestées de voleurs et d'animaux sauvages, surtout des lions, qui hantent par troupes la forêt de Manura.

» Mohamed les remercia de leurs avis, mais n'en persista pas moins dans son projet, disant qu'il s'en remettait à la protection du saint.

» Dieu favorisa Mohamed dans sa marche, il atteignit la lisière de la forêt le soir du quatrième jour ; comme la nuit approchait, le jeune pèlerin chercha un refuge dans un arbre.

» Terribles étaient les hurlements des hôtes des bois ; les rugissements des lions ébranlaient le sol ; et c'est un son, ô chrétien, qui fait défaillir le cœur de l'homme, quelque hardi qu'il soit.

» Le jour se leva, Mohamed descendit de sa cachette, examina soigneusement l'amorce de son fusil, qu'il avait chargé d'une balle, et après s'être assuré que sa longue dague était passée dans sa ceinture, il poursuivit sa route.

» Il marcha jusqu'à ce que le soleil, arrivé au

milieu de sa course, annonça l'heure de la prière: alors, il s'arrêta et s'étant prosterné près d'un ruisseau, il fit ses ablutions, pria pour sa propre sûreté, et continua son périlleux voyage. Tout en marchand, il réfléchissait à ce qu'on lui avait dit des lions et d'autres bêtes sauvages, et aux terribles preuves qu'il avait eues de leur présence pendant la nuit; comme son esprit se préoccupait de ces choses, il sentit une sueur glacée découler de son corps, ses cheveux se hérissèrent, et le jaune de son foie colora sa peau.

» — O Sidi Boaza, » s'écria-t-il, « n'ai-je pas mis ma confiance en toi? ne serait-ce pas un pressentiment que tu m'envoies? Oui; je sens que ton serviteur est proche d'un ennemi. »

» Il parlait encore lorqu'il entendit un bruissement dans le bois, comme de quelque gros animal écartant les branches. A cent pas, en avant, dans le sentier, parut un lion énorme, qui fixait sur lui un œil de colère. Mohamed s'arrêta court: il tremblait de la tête aux pieds; mais il reprit bientôt courage, et s'adressa ainsi au monstre:

» — O redoutable sultan de la forêt, je ne suis qu'un pauvre homme, et je vais en pèlerinage à Sidi Boaza. — Que Dieu ait pitié de mon âme! — Je te prie, laisse-moi passer! on dit que les lions sont généreux et braves. Je le crois: d'ailleurs, je suis un innocent qui ne te veux aucun mal. »

» Le lion l'écouta, secoua sa crinière, comme s'il était convaincu, et quittant le sentier s'éloigna du voyageur.

» — Dieu soit loué! » dit Mohamed. « Il est bien vrai que le lion est un noble et sagace ani-

mal! » Mais il avait à peine lâché ces paroles que le lion fit une halte : se retournant, il regarda Mohamed en face, et commença à se battre les flancs de sa queue. Le pauvre pèlerin s'adressa à lui de nouveau :

» — O shérif au poil fauve, ne crois pas que j'aie rien dit contre toi; au contraire, je te louais d'avoir eu pitié de la créature de Dieu. Je n'ai jamais dit ou pensé que tu voulusses fuir. Je te connais pour brave : je sais que tu ne crains rien de ce qui a vie. »

» Sur quoi le lion, cessant d'agiter sa queue, se détourna encore une fois, mais continua à suivre le même sentier que Mohamed. Le jeune homme, marchant avec précaution et aussi lentement que possible, fit une prière ou deux, mais à voix basse, de peur d'irriter son terrible compagnon de route.

» Cependant, ses oraisons furent brusquement interrompues : le lion s'arrêta pour la troisième fois, appuyant sa tête sur ses pattes de devant, les yeux en feu, et se fouettant les flancs à grands coups de queue.

» — Quoi! » dit Mohamed, armant son fusil, et couchant l'animal en joue; » veux-tu donc la guerre? Sache, ô lion, que je t'ai parlé avec douceur, mais sache que je suis homme, et comme tel, au-dessus de tous les animaux de la terre. »

» Pour toute réponse le lion rugit, et prit son élan. Mohamed visa, tira : le sultan au poil fauve roula à ses pieds. La balle, entrée au milieu du front, avait traversé la cervelle.

» — Mon père m'avait bien dit, » s'écria Mohamed, « que dans une bonne cause, ce fusil ne

ferait pas défaut. Sidi Boaza m'a mis à une de épreuve, mais il n'a pas oublié la famille des tioui. »

» Le pèlerin continua son voyage. A chaque lement du feuillage, il s'attendait à une nouelle rencontre avec quelque terrible animal; ais Dieu le protégeait, et il arriva sans autre cident au sanctuaire de son saint patron. Il ôta s babouches pour ne pas souiller le lieu saint. omme il en approchait, il aperçut un nombreux arti de chasseurs, dont les longs fusils hérissaient les alentours du tombeau. Le plus vieux e la troupe vint à sa rencontre, et lui dit : « O tranger, je vois que tu viens de loin! où est ta uite? »

» Mohamed montra son fusil.

» — Quoi! » reprit le vieux chassur, « Prétends-tu être venu seul jusqu'ici? impossible! Les lions infestent la forêt : de continuels dangers y menacent la vie de l'homme. Nous sommes en nombre, et il nous a fallu tuer des lions avant d'arriver à la tombe de Sidi Boaza. Parle donc et dis la vérité, ô étranger, que nous puissions t'entendre et te comprendre. »

» — Je suis de Tanger, » répliqua Mohamed; « je suis seul, j'ai rencontré un lion; je l'ai tué. Je viens adorer et prier à ce sanctuaire; et demain je retournerai à la maison de mes pères. »

» — Si tu dis vrai, » reprit un des chasseurs, « conduis-nous au lion que tu as tué. »

» Mohamed ne répliqua rien, mais les conduisit à l'endroit où gisait le sultan de la forêt. Les chasseurs examinèrent longtemps la tête du lion;

puis, ils se jetèrent au cou de Mohamed, et le
clamèrent cheik. Chaque homme se dép
d'une partie de ses vêtements et la lui d
quelques-uns y joignirent de l'argent. Ils exi
du jeune pèlerin, qu'il les accompagnât ju
leur village, distant de deux journées de m
du tombeau du saint.

» De ce moment, Mohamed fut cheik, e
courut le pays, enseignant aux jeunes gens
tirer. Sa renommée s'étendit au large et au
et sa bourse s'emplit d'or. Il revint enfin d
terre de ses pères, et s'y maria. Depuis lor
hamed a toujours vécu heureux, méditant s
paroles de son père, et sur la puissance d
Boaza, son saint patron. »

XXIII.

l'armurier. — Son succès. — Sa disgrâce. — Les illus-
s tireurs. — Une halte. — Histoire d'un homme du Rif.
La vendette. — Le retour à Tanger.

mesure que nous approchions de Dar-el-Clou,
troupes d'oiseaux sauvages passaient au-dessus
os têtes. Nous vîmes un chasseur du pays tirer
une compagnie de canards qui venait de s'abat-
il en tua trois d'un coup, et offrit de nous les
lre. Il avait visé à une distance de cent cin-
nte mètres ; quoique très-gros son plomb s'était
ulièrement écarté.
n examinant son fusil, je découvris sur le
on le nom de Joao presque effacé, avec une
illisible. Ce Joao était un Portugais, qui fut
prisonnier par les Mores, lors de leur dernière
ille contre les chrétiens, non loin d'Alcassar-
ir, l'année où le roi de Portugal Sébastien fut

tué en combattant, quoique parmi les desc
de ses fidèles sujets, quelques-uns persist
croire toujours errant et fugitif dans les
de la Barbarie.

Joao fut conduit avec plusieurs de ses
gnons d'infortune à Méquinez, alors réside
périale. D'horribles cruautés furent infli
chrétiens : Entre autres tortures, on en m
sieurs vivants dans l'épaisseur des muraill
était en train de réparer. On voit encore auj
dans les murs d'enceinte de Méquinez,
dans ceux de la ville de Salé ou Rabath
blanchis de ces malheureux et d'autres
chrétiens. Quant vint le tour de Joao, il
grâce, et dit à ses persécuteurs qu'il éta
rier, et que s'ils voulaient le sauver, il le
une arme, digne de l'empereur de Ma
même. On informa de suite le sultan de l
du Portugais et de sa requête. Sur quoi
reur ordonna que la vie du Nazaréen f
gnée, si toutefois il était en état de re
promesse.

Joao stipula qu'on lui fournirait l'ateli
outils d'un forgeron, et qu'il ne serait
personne de le voir travailler. L'artisan
l'attente de l'empereur; le canon du fusil
fer tordu, mode de fabrication inconnu j
à Maroc. En récompense de ses services,
nommé armurier de Sa Majesté. Sa re
gradit rapidement dans tous le pays, e
l'exprimait le Hadji, son biographe, les
tous ses confrères du métier, « noircire
vie; » ils cherchaient tous les moyens d

le favori chrétien; mais celui-ci redoublait de précautions, et continuait à travailler seul pour ne pas divulguer les secrets de son art.

Cependant, après un laps de temps considérable, l'ancien armurier du sultan demanda qu'on le rétablît dans son poste, et déclara qu'il pouvait faire un fusil égal, sinon supérieur, à celui du Nazaréen. Le sultan consentit à le mettre à l'épreuve, à condition que s'il échouait il serait sévèrement puni.

Or il paraît que Joao, recevant quelquefois la visite de l'empereur, tandis qu'il était à l'ouvrage, tenait fort à la propreté de son atelier, et le faisait souvent blanchir à la chaux. Son prédécesseur, après avoir épuisé toutes les ruses pour pénétrer chez lui, parvint enfin à gagner le badigeonneur, qui était juif, et qui prêta à l'armurier disgracié ses vêtements et ses ustensiles.

Le stratagème réussit: le More, introduit à l'aide de ce déguisement, dans la maison du Nazaréen, l'épia, et le vit forger et façonner le fer. Joyeux de son succès, l'ouvrier regagna sa boutique et présenta bientôt après au sultan un fusil à canon tordu, qui fut trouvé supérieur à celui de Joao. En conséquence sa Hautesse le réinstalla dans son poste, et congédia le chrétien.

Joao fut fort affligé de sa disgrâce, mais quand il sut par quel bas subterfuge le More l'avait supplanté, il en conçut tant de dépit et de rage, qu'il se brûla la cervelle, du moins à ce que dit l'histoire. Quoi qu'il en soit, son renom lui servit: tous les chasseurs mores estiment par-dessus tous les autres un fusil signé de lui, et donnent à leurs

meilleurs chiens de chasse le nom du célèbre
murier.

Sidi Tayeb et Ben-Geloun, deux illustres
reurs, passent pour avoir dû une partie de l
gloire aux excellentes armes de Joao, avec l
quelles ils firent d'incroyables prouesses.

On raconte que revenant tous deux d'une par
de chasse, et s'étant assis pour se reposer, com
ils devisaient ensemble des différents coups d
ils avaient été témoins, Sidi Tayeb défia Gelo
de mieux viser que lui. Geloun ne répondit rie
mais appela un jeune garçon qui jouait à
paume, à cent cinquante pas de là. Le jeu
homme rejeta en arrière le capuchon de son gel
pour l'aborder avec le respect convenable,
Geloun était shérif. Le tireur prit son fusil, v
le jeune garçon et fit feu. L'enfant porta aussi
la main à sa tête.

« Quoi ! » dit Geloun, « quelqu'un t'a-t-il f
mal ?

L'enfant approcha ; la balle avait effleuré
crâne sans le toucher.

« Que penses-tu de ce coup ? » dit Geloun à S
Tayeb. « Tires-en, si tu peux, un pareil. Vise
une créature de Dieu, et atteins-la sans la blesser

Tayeb prit son fusil, et tira sur l'enfant com
il retournait joindre ses camarades. Cette fois
jeune garçon poussa un léger cri et mit sa mai
son oreille.

« Qu'y a-t-il ? » s'écria Tayeb.

« Oh ! » dit l'enfant, « quelqu'un en pass
m'a déchiré l'oreille. »

La balle avait emporté sa grande bouble d'oeille moresque.

Nous suivîmes la route que nous avions déjà ›arcourue en allant, jusqu'à Ain Dahlia, où nous ûmes forcés de chercher un abri dans une caerne voisine, contre l'ardeur des rayons du soleil. Nous y eûmes bientôt pour compagnons des voyaeurs se rendant à Arzyla. L'un d'eux, d'une belle t mâle figure, et d'une grande taille, attira partiulièrement notre attention. Le Hadji le reconnut ›our un habitant de la province de Rif, qui, de›uis peu, et par suite d'une vengeance avait été ›bligé de laisser le pays. J'abordai l'étranger, et ui ayant offert une part de pain et de fruits, je l'anenai, après avoir causé avec lui quelque temps, ı me faire le récit de ses aventures, à peu près en ;es termes :

« Je sais, ô fils de l'Anglais, que ta tribu est ligne de confiance, et que je puis m'aventurer à ›arler devant toi. Mais, je t'en supplie, retiens ta angue en présence des gens de la ville, et garde lans le secret de ton cœur ce que je dirai.

» Je n'étais qu'un enfant, lorsque mon père nourut laissant ma mère avec deux fils; mon frère ıvait dix ans de plus que moi, et jamais tu ne vis ›lus beau garçon, ni plus franc montagnard. Il ;tait le *raïs* (commandant) d'un grand bateau à ›ingt rames, pouvant contenir cinquante hommes ırmés, et attaquer sans peur tout navire de comnerce des Nazaréens échoué sur la côte, ou reenu sur la plage. Que de fois, à peine sorti de 'enfance, n'ai-je pas accompagné mon brave frère — que Dieu ait pitié de son âme! — dans ces

expéditions, et quelle terrible bataille s'il arriva que les Nazaréens fussent armés! Cependant, no l'emportions presque toujours par le nombre; u fois la victoire gagnée, nous massacrions les pa sagers et l'équipage, ensuite nous jetions les c davres à la mer, après avoir eu soin de leur ras la tête, de leur mutiler le visage, et de les d pouiller, afin qu'il fût impossible de les reco naître.

» Il y avait dans notre village une belle jeu fille, dont le père passait pour le plus riche de tribu. Sa beauté n'était un secret pour personn car dans nos montagnes nous avons plus de co fiance en la vertu de nos femmes que les gens la plaine et des villes; aussi leur permettons-no de se montrer sans voile.

» Mon frère vit la jeune fille; et quoiqu'elle l'a mât, il en perdit le repos; le père ne voulait p la lui donner, il l'avait promise à un plus opule Le jour des noces arriva. Les hôtes se rassembl rent pour se réjouir et célébrer la fête. Mon frè était invité; il ne vint qu'à la fin du repas; h gard, pâle, il entra dans le cercle où était assis fiancé, et marchant droit à lui : « Sache, lui dit- qu'aujourd'hui même Dieu décidera entre toi moi. Celle que tu as choisie sera ma femme, non celle d'un autre; cède-la-moi? ou que t sang retombe sur ta tête! » Le fiancé cria a hôtes de lui venir en aide. La lutte s'engagea : reçut un coup de poignard dans le cœur, m près de lui tomba mon frère tué par un des de frères du fiancé.

» J'étais présent à cette scène; je n'avais p

ıze ans, et n'étais pas mûr pour la vengeance.
» Peut-être ne sais-tu pas, ô chrétien, que dans
Rif, un homme n'a d'autre loi que son fusil.
ıs ne reconnaissons ni kaïds, ni magistrat. Le
tan lui-même n'est accepté que comme chef de
re religion.
» Ma mère, qui adorait son fils aîné, le pleura
qu'à son dernier jour. A l'heure des repas, ma-
et soir, elle ne cessait de me reprocher mon
nque de cœur : elle m'accusait d'avoir laissé
her le sang de mon frère. Je grandissais, et elle
raillait par des paroles amères, se lamentant
ce que Dieu lui eût donné une fille au lieu
n fils.
» Jamassais ces dires dans le secret de mon
ur; j'avais arrêté ma vengeance : trop jeune
ır attaquer de front les deux frères du mort,
ais sûr, si je ne les pouvais tuer tous deux en
jour, de ne pas leur échapper.
» A seize ans, j'épousai une fille que j'aimais;
ɜu merci elle est vivante et m'a donné plu-
urs fils, prêts à venger le meurtre de leur père,
après tout je dois succomber.
» Je confiai mon projet à ma femme. Elle me
pplia vainement d'y renoncer : vainement les
ux frères me firent offrir, pour prix du sang,
ux cents mitzakels : je refusai tout. Il fallait
ɜn que la volonté de Dieu s'accomplît dans l'a-
nir comme par le passé.
» Un jour, je fus informé qu'un des frères de-
it aller à un marché voisin, tandis que l'autre
stait au village. Cette séparation était tout ce
ıe je souhaitais.

» Au repas de midi, je dis à ma mère : « Rassemblez tout ce que nous avons de précieux, et préparez-vous à fuir au sanctuaire de Mouley-Abd-Selam. Après-demain, nous ne pourrons plus rester ici. »

» Ma mère me comprit; elle se jeta à mon cou et pour la première fois m'appela son cher fils. Elle prit le fusil de mon frère, qui était resté depuis des années suspendu à la muraille, le bénit, et pria tout haut pour mon succès. Ma pauvre femme, au contraire, redoutant les suites de ma résolution, ne cessait de pleurer.

» Le lendemain matin, j'allai avec elle sur la place où les villageois avaient coutume de s'assembler. J'avais mon fusil, qui, comme tu le sais, chrétien, est le fidèle compagnon d'un homme du Rif. Là je sus qu'en effet un des frères était absent : à peu de distance de moi, l'autre était assis près d'une *matamore* (1) ouverte, dont il examinait le contenu. Il n'y avait que deux personnes présentes, presque toute la population étant allée au marché qui se tenait à trois lieues de là.

» De temps en temps, l'homme tournait la tête pour épier mes mouvements, car lui et son frère se défiaient de moi. Je ne les perdais pas de vue: profitant d'un moment où il avait le dos tourné, j'ôtai mon gelab, et en revêtis ma femme, la suppliant de se calmer car ses dents claquaient de

(1) Fosse à blé, d'un usage général dans toute la Barbarie, de même forme et de même nom que celles qu'introduisirent dans l'Europe occidentale les Sarrasins, et qui donnèrent lieu à tant de conjectures parmi les antiquaires et les étymologistes.

rayeur, et de rester tranquille si elle faisait cas de ma vie. Je m'approchai alors sur la pointe des pieds, faisant un détour pour éluder les soupçons de l'homme. Il se retourna plus d'une fois, mais voyant à la place où j'étais assis, le moment d'avant, une personne habillée et même immobile, il se tranquillisa. Cependant j'étais à quinze pas de lui : je visai et tirai mon coup de fusil ; il fut frappé dans les reins. Plusieurs personnes accoururent au bruit ; mais voyant la cause, elles ne dirent mot : elles savaient que j'avais accompli mon devoir en vrai Rifien.

» De retour près de ma femme, je repris mon gelab et l'envoyai dire à ma mère ce que j'avais fait. Je lui recommandai de seller la mule et l'âne, de rassembler nos effets et de partir sans retard pour le tombeau de Mouley-Abd-Selam. J'avais promis de les rejoindre avant la nuit. Rechargeant alors mon fusil, je m'acheminai dans la direction du marché. Je ne tardai pas à rencontrer le frère de ma victime, qui revenait avec d'autres habitants du Rif. Ils me demandèrent où j'allais si vite; je répondis que nous manquions de sel au logis, et que j'allais en acheter. Un homme m'offrit de m'en céder, alléguant que je serais en retard. Je ne désirais qu'un prétexte pour marcher avec eux; j'acceptai. Quelques minutes après, resté un peu en arrière, j'ajustai *l'autre* dans le dos. Il tomba : ses compagnons, qui ne lui étaient point alliés par le sang, déchargèrent leurs fusils sans viser; car un Rifien a trop de prudence pour entamer légèrement une querelle.

» La nuit je rejoignis ma femme et ma mère;

nous demeurâmes quelques jours dans le
tuaire de Mouley-Abd-Selam, puis nous vi
nous fixer dans le voisinage de Tanger, où
avons toujours habité depuis, fidèles observa
de la loi du prophète, et sujets soumis du P
des croyants.

» Une fois ma vie a été mise en péril pa
cousin de mes anciens ennemis, qui, trop
pour venir lui-même, soudoya un de mes co
triotes, un ancien ami. Cet homme convint d
venir chercher dans ma maison. de manger
pain, et de m'assassiner quand l'occasion
présenterait. Le jour même de l'arrivée de c
sérable ma femme m'avertit de m'en défier
n'aimait ni son air ni ses regards, disait-ell
dédaignai l'avis, et continuai à traiter mon
avec cordialité. Un jour, elle m'apporta un p
écrit trouvé dans sa valise. C'était le contra
lequel on lui promettait cent cinquante mitz
pour prix de mon sang. Frappé d'horreur à
trahison, j'allai trouver le drôle, et lui mon
la preuve de son crime, j'arrachai son fusil
main, sa dague de sa ceinture, et les brisai en
pièces. Avoir rompu le pain de paix avec moi
sa seule sauvegarde, le seul obstacle qui m'e
chât de le livrer à la justice.

» Depuis lors j'ai vécu en paix, mainte
grâce à Dieu, j'ai sous mon toit plus d'un
ferme, plus d'une main robuste pour défendi
cause. »

Le Rifien ayant terminé son histoire, nou
montâmes à cheval, et reprîmes la route de

r, que nous atteignîmes vers l'*asa*, ou heure de prière du soir.

C'était jour de marché; le grand *soc* était court de villageois, descendus des collines voisines, d'Arabes venant des plaines avec leurs chaeaux : Comme nous traversions la foule pour regner nos demeures, nous fûmes salués des acamations affectueuses de plusieurs amis, qui ous criaient gaiement : « *Haudoulillah Salamah!* ous remercions Dieu de vous voir de retour sains saufs ! »

XXIV.

Voyages à l'intérieur de l'Afrique. — John Davidson. — Ses qualités. — Soupçons des Mores. — Réception du Sultan. — Arrivée à Oued-Noun. Assassinat de Swekeya. — Lettres. — Conseils aux futurs voyageurs. — Poésie des Akkabaahs et des chefs de l'intérieur.

La curiosité, l'amour de la science, l'activité commerciale, cet esprit remuant, aventureux, ambitieux que l'on est quelquefois convenu d'appeler un louable désir d'étendre la civilisation, ont poussé vers le centre de l'Afrique plusieurs Européens distingués. La plupart ont péri victimes d'un climat meurtrier, ou de l'esprit cupide, intolérant, soupçonneux des hordes indisciplinées qui, de concert avec le simoun et le grand désert, *el bahar billa maa* (la mer sans eau), défendent l'intérieur du continent.

Parmi les députés de l'Angleterre à ce sanglant

rinage, on cite Mungo-Park, le major Den-
, Clapperton, Oudney, Laing, les frères Lan-
(1) ; mais dans la liste de ces courageux voya-
s, John Davidson ne doit pas être oublié.
t en 1835 qu'il forma le hardi projet de péné-
jusqu'à Tembouctou par la route directe de
d-Noun, chemin des caravanes, qu'aucun Eu-
en n'avait encore tenté, et où de si grands
gers les attendent.
eu d'hommes auraient pu réunir, pour cette
éraire entreprise, plus de qualités, plus d'avan-
s que Davidson. Son courage moral et physi-
son sang-froid, l'affabilité de ses manières, la
éralité de ses connaissances, sa belle figure, sa
sionomie intelligente, une expression de fran-
e et de loyauté que même le sauvage Africain
ouvait méconnaître, tout devait faire présager
ieureux succès à sa tentative hasardeuse. D'ail-
s il était excellent chimiste, bon médecin,
ités essentielles au Nazaréen, forcé, en ces
rées, de passer pour docteur, que cela lui con-
ne ou non. A la vérité, son teint blond et frais,
cheveux roux, pouvaient lui nuire. Bien que
Goths aient laissé, à Fez et dans les provinces
nord de l'Afrique occidentale, plusieurs des-
lants à l'ardente chevelure, le sobriquet de
r (roux) est toujours pris comme injure, et le
erbe affirme : « Qu'il ne se faut jamais fier à
oux. »

Le voyage des frères Lander, publié par Paulin en 1833,
ne des dernières et des plus curieuses relations sur l'in-
ir de l'Afrique.

Assez versé dans la connaissance des langu
Davidson ne savait cependant pas assez l'arra
et surtout le dialecte mograbin, pour se pa
d'interprète. Il lui fallut engager un juif de Této
pour s'en faire suivre à la cour de Maroc. En
tre, le voyageur avait eu le tort de se charger d'
compagnon, qui ne pouvait que ralentir sa m
che, que multiplier les dangers de son entrepri
Il emmenait avec lui, de Londres, un nègre
Soudan, délivré de captivité, et sur lequel il com
tait pour établir des relations avec les noirs d
tropiques. Aboubèkre, c'était son nom, hom
éclairé, estimable, manquait malheureuseme
d'énergie et de force morale et physique; sa p
renté avec les familles régnantes du Soudan, s
laquelle le voyageur anglais avait fondé tant d'e
pérances, était plutôt un inconvénient qu'un ava
tage. Les rapports d'amitié et de reconnaissan
établis entre le chrétien et le musulman devai
attirer l'attention des coreligionnaires de ce d
nier, exciter leur défiance et signaler les de
amis à la haine mahométane.

Dès l'origine Davidson avait trop éventé
projets : ses plans étaient devenus publics à
braltar, ce foyer de commérage pour tout le
roc. Le bon accueil qu'il avait reçu d'un côté
détroit devait lui nuire sur l'autre plage, et
faire considérer comme un agent des Ang
chargé, sous un prétexte plus ou moins plausi
(la chose n'est pas sans exemple), de quelque
sion commerciale et politique. Jamais More
croira que la simple curiosité, que l'amour de
science, puissent faire courir des dangers tels

menacent l'Européen au milieu des dé-
sultan attribuera toujours le voyage à
lan de future conquête; un négociant à
' du gain, au désir de lui susciter quel-
rrence commerciale redoutable.
on était chargé d'une lettre de recom-
ı du roi Guillaume IV pour le sultan de
orteur d'une mission royale, il fut salué
oups de canon en descendant du brick
, sur lequel il avait fait la traversée de
' à Tanger. Élever ainsi son importance,
ovoquer encore à la cour de Maroc la ja-
la défiance. Habitués à profiter seuls du
mmerce des caravanes du désert, à tenir
rs mains le monopole de l'ivoire, des
autruche, des gommes du cap Blanc, des
Jinnie et de l'or du Soudan, les mar-
: Fez et de Taffilet devaient regarder de
eil l'émissaire d'une grande nation com-
et pour eux qu'aucun scrupule n'arrête,
c'est frapper.
à Tanger le 13 novembre 1835, David-
lit plusieurs semaines la permission de
e; enfin le sultan, en réponse à sa de-
pourvut d'une escorte de dix cavaliers, et
lans la ville de Maroc. Le consul suédois,
olpe et moi, nous l'accompagnâmes. Par-
décembre, le 29 nous quittions Larra-
er janvier 1836 nous étions à Mehedia,
, de mer, et le 2 nous arrivions à celui de
à quarante lieues au sud de Tanger.
désir m'entraînait à suivre l'aventureux
; et si les instantes prières de ma famille

ne m'eussent contraint de le quitter, je par
son funeste sort. Ce fut le 5 janvier qu
prîmes congé de lui, pour revenir à Tanger
quittant, je lui donnai un pistolet d'arço
avait remarqué; je le portais en bandouliè
vant la mode du pays, et il lui avait plu.
arme, que je lui laissai en souvenir, était, s
j'y eusse songé, de funeste présage; elle av
partenu à un naturel de Tunis soupçonné
pris part au meurtre du major Laing, le vo
africain.

De Rabath Davidson devait se rendre à
Beida. La contrée intermédiaire était alors
vée; pour la sûreté des voyageurs une esc
quatre cents hommes de cavalerie, faisant,
marqués, la police des routes, protégeait l'
le retour. L'Anglais crut cette nombreuse
spécialement destinée à lui faire honneur;
imaginaire marque de considération ne co
pas peu à l'abuser sur les disposition des M
son égard.

Ayant traversé Azamor, le voyageur a
Maroc le 13 janvier. Le sultan lui accorda
dience publique et le reçut plusieurs fois e
ticulier. Il lui fit don d'un cheval, y ajo
présents qu'il est d'usage d'offrir à ceux qui
les cours musulmanes. Enfin, pendant la du
son séjour, le Nazaréen et sa suite furent
damment pourvus de vivres.

Les connaissances médicales de David
pandirent bientôt sa renommée dans toute l
Les courtisans, les femmes du harem du
tout ce qu'il y avait de considérable à Mar

le voir, et sa charité étendit les visites à toutes classes de la société.

L'empereur, charmé des manières affables et connaissances variées du voyageur, voulait le enir à sa cour et se l'attacher. Sans doute, ame médecin en titre, le chrétien eût été bien té. Le Sultan lui conseillait de ne pas s'avaner au delà des contrées soumises à son empire, caution bienveillante qui dut paraître à David- la suite naturelle d'un plan intéressé pour le enir à Maroc, où sa science était estimée, son rite apprécié. L'ordre de ne pas dépasser Taant lui fut intimé : l'espérance donnée en me temps que plus tard on lui faciliterait les yens d'atteindre Tembouctou n'était qu'un rre, un moyen d'adoucir un refus, qu'il n'est dans la politique more de prononcer nettent.

Le voyageur persista : il obtint son audience de gé le 17 février et poursuivit sa route. Il trasa les montagnes de l'Atlas. visita une tribu singulière de juifs guerriers qui vivent pres- indépendants du sultan, et n'arriva à Mogaque le 25 février. Il en repartit le 23 mars; passant par Agadir, arriva à Oued-Noun le avril, déjà épuisé, ayant grandement souffert la route.

Dans l'ouvrage intitulé : *John Davidson's Afri- Journal,* imprimé par les soins du frère du heureux voyageur, ce dernier parle avec beaup de véhémence de l'effroyable fléau que déjà vait dû braver :

« Décrire l'ouragan du désert, » dit-il, c'est plus

que je ne puis faire; je ne sache point d
de comparaison, de couleur pour le peindr
par le tourbillon, emporté par la foudre,
moun poursuit son effroyable course, flétris
nature entière d'une haleine mortelle. L
vibrante qui l'accompagne, comme le refl
vaste incendie dont la fumée remplit l'esp
mense, raye l'horizon de clartés rougeâtres
rendent visible et plus effrayant encore le
versement du désert. Les regards effarés de
mes, les mugissements, les cris des animau
en vain lancés vers le ciel; ils retombent, r
sés par la tempête de sable, contre laquelle
gie, le courage, la science de l'homme ne p
rien. Le tourbillon nous renversa, passa s
têtes enterrant un de nos chameaux, et
nous nous levâmes du sol embrasé, ce fl
découvrir un autre désastre. La langue de
fléau avait bu jusqu'à la dernière goute
conservée au fond de nos outres; à peine éc
à ses atteintes brûlantes, nous étions n
d'être consumés par la soif. »

Dans un style plus simple, les descripti
Jackson et Ali-Bey font du simoun ou *sho*
sont pas moins effrayantes. «Tant qu'il du
le premier, « il est impossible de respirer
villes de toute la province de Suze. Ob
quitter les appartements élevés au-dessus
les habitants se réfugient dans des caves
raines, dans des magasins cachés sous te
ils ne vivent que de fruits, de melons d'
figues, de cactus; toute viande, durant cette
est malsaine, dégoûtante; à peine refroi

charge de vers. Pour rendre les chambres habi-
es la nuit, on arrose, à grands baquets d'eau
ide, leurs murs de pierres, tellement brûlants,
il semble que l'on inonde du fer rouge au feu.
« Le shoume se fait sentir jusqu'à vingt lieues
mer, et couvre d'un sable impalpable le pont
s navires; il convertit le désert en tourbillon-
ntes vagues, plus dangereuses que celles de l'O-
an. Point de salut à espérer que de la cessation
la tourmente, qui peut durer 3, 5, 7 et jusqu'à
gt et un jours. Les Akkabaahs (réunion de ca-
vanes) sont forcées de lever les tentes à la hâte,
de poursuivre leur route dès que le simoun s'é-
ve, chassant devant lui des flots d'un sable rou-
âtre, qui s'attache à tout objet fixe pour le
couvrir en peu d'instants. Comme la houle des
mpêtes, les vagues desséchantes du désert arrivent
ondulant, retombent sur tout ce qui s'oppose à
ur marche et l'ensevelissent. Des caravanes en-
ères ont été enterrées sous ces mouvantes mon-
gnes, qui s'accumulent en peu d'heures sur la
aine auparavant nivelée et sans bornes. Puis,
udain, le vent tourne, balaye les masses qu'il a
ulevées, et creuse un chaos d'effroyables golfes
de béants abîmes, au milieu des fugitives Alpes
i'il vient de créer. Constamment déçu par d'in-
ables et changeantes formes, le voyageur ne peut
gler sa course que sur la position des étoiles. Le
ufle altéré de l'ouragan consume, tarit jusqu'à
dernière goutte que renferment les outres, por-
es à dos de chameau. C'est alors que, comme
affirment les Arabes et les hordes du Soudan, on
payé une gorgée d'eau jusqu'à 500 dollars : 10

et 20 ne sont que le prix ordinaire, avant que le fléau ait atteint toute son intensité.

En 1805, une akkabaah se rendant de Tembouctou à Taffilet, trouva taries les sources d'une des Oasis où l'on s'approvisionne habituellement : chose effroyable à dire, la caravane entière périt de soif. De deux mille personnes, de dix-huit cents chameaux qui la composaient, pas un animal, pas un homme n'échappèrent. C'est ainsi que s'expliquent ces montagnes d'os calcinés, épouvantables cimetières auxquels, de distance en distance, les kaffilas se heurtent dans le désert.

La maladie, qui longtemps arrêta Davidson à Oued-Noun, doit être attribuée à cette brûlante haleine chargée de particules de sables. Il ne l'avait respirée cependant que dans les *petits Saharas*, ces déserts partiels que la mer, en se retirant, laisse autour de Rabath, de Mogador, et entre Agadir et Oued-Noun. D'abord les yeux du voyageur furent frappés : à l'ophthalmie se joignirent bientôt les maux de gorge. Selon sa propre expression : « son palais tombait », et après avoir vainement employé les différents remèdes que lui indiquait la science, il lui fallut recourir à celui que l'expérience a fait adopter dans le pays. Il consiste à enfoncer dans le gosier du malade une baguette enduite de goudron, dont il doit aspirer la fumée. Les souffrances infligées par ce topique sont telles, que, d'après ce qu'écrivait Davidson, « la mort lui eût semblé préférable. »

Loin de tout secours, en proie à des angoisses physiques, ayant de justes motifs de se méfier des habitants du pays, recevant de ses amis européens

blis dans les ports barbaresques, des consuls, en particulier, de mon père, des lettres rem-
:s de prudents avis, compris trop tard, sur les gers qu'il n'avait pas prévus à temps, pour conjurer, Davidson sentit chanceler son cou-
e.

L'élasticité de ses esprits était grande, sa déter-
ıation inébranlable; mais il apprenait à voir, et illusions se dissipaient une à une. Naguère il érait tant de l'influence de l'Africain qui l'a-
; suivi! Il écrivait au duc de Suffolk : « Je puis ompter sur Aboubèkre : connu de toutes les opulations de l'intérieur, c'est comme un pas-
e-port vivant. Il est cousin d'Hamed-Libou, 'Ali, surnommé Kotoribou (le guerrier), devenu oi de Kong; enfin, il est parent de tout ce qu'il a de riche et de puissant dans ce royaume. » bien, maintenant, abattu par la maladie, à ıi aveugle, première victime du décourage-
ıt, ce nègre, faible et bon, regrettait l'Angle-
re, et pliait sous les fatigues d'un voyage à peine ımencé. Avant même d'arriver à Rabath, Abou-
.re ne pouvait s'empêcher de me dire en confi-
ıce que jamais il n'aurait consenti à partir s'il s'était cru obligé de le faire par reconnaissance ır Davidson; qu'il n'avait nul désir de revoir pays natal; que son unique espoir était de re-
rner en Europe, pour y finir en paix ses jours milieu d'un peuple éclairé et d'une civilisation laquelle il ne se pouvait plus passer. Très-
dit dans la langue arabe écrite, il entendait peu iome parlé, et méprisait souverainement les res, dont l'ignorance et le caractère perfide lui

jurer sur le Coran, à chaque objet restitué, qu'ils en étaient bien et dûment propriétaires. En tra geant ainsi, et ne vengeant pas sur l'heure la m du Nazaréen les Tajacauths, à leur éternelle ho encoururent le reproche, fondé ou non, d'avoir tr celui qu'ils avaient juré de défendre et de pro ger contre tous.

Tels sont les détails rassemblés par le vice-cons anglais à Mogador, M. Wilshire, dont les effor pour tirer vengeance de cet assassinat sont de meurés infructueux.

Le cheik Berushe affirma n'avoir ni bu ni mang de quatre jours à la nouvelle du meurtre. Plus tar il vint à bout de faire restituer la plupart des effe du Nazaréen. Il n'est pas jusqu'à un petit pédo mètre d'argent prêté au malheureux Davidson, qu ne m'ait été rendu par les soins du frère de celui ci. Mais quant aux papiers, aux journaux, au livres, ils étaient anéantis. Il semblerait même qu leur destruction fut le but principal des assassins Pour moi, je ne doute nullement que, payés pou commettre le crime, ils n'eussent reçu l'instructio spéciale de détruire tous les papiers qui pourraien contenir quelques informations sur le pays et so commerce, en même temps qu'ils faisaient dispa raître le voyageur.

Dans sa première lettre à M. Wilshire, bien qu plus tard il ait jugé prudent de le nier, le chei accuse les marchands du Taffilet d'être les promo teurs de cet acte sanglant.

« Les Arabes d'El-Harib, » écrivait-il, « n'on fait la route que pour aller tuer le tibib (le doc teur). La vie du Nazaréen leur avait été payée pa

ı marchands du Taffilet, qui habitent proche la ıce où campe d'ordinaire cette tribu. »

Les soupçons qui s'attachèrent aussi au cheik e semblent injustes, et il s'en montra vivement rité :

« Les paroles que vous rapportez, » s'écrie-t-il, d'après lesquelles nous sommes accusés d'avoir comploté, avec les Harib la mort du chrétien, ne valent pas la peine qu'on les répète. De tels actes n'entrent pas dans nos voies, Dieu merci. Mais c'est à lui de rendre à chacun selon ses paroles et ses œuvres.

» Partout où nous trouverons les Harib, dans les tentes ou sur les routes, notre tribu les pillera et les tuera. Car nous avons juré, par tout ce qu'il y a de sacré, de tirer vengeance des meurtriers.

» Quant aux propriétés du tibib, s'il en reste quelques articles entre les mains des Tajacauths, ils vous serons renvoyés. Allah sait combien nous avons regretté notre ami. Et, le Seigneur soit loué à tout jamais! Il sait aussi que nous n'avions rien négligé pour la sûreté du chrétien. Nous ne pouvions penser que Harib trahirait l'homme que nous avions pris sous notre sauvegarde. Tout est venu des marchands du Taffilet. C'est leur or qui a armé la main des Arabes pour tuer le Nazaréen. La volonté de Dieu soit faite. La vérité sera connue lorsque les deux cavaliers que nous avons dépêchés vers la tribu des Tajacauths seront revenus, et que nous vous les aurons envoyés. La paix soit avec vous. »

Si le cheik rétracta ensuite ses assertions; s'il

chercha à disculper les négociants du Taffilet; ils malgré ces menaces, il laissa en paix la tribu de Harib, cela rentre encore dans le cours ordinaire des choses en ce pays. Le mal était fait, il n'y avait plus de remède; sur réflexion l'Arabe aura craint de s'attirer de riches et puissants ennemis, et sera revenu à la politique de sa nation, qui consiste à donner toujours de bonnes paroles, sans s'inquiéter de les contredire par des actes.

La destinée d'Aboubèkre n'a pas été connue, il est à croire qu'il a succombé à des fatigues qu'il n'était pas en état de supporter.

Les sages avis, donnés malheureusement trop tard à Davidson, sont ceux que devrait prendre tout voyageur pressé du désir de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique à travers les possessions des Mores. Le premier tort de notre compatriote, je l'ai dit, était d'avoir ébruité son plan de voyage. Il aurait donc fallu retourner en Angleterre pour accréditer l'opinion qu'il renonçait entièrement à son premier projet.

Avant de se rembarquer, il devait attendre qu'il ne fût plus question du voyageur africain, et employer le temps à se perfectionner dans la connaissance de l'arabe. Ensuite, en quittant l'Angleterre, Davidson aurait dû changer un nom trop répété déjà dans le Maroc; éviter Gibraltar et Tanger où il courait risque d'être reconnu, et prendre terre à Mogador. Plusieurs navires font annuellement la traversée de Londres à cette ville. Arrivé là, le plus sage était de prendre les allures d'un petit marchand, assez heureux pour avoir quelques légères connaissances en médecine;

science qu'il ne fallait pas non plus trop faire valoir, de peur d'attirer l'attention, soit des habitants, soit des marchands et des consuls des nations rivales.

Après avoir passé à Mogador quelque temps employé à se rendre familier le dialecte mograbin; à saisir, tant bien que mal, ce qu'il aurait pu du langage des tribus africaines entre lesquelles il se proposait de voyager; à étudier les habitudes et le caractère des hordes de l'intérieur, le prétendu marchand aurait tâché de se former des connaissances, de se faire des amis parmi les Arabes qui escortent les kaffilas. Le tout en continuant de vaquer aux affaires de son petit négoce.

Les conseils de M. Wilshire, le vice-consul de Mogador, auquel le voyageur pouvait confier ses plans, lui eussent été d'une grande utilité. Je ne sache personne dans l'empire de Maroc, plus en état de donner un excellent avis, et qui apporte un zèle plus éclairé à tout ce qui peut servir la science, à tout ce qui peut accroître nos connaissances géographiques. M. Wilshire est très-estimé des natifs, et je ne doute pas que les relations les meilleures qu'ait eues M. Davidson, ne lui vinssent de ce côté.

Préparé ainsi, et s'étant ménagé des rapports de commerce avec l'intérieur, l'Européen pouvait se joindre à une kaffila, sous le prétexte plausible de faire ses propres emplettes, et de surveiller lui-même ses intérêts. Vêtu du costume du pays pour ne pas être remarqué, muni de quelques provisions frugales qui ne pussent exciter, ni la curiosité ni l'avidité des Arabes, le faux marchand aurait dû

surtout chercher à s'assurer pour compagnon, quelque habitant du pays, d'un caractère sûr, considéré des siens. Il aurait fallu s'efforcer de lier amitié avec lui, de se l'attacher par des liens de reconnaissance et des services réciproques. Quelque perfides que soient les hordes semi-barbares du nord de l'Afrique, quelque aveugle que soit leur haine du nom de chrétien, il est des hommes parmi elles qui se sont montrés dignes d'amitié et de confiance. J'en ai fait moi-même l'épreuve lorsqu'il s'agissait de vie ou de mort; celui qui avait rompu le pain avec moi, celui dont j'avais partagé la tasse de lait, a souvent pris ma défense, et contre ses propres frères.

C'est faute d'avoir eu recours à toutes ces mesures de prudence que tant de voyageurs ont échoué en Afrique (1). En s'y conformant, Davidson non-seulement atteignait Tembouctou, mais aurait pu pénétrer plus avant dans l'intérieur. Sa qualité de chrétien était le plus grand obstacle; ce voyage serait plus facile à entreprendre pour un juif. Celui-ci du moins, malgré son abjection et sa misère, est encore sujet du

(1) M. Drummond-Hay oublie que c'est là justement la marche qu'a suivie notre compatriote Caillé, et qui lui a si bien réussi. Il ne parle du voyageur français que pour élever des doutes sur ses récits. M. Hay s'étonne qu'une vue de Tembouctou, dessinée par Caillé, n'ait point été reconnue par un naturel du pays, auquel l'Anglais l'a présentée. Je crois que beaucoup d'Européens, bien qu'ils aient plus d'habitude de juger la peinture que les naturels de Tembouctou, pourraient méconnaître la vue de la ville qu'ils habitent, fût-elle dessinée par des mains plus habiles que ne l'étaient celles de M. Caillé, voyageur et non artiste.

ultan, tandis qu'il n'existe pas de rayas chrétiens ans les États barbaresques. Le préjugé contre otre religion y est enraciné, violent; les Nazaéens sont considérés comme idolâtres.

La haine que les descendants des Mores, chasés d'Espagne (eux qui gardent encore les titres e propriétés des terres et des maisons de Grenade t de l'Andalousie), ont vouée à ceux qui les chasèrent, les sanglants souvenirs des croisades, la ifférence de mœurs, de coutumes, tout vient nourir l'antipathie religieuse qui sépare le mahoméan du chrétien. Tuer un européen est enfin un cte méritoire par lequel on gagne d'emblée le paadis.

Si Davidson avait adopté dans une kaffila ce ôle de petit marchand, il lui aurait fallu, sans ıul doute, user de beaucoup de précautions en ›renant ses notes. Le meilleur parti eût été de s'en ier à sa mémoire jusqu'à son arrivée à Tembouc-ou. A moins, qu'ayant recours à un stratagème ue favorise la superstition des Mores, le commerant docteur n'eût prétendu écrire des recettes et les talismans contre la maladie.

Le long cours du voyage lui donnait plus d'une ›ccasion de traiter les indispositions, réelles ou maginaires, de ses compagnons. Lorsqu'il voulait aire des observations astronomiques sans éveiller le soupçons, il pouvait appuyer sur la nécessité de ›onsulter les astres et d'enregistrer leurs décrets. Jn Arabe, un More sont toujours ravis d'être raités et médicamentés. Des pilules de mie de ›ain et quelques paroles incompréhensibles proıoncées gravement sur les soi-disant malades,

suffisent pour colorer beaucoup d'actes suspects aux mahométans, et pour s'attirer leur vénération et leur bienveillance.

D'ailleurs le fanatisme diminue à mesure qu'on avance dans l'intérieur. Les mœurs y sont plus douces, les connaissances moins bornées. L'arabe que parlent quelques tribus est aussi pur que celui du Coran.

Un voyageur anglais, Jackson, traçant la route des Akkabaahs s'étend avec plaisir sur le caractère simple et poétique des habitants nomades du désert, de ces tribus qui servent d'étapes dans les immenses traversées du Sahara et qui, à tour de rôle, donnent aux caravanes agglomérées un sauf-conduit, et deux *sebagis*, deux chefs qui suffisent pour les faire respecter.

« Les tentes, le costume, le régime de ceux qui composent les caravanes, » dit-il, « sont simples et primitifs. L'usage du vin et des liqueurs fermentées est interdit par la religion; exhortés à la tempérance par ses préceptes, ces hommes se contentent, à leurs sobres repas, de quelques dattes et d'un verre d'eau. Ils voyageront des semaines entières sans autre nourriture, et quelquefois, pour des traversées de plusieurs semaines, un peu d'orge et de l'eau froide leur suffit Vivant de cette façon frugale, loin de se plaindre, ils se réjouissent doucement de l'espérance d'atteindre leur contrée natale.

» Ils chantent de temps en temps, lorsqu'ils approchent de quelques habitations, ou lorsque les chameaux paraissent fatigués. Leurs chants sont habituellement à trois parties; et tous ceux

les conducteurs de chameaux qui ont de la voix se joignent au chœur. C'est chose surprenante à quel point ces sons raniment le courage des bêtes de somme; l'ensemble, la mesure et l'harmonie de ce chœur dans ces grandes solitudes ne se peuvent décrire. En traversant le désert, la caravane s'arrange constamment pour terminer la journée à l'heure de l'*Assaou* (prière de quatre heures) : si bien qu'au coucher du soleil, les tentes sont dressées, les prières dites en commun, et le *lashaou* (souper) préparé. Après quoi tous s'asseyent en cercle et causent jusqu'à ce que le sommeil les ait vaincus. Le lendemain, au point du jour, de nouveau ils se mettent en marche.

» La langue arabe, telle que la parlent ces chameliers, est particulièrement agréable et douce; les lettres gutturales et les aspirées s'adoucissent, et, malgré toute leur énergie et leur netteté, viennent se fondre dans la bouche, en un idiome plus sonore, plus harmonieux que l'italien. C'est presque l'arabe du coran que douze cents ans ont à peine altéré. Les Arabes de Mogaffra et ceux de Aoulâd-Aby-Sebâ ont fréquemment, entre eux, des conversations improvisées en vers, auxquelles les femmes prennent part, montrant une attention particulière à ceux des jeunes Arabes qui excellent le plus dans cet amusement raffiné.

» Durant une visite au vice-roi de Suze Mohamed-Ben-Delemy, il me fit entendre quatre Arabes de la tribu Aoulâd-Aby-Sebâ qui conversèrent en ma présence sur divers sujets, d'une façon poétique, avec une exactitude, une précision de rhythme et d'expression qu'une grande habitude

pouvait seule donner. Le vieil empereur, Sidi Mohamed, encourageait ces exercices littéraires et les récompensait avec magnificence. »

Ce qui aurait pu arriver de plus heureux à Davidson, c'eût été de faire connaissance, pendant son séjour à Mogador, avec quelques-uns de ces chefs des tribus de l'intérieur. Il y a plusieurs années, à une époque où j'étais encore trop jeune pour entreprendre, avec quelque chance de me rendre utile, la traversée du désert, l'opportunité de faire ce voyage me fut offerte. Je m'étais lié avec quelques-uns des chefs des tribus du Soudan, entre autres avec le frère du prince régnant de Singhitti. Ces Hadgis revenaient de la Mecque, et, en m'emmenant à Tembouctou, ils voulaient reconnaître les marques de bonté des officiers anglais, l'aide que ceux-ci leur avaient prêtée, les services qu'ils en avaient reçus dans le cours de leur pèlerinage. Ils prétendaient me rendre, en leur pays, les politesses qu'ils devaient à mes compatriotes. Ne pouvant me décider à faire ce voyage comme course d'agrément, ils essayèrent de tenter mon ambition en m'assurant que chaque bête de somme prise pour porter mon bagage, ne reviendrait qu'avec sa charge d'or, à moins que je ne préférasse quelque autre production de leur riche pays; et lorsque je mis en avant les dangers de la route :

« Quatre cents hommes de mon sang et de ma
» tribu portent mon nom, me dit l'un des chefs
» tous mourraient avant qu'un cheveu de ta tête
» tombât. Et quand tu porterais une couronne de
» diamant sur le front, tant que tu seras sous ma

gorde, nul n'oserait y jeter un coup d'œil d'envie. »

Voilà de quels hommes les voyageurs au désert devraient faire des auxiliaires et des amis.

APPENDICE.

I.

Traité de paix et d'amitié conclu entre Sidi-Mohamed et Louis XV, le 28 mai 1767.

« Art. Ier. Le présent traité a pour base et fon-
ement celui qui fut fait et conclu entre le très-
aut et très-puissant empereur Sidi-Ismaël (que
ieu ait béni!), et Louis XIV, empereur de France,
e glorieuse mémoire.

» Art. II. Les sujets respectifs des deux empires
ourront voyager, trafiquer et naviguer en toute
surance et partout où bon leur semblera, par
rre et par mer, dans la domination des deux em-
ires, sous quelque prétexte que ce soit.

» Art. III. Quand les armements de l'empereur
u Maroc rencontreront en mer des navires mar-
ands portant pavillon de l'empereur de France
ayant passe-port de l'amiral, dans la forme

transcrite au bas du présent traité, ils ne pourr
les arrêter ni les visiter, ni prétendre absolum
autre chose que de présenter les passe-ports
ayant besoin l'un de l'autre ils se rendront re
proquement de bons offices; et quand les va
seaux de l'empereur de France rencontreront c
de l'empereur de Maroc, ils en useront de mê
et ils n'exigeront autre chose que le certificat
consul français établi dans les États dudit em
reur, dans la forme, transcrite au bas du prés
traité.

» Il ne sera exigé aucun passe-port des vaisse
de guerre français grands ou petits, attendu qu
ne sont pas en usage d'en porter, et il sera p
des mesures, dans l'espace de six mois, p
donner aux petits bâtiments qui sont au service
roi des signes de reconnaissance, dont il sera
mis copie par le consul aux corsaires de l'emper
de Maroc. Il a été convenu, de plus, que l'on
conformera à ce qui se pratique avec les corsai
de la régence d'Alger, à l'égard de la chalo
que les gens de mer sont en usage d'envoyer p
se reconnaître.

» Art. IV. Si les vaisseaux de l'empereur
Maroc entrent dans quelque port de la dominat
de l'empereur de France, ou si, respectiveme
les vaisseaux français entrent dans quelques-
des ports de l'empereur de Maroc, ils ne ser
empêchés, ni les uns ni les autres, de prendr
leur bord toutes les provisions de bouche dont
peuvent avoir besoin, et il en sera de même p
tous les agrès et autres choses nécessaires à l'
taillement de leurs vaisseaux, en les payant

rix courant, sans autre prétention. Ils recevront ailleurs tous les bons traitements qu'exigent amitié et la bonne correspondance.

» Art. V. Les deux nations respectives pour-ont librement entrer et sortir, à leur gré et en ut temps, des ports de la domination des deux npires et y trafiquer avec toute assurance; et si, ar hasard, il arrivait que leurs marchands ne endissent qu'une partie de leurs marchandises et u'ils voulussent remporter le restant, ils ne se-ont soumis à aucun droit pour la sortie des effets ıvendus. Les marchands français pourront vendre acheter, dans toute l'étendue de l'empire de aroc, comme ceux des autres nations, sans payer ıcun droit de plus; et si jamais il arrivait que empereur de Maroc vînt à favoriser quelques ıtres nations sur les droits d'entrée et de sortie, ès lors les Français jouiront du même privilége.

» Art. VI. Si la paix qui est entre l'empereur e France et les régences d'Alger, Tunis, Tripoli autres, venait à se rompre, et qu'il arrivât qu'un avire français, poursuivi par son ennemi, vînt se éfugier dans les ports de l'empereur de Maroc, s gouverneurs desdits ports sont tenus de le ga-ntir et de faire éloigner l'ennemi, ou bien de le tenir dans le port un temps suffisant pour que vaisseau poursuivi puisse lui-même s'éloigner, nsi que cela est généralement usité; de plus, les ıisseaux de l'empereur de Maroc ne pourront oiser sur les côtes de France qu'à trente milles in des côtes.

» Art. VII. Si un bâtiment, ennemi de la France, nait à entrer dans quelque port de la domination

de l'empereur de Maroc, et qu'il se trouve des prisonniers français qui soient mis à terre, ils seront dès l'instant libres et ôtés du pouvoir de l'ennemi (1). Il en sera usé de même si quelque vaisseau ennemi de l'empereur de Maroc entre dans quelque port de France et qu'il mette à terre des sujets dudit empereur. Si les ennemis de la France, quels qu'ils soient, entrent avec des prises françaises dans les ports de l'empereur de Maroc, ou qu'alternativement les ennemis de l'empire de Maroc entrent avec des prises dans quelques ports de France, les uns et les autres ne pourront vendre les prises dans les deux empires; et les passagers fussent-ils même ennemis, qui se trouveront réciproquement embarqués sous les pavillons des deux empires, seront de part et d'autre respectés, et l'on ne pourra, sous aucun prétexte, toucher à leurs personnes et a leurs biens; et si par hasard il se trouvait des Français passagers sur des prises faites par des vaisssaux de l'empereur de Maroc, ces Français, eux et leurs biens, seront aussiôt mis en liberté; et il en sera de même des sujets de l'empereur de Maroc, quand ils se trouveront passagers sur des vaisseaux pris par les Français; mais, si les uns et les autres sont matelots, ils ne jouiront plus de ce même privilége.

» Art. VIII. Les vaisseaux marchands français ne seront pas contraints de charger dans leur

(1) Le texte arabe porte : « Si les captifs français demeurent à bord du vaisseau, sans qu'aucun d'eux descende à terre, on n'aura rien à dire aux gens du bâtiment à leur sujet ; mais s'ils descendent à terre, ils seront libres et soustraits au pouvoir de celui qui les retenait prisonniers. »

d, contre leur gré, ce qu'ils ne voudront pas, d'entreprendre aucun voyage forcément et con- leur volonté.

» Art. IX. En cas de rupture entre l'empereur France et les régences d'Alger, Tunis et Tri- li, l'empereur de Maroc ne donnera aucune aide assistance auxdites régences, en aucune façon, il ne permettra à aucun de ses sujets de sortir, d'armer sous aucun pavillon desdites régences, ur courir sur les Français; et si quelqu'un des s sujets venait à y manquer, il sera puni et res- nsable dudit dommage (1). L'empereur de ance, de son côté, en usera de même avec les nemis de l'empereur de Maroc; il ne les aidera ne permettra à aucun de ses sujets de les aider.

» Art. X. Les Français ne seront tenus ni obli- s de fournir aucune munition de guerre, poudre, ions, ou autres choses généralement quelcon- es servant à l'usage de la guerre.

» Art. XI. L'empereur de France peut établir ns l'empire de Maroc la quantité de consuls qu'il idra, pour y représenter sa personne dans les rts dudit empire, y assister les négociants, les pitaines et les matelots, en tout ce dont ils pour- it avoir besoin, entendre leurs différents et dé- ler des cas qui pourront survenir entre eux, is qu'aucun gouverneur des places où ils se uveront puisse les en empêcher.

» Lesdits consuls pourront avoir leurs églises

1) Le texte signifie à la lettre : « Il (l'empereur) le châ- a, et répondra du dommage causé par son sujet. » L'exac- de de la traduction est ici d'une grande importance, ute M. de Sacy.

dans leur maison pour y faire l'office divin; et quelqu'un des autres nations chrétiennes voulait assister, on ne pourra y mettre obstacle ni empêchement; et il en sera usé de même à l'égard des sujets de l'empereur de Maroc quand ils seront en France; ils pourront librement faire leurs prières dans leurs maisons (1). Ceux qui seront au service des consuls, secrétaires, interprètes et courtiers ou autres, tant au service des consuls que des marchands, ne seront point empêchés dans leurs fonctions, et ceux du pays seront libres de toute imposition et charge personnelle (2).

» Il ne sera perçu aucun droit sur les provisions que les consuls achèteront pour leur propre usage, et ils ne payeront aucun droit sur les provisions et autres effets à leur usage qu'ils recevront d'Europe, de quelque espèce qu'ils soient; de plus les consuls français auront le pas et préséance sur les consuls des autres nations, et leur maison sera respectée et jouira des mêmes immunités qui sont accordées aux autres (3).

(1) Il y a dans l'arabe : *se faire une mosquée.*

(2) On lit à la lettre dans l'arabe : « Les personnes que lesdits consuls auront à leur service, comme écrivains, truchements, courriers et autres, n'éprouveront aucun obstacle à leur service, et on ne leur imposera aucune charge quelconque, soit quant à leurs personnes, soit quant à leurs maisons; on ne les empêchera pas non plus de faire les affaires dont elles seront chargées par les consuls ou les marchands, en quelque lieu que ce soit. »

(3) On lit dans l'arabe : « Ils auront aussi la liberté d'aller partout où ils voudront dans les États de notre seigneur, tant par terre que par mer, sans que personne y mette aucun obstacle; ils jouiront pareillement du droit de se rendre, s'ils le jugent à propos, sur des bâtiments de leur nation, sans

XII. S'il arrive un différend entre un
n Français, l'empereur en décidera ou
i qui représente sa personne dans la ville
lent sera arrivé, sans que le cadi ou le
naire puisse en prendre connaissance; il
sé de même en France, s'il arrive un
entre un Français et un More.
XIII. Si un Français frappe un More, il
igé qu'en la présence du consul qui dé-
cause, et elle sera décidée avec justice et
ité; et, au cas que le Français vînt à s'é-
le consul n'en sera pas responsable; et
ntre un More frappe un Français, il sera
vant la justice et l'exigence du cas.
XIV. Si un Français doit à un sujet de
ir de Maroc, le consul ne sera respon-
payement que dans le cas où il aurait
n cautionnement par écrit : alors il sera
de payer; et par la même raison, quand
devra à un Français, celui-ci ne pourra
un autre More, à moins qu'il ne soit
u débiteur.
n Français venait à mourir dans quelque
l'empereur de Maroc, ses biens et ses
ont à la disposition du consul, qui pourra
ettre le scellé, faire l'inventaire, et pro-
in à son gré, sans que la justice du pays
vernement puissent y mettre le moindre

ne s'y oppose. Leur maison sera respectée, et
y exercera aucune voie de fait contre un autre. »
restomathie arabe de M. de Sacy, 2e édit., t. 3,

XV. Si le mauvais temps ou la poursuite
emi force un vaisseau français à échouer
ôtes de l'empereur de Maroc, tous les ha-
les côtes où le cas peut arriver, seront
donner assistance pour remettre ledit na-
ier, si cela est possible; et si cela ne se
l'aideront à retirer les marchandises et
chargement, dont le consul le plus voisin
(ou son procureur) disposera suivant leur
l'on ne pourra exiger que le salaire des
rs qui auront travaillé au sauvetage; de
e sera perçu aucun droit de douane ou
les marchandises qui auront été déposés
excepté celles que l'on aura vendues.

XVI. Les vaisseaux de guerre français
dans les ports et rades de l'empereur de
seront reçus et salués avec les honneurs
r pavillon, vu la paix qui règne entre les
pires, et il ne sera perçu aucun droit sur
sions et autres choses que les comman-
officiers pourront acheter pour leur usage
le service du vaisseau; et il en sera usé
envers les vaisseaux de l'empereurr de
nand ils seront dans les ports de France.

XVII. A l'arrivée d'un vaisseau de l'em-
e France en quelque port ou rade de l'em-
Maroc, le consul du lieu en avisera le
ur de la place, pour prendre les précau-
arder les esclaves pour qu'ils ne s'évadent
ledit vaisseau, et, au cas que quelque
int à y prendre asile, il ne pourra être
ne recherche à cause de l'immunité et des
au pavillon; de plus le consul ni per-

autre ne pourra être recherché à cet effet;
ı sera usé de même dans les ports de France,
lque esclave venait à s'échapper et à passer
uelque vaisseau de guerre de l'empereur de

rt. XVIII. Tous les articles qui pourraient
été omis seront entendus et appliqués de la
re la plus favorable pour le bien et l'avan-
éciproque des sujets des empires, et pour le
en et la conservation de la paix et de la
ure intelligence.
rt. XIX. S'il venait à arriver quelque con-
tion aux articles et conditions sous lesquels
x a été faite, cela ne causera aucune altéra-
ladite paix; mais le cas sera mûrement
né et la justice sera faite de part et d'autre.
ıjets des deux empires qui n'y auront aucune
'en seront point inquiétés, et il ne sera fait
acte d'hostilité, que dans le cas d'un déni
l de justice.
rt. XX. Si le présent traité de paix venait à
ompu, tous les Français qui se trouveront
'étendue de l'empire de Maroc auront la per-
ın de se retirer dans leur pays avec leurs
et leurs familles, et ils auront pour cela le
et terme de six mois. »

II.

Hadji-Edris-Rami, envoyé comme ambassad à Napoléon en 1807, était chef de la puissante mille des shérifs de ce nom, et comme tel il nait le titre d'*Emkaddem* ou l'Ancien. Or l'E kadden a l'administration des fonds qui sont pla dans les coffres à côté du sépulcre de Mouley-Ed le fondateur de Fez, et l'un des plus grands sai de l'islamisme; il reçoit aussi les aumônes grains, des bestiaux ou autres effets qu'à titre tribut les habitants mettent à sa disposition; l même en fait la distribution parmi les shérifs, la plupart vivent de cette charité, quoiqu'il y e ait de très-riches par les biens immeubles qu'i possèdent, ou par le grand commerce qu'ils fon à l'exemple de l'Emkaddem. La grande vénératio des habitants pour Mouley-Edris, qu'ils invoquen dans toutes les situations de la vie, et par un mouvement spontané, avant même de songer au Tout-Puissant, se reporte sur les héritiers de son nom.

Voici la lettre que cet ambassadeur remit à l'empereur.

La louange est à Dieu.
Au sultan des sultans, au plus glorieux des
erains, le magnifique empereur Napoléon.
Nous offons à Votre Majesté un nombre de sa-
ions infinies et proportionnées à l'étendue de
amitié pour elle. Notre seigneur et maître
yman, empereur de Maroc, (que Dieu fortifie
ernise la durée de son empire!), nous a en-
auprès de Votre Majesté pour la féliciter sur
eureux avénement au trône de la puissance. Il
votre égard, ce que ses prédécesseurs ont été
amment à l'égard des vôtres, fidèle aux traités.
êtes à ses yeux le plus grand, le plus dis-
é parmi tous les souverains de l'Europe, et
tié de Votre Majesté lui est extrêmement pré-
e. Il m'a envoyé auprès d'elle avec des présents.
lle daigne les accepter. Nous prions le Tout-
sant qu'il continue à accorder à Votre Majesté
onheur et une satisfaction inaltérables (1). »

Relations de la France avec le Maroc. *Nouvelles Annales*
oyages.

III.

Le journal des *Débats* a donné le récit le plus intéressant, en même temps que le plus complet, des événements qui ont précédé et amené la question de guerre entre la France et le Maroc. Nous le citons ici en entier :

« M. Victor Darmon, israélite, né à Marseille d'un père tunisien, était commissionné en qualité d'agent consulaire d'Espagne et de Sardaigne à Mazagan, sur la côte de l'Océan. Ce sont presque toujours des juifs qui remplissent ces fonctions dans les villes où les puissances européennes n'ont point de vice-consuls. Darmon, étant à la chasse dans le mois de septembre de l'année dernière, eut une querelle avec des Mores qui voulaient lui interdire le passage d'un champ, et qui, le connaissant pour juif, ameutèrent les habitants contre lui. Darmon, assailli d'une grêle de pierres, se crut en danger, fit feu, et tua un homme. Ce meurtre d'un musulman par un juif excita dans tout le pays la plus furieuse indignation. Darmon fut arrêté, jugé et condamné à mort par le kaïd de Ma-

n. Mais aucune sentence capitale n'est exécu-
u Maroc sans la confirmation du sultan. Dans
ervalle, Darmon parvient à se sauver; il est
is, il se défend et blesse un garde. Nouveau
ment, qui, pour ce nouveau fait, le condamne
seconde fois à mort, et enfin le malheureux
exécuté le 25 janvier. Cette affaire qui avait
quatre mois, ne fut connue des consuls d'Es-
ne et de Sardaigne à Tanger, que le 6 février,
les autorités et le gouvernement du Maroc
nt soin de la tenir secrète, pour ne pas risquer
perdre leur vengeance.

Dans toutes les questions relatives à la sûreté
la propriété des Européens, l'usage est que
le corps consulaire résidant à Tanger se joigne
onsul de la nation lésée pour appuyer ses ré-
nations, ce qui eut lieu à l'occasion de l'agent
ignol supplicié. Quoique né à Marseille, Dar-
n'a pas été considéré comme Français, et il
pouvait l'être. Il n'avait pas accompli les for-
ités du Code civil, il avait même refusé de se
e immatriculer au consulat de France, enfin il
t perdu ses droits par l'acceptation de fonc-
s auprès d'un gouvernement étranger. Le con-
de France n'a donc pas eu de plainte directe à
ter en cette circonstance, et il ne fit que se
dre à ses collègues pour soutenir la demande
satisfaction présentée par les consuls d'Espagne
le Sardaigne. Les griefs des consuls étaient
dés sur ce que, d'après les traités, leur agent,
il coupable, ne pouvait être jugé ni exécuté
s que le gouvernement marocain en eût référé
consulat de sa nation.

» La réponse du ministre Mohammed Bendri, arrivée de Fez sur la fin de février, fut hautaine et peu conciliante. Le gouvernement ignorait, prétendait-il, que ce juif fût un agent consulaire, et dans tous les cas on devait se tenir pour averti que tout juif qui vient demeurer dans les États du sultat est soumis aux mêmes lois que les autres juifs de l'empire, la porte leur étant ouverte si la condition ne leur convient pas. Cette réponse mécontenta fort le corps consulaire, qui avait droit d'espérer que le gouvernement marocain essayerait au moins de se disculper en exposant les détails de l'affaire de Darmon, et ceux de la procédure instruite contre cet infortuné. Ce différend entre l'Espagne et le Maroc fut bientôt suivi de quelques hostilités partielles exercées par les Marocains contre les places que l'Espagne possède sur la côte. Un bateau de pêche de Ceuta s'étant approché du cap Negrette, sous le vent de Tétouan, reçut tout à coup une volée de coups de fusil qui lui tua un homme. Le 11 mars, à Melilla, autre préside espagnole, un engagement eut lieu entre une felouque de ce port et une embarcation marocaine, qui fut prise après un combat très-vif où il y eut huit hommes tués et douze blessés. Le rapport du capitaine D. Juan Manrique, sur cette affaire, a été publié dans les journaux de Madrid du 15 avril.

» Ces incidents et quelques autres de la même nature causèrent en Espagne une sensation qui n'éclata pas tout d'abord, parce que l'attention publique était alors absorbée par les insurrections d'Alicante et de Carthagène. Mais dès que ces

es eurent été reprises, l'opinion se prononça
lement sur la nécessité de punir les outrages
Maroc. La vieille haine contre les conquérants
l'Espagne se réveillait tout à coup. Pendant
s mois, les journaux de toutes les opinions
cutèrent chaudement la question du Maroc et
ssèrent le gouvernement d'y envoyer une expé-
ion. Nous avons vu dans ces journaux des plans
campagne très-détaillés indiquant la marche à
vre par une armée de 20,000 hommes pour pé-
rer dans le pays, en commençant par occuper
presqu'île de Tanger depuis Tétouan jusqu'à
rache, Ceuta devant être le point de débarque-
nt et la base des opérations. On alla jusqu'à
blier qu'un corps expéditionnaire composé de
ix brigades se rassemblait avec de l'artillerie de
npagne à Puerto Santa-Maria, dans la baie de
lix, et que le général Prim devait en prendre le
nmandement. Les projets ainsi publiés n'avaient
n de réel. Si l'influence européenne doit quel-
e jour dominer tout le nord de l'Afrique, c'est
urellement à l'Espagne que l'avenir réserve la
ble tâche de continuer dans le Maroc l'œuvre de
ilisation que la France accomplit en Algérie.
is cet avenir est loin encore.

Au moment où l'on parlait tant d'une expé-
ion, le ministère Gonzalez Bravo, aux prises
c des révoltes à peine domptées et avec toutes
difficultés de la politique intérieure, ne pou-
t guère songer à envahir le Maroc; il se bornait
préparer l'équipement d'une division navale,
ssant volontiers s'accréditer des bruits de con-
êtes qui flattaient l'esprit chevaleresque de la

nation et faisaient quelque diversion aux
politiques. Sous le ministère Narvaez, les
d'expédition sont tombés peu à peu ; les j
ont cessé d'y exciter le gouvernement et
duire des plans d'invasion. L'annonce de
diation anglaise a tout calmé. Le général
gouverneur de Gibraltar, avait tant à coe
faire réussir que, sans aucun ordre de son
nement, comme l'a dit sir R. Peel, il s'e
porté à Ceuta et s'est rendu lui-même
marocain établi à l'extrémité de la petite pr
pour conférer avec les chefs berbères de
tagnes et les assurer qu'il n'avaient aucu
lité à craindre de la part de l'Espagne.
marche extraordinaire a quelque peu el
fierté castillane. « Les Mores vont nous n
disaient le commandant et les officiers d
ils croiront que nous avons sollicité l'a
l'Angleterre par faiblesse, et que nous av
plié ce gouverneur de Gibraltar de venir
nom fléchir leur orgueil. » Quoi qu'il e
ces susceptibilités, toujours est-il que de
de deux mois, il n'est plus question en Es
conflit sérieux avec le Maroc. Quant au
de Sardaigne, on ne le voit pas figurer d
faire, quoique Darmon fût son agent con
comme il l'était de l'Espagne.

» Mais les bruits de guerre et les plans
sion répandus par les journaux espagnols
les mois de mars et d'avril, avaient eu le pl
retentissement dans les quatre royaumes
grab. Nous devions en ressentir le contre-
notre frontière de l'Algérie, et c'est nou

ons subir les conséquences du conflit espagnol, au moment même où il se trouvait apaisé. Le gouvernement marocain entretient un résident à Gibraltar, où Abd-el-Kader a lui-même aussi des agents; il y a en outre dans cette ville beaucoup de traficants du Maroc, qui, pour la plupart, savent la langue espagnole. Par eux les négociants et les autorités de l'empire ont été bientôt informés de ces projets d'expédition et de conquête qu'on pouvait attribuer au gouvernement espagnol, en les voyant discutés par les journaux ministériels eux-mêmes.

» Peu après le bruit se répand dans tout le Mograb que les infidèles conjurés contre l'Islam, vont attaquer l'empire, les Français par Tlemcen, et les Espagnols par Ceuta. Dans les villes et à la cour de Fez on délibère, on observe, et on fait demander à Gibraltar des renseignements plus certains. Mais la population sauvage et fanatique des campagnes se lève en masse sur plusieurs points et provoque la proclamation du *djehad* ou guerre sainte. Nous dirons tout à l'heure la part que prit Abd-el-Kader à ce mouvement.

» Muley Abd-el-Rhaman, souverain éminemment fiscal et plus avare que belliqueux, tremblait que cette levée désordonnée ne se transformât en révolte contre lui-même. Pour régulariser le mouvement, il annonce que le *djehad* sera proclamé dès que les infidèles mettront le pied sur la terre des croyants, et il expédie à ses pachas et à ses kaïds l'ordre de passer la revue des contingents de leurs provinces. Ces revues ont été pour toutes les villes une cause de trouble et d'effroi; on craignait

le massacre des chrétiens et des juifs; on craignait le pillage des maisons même des musulmans. Aussi fermait-on les portes des cités, lorsque se déployaient sous leurs murailles ces tribus farouches d'Amazirgues, de Schellous, de Bédouins et de Berbères, qui sont la plupart du temps en guerre les unes contre les autres, ou contre les troupes régulières du sultan. A Tanger, que les musulmans du dehors nomment la ville des infidèles, à cause des consuls et du grand nombre de chrétiens qu'elle renferme, et à cause des priviléges que les juifs y possèdent, à Tanger il fallut que le pacha employât presque la force pour éloigner, après la revue, les Berbères d'El-Rif et d'El-Hasbat, qui tenaient la ville bloquée depuis dix jours. Une partie d'entre eux avaient été reçus dans l'intérieur; ils y ont commis beaucoup d'excès; ils ont démoli la maison d'une dame anglaise, dévasté les jardins des consulats et tiré un coup de fusil au consul d'Espagne qu'ils aperçurent à sa fenêtre.

» Le pacha de Larache, Sidi-Busil-Ben-Ali, qui avait à passer en revue les milices de la province d'El-Gharb, exigea des otages de la part des chefs pour les recevoir dans la ville avec leur suite. On peut juger par là du degré de confiance qu'ils inspirent à leurs propres coreligionnaires et du peu d'action exercé sur ces populations par les dignitaires du sultan. Malgré les otages qu'ils avaient livrés, ces barbares tiraient des coups de fusil dans les rues et contre les portes des maisons, ils en tiraient sur les vaisseaux à l'ancre dans le port; on cite le mistik portugais *Fortuna*, et le sloop anglais *Little Viper*, comme ayant été criblés de balles.

Ils tirèrent un coup de fusil au cadi de police, qui leur reprochait leur conduite. Les juifs, les chrétiens, les consuls et leurs agents ont dû se tenir, pendant plusieurs jours, renfermés et barricadés dans leurs maisons, sous peine d'être tués comme des chiens s'ils avaient mis le pied dehors. Les pachas se déclaraient impuissants à réprimer ces violences. Les mêmes terreurs et les mêmes excès avaient lieu à Mogador, où se réunissaient les contingents d'El-Schédma et d'El-Haha. Mais la revue faillit devenir une ocsasion de guerre entre les tribus de ces provinces, qui se haïssent mortellement. Il fallut que le pacha les fît venir chacune séparément et les renvoyât à mesure pour éviter une collision sanglante. Le consul de France à Mogador, M. Jorelle, s'est plaint avec fermeté au pacha des allocutions qu'il avait adressées aux tribus contre les chétiens, contre les Français, lorsque la paix règne entre la France et le Maroc. Le pacha n'a su que lui alléguer les bruits de guerre répandus par tout le pays.

» Au moment où ces bruits de conflit avec l'Espagne commençaient à percer dans le Maroc, Abd-el-Kader était réduit à une situation peu redoutable. Il campait à un lieu nommé Messiounen, dans l'Angad, à une certaine distance d'Ouschda, avec quatre à cinq cents fantassins et deux à trois cents cavaliers réguliers. Sa *smala,* bien peu nombreuse à présent, composée de sa famille et de celle des chefs restés encore auprès de lui, était retirée, avec une compagnie de fantassins, à quelques journées de marche dans le sud du désert d'Angad, à la source de Gaoun, entre Chelala

et Figuig, la dernière bourgade du Sahara algérien sur la route d'El-Aghouat à Tafilet. Le gouvernement de Maroc ne le considérait que comme un hôte embarrassant, et ne lui prêtait aucun secours effectif; les Bédouins de l'Angâd pillaient les trois peaux de sa smala; enfin l'expédition lointaine et pacifique des Français à El-Aghouat, à Aïn-Madhi et dans les oasis, en ralliant ces peuples à nous, lui fermait définitivement l'accès du pays qui avait été sa dernière base d'opérations contre les provinces de l'intérieur. Les armes et les munitions de guerre dont on a souvent parlé, il se les procure pour son argent comme toutes les tribus; ces achats et la solde de sa troupe épuisent peu à peu les restes de son trésor.

» Dans cette situation précaire, Abd-el-Kader apprend le conflit qui s'élève entre l'Espagne et le Maroc. On conçoit tout le parti qu'il a su tirer de cet événement. Bientôt ses émissaires sont en campagne; il fait publier les lettres et les extraits qui lui parviennent sur les projets des Espagnols; il ne manque pas d'ajouter que les Français sont d'accord avec eux pour exécuter une croisade contre les musulmans : il devient l'âme de cette grande levée opérée tout à coup sans l'ordre du gouvernement, qu'elle inquiète, et qui se voit entraîné par l'impulsion belliqueuse imprimée à tout le Mograb par le banni d'Alger. Autant pour se défendre contre l'invasion française annoncée, que pour empêcher Abd-el-Kader d'usurper plus longtemps le premier rôle sur la frontière, Abd-el-Rhaman finit par y envoyer, vers la fin du mois de mai, des troupes régulières, se

oulaïas et ses bokharis, sous les ordres d'Ali-ben-Taïb-El-Guenaoui. A l'arrivée de ce personnage, il y avait déjà aux environs d'Ouschda un rassemblement de 8,000 cavaliers irréguliers et autant de fantassins, dont le principal chef était El-Kebibi, kaïd de la puissante tribu des Alof-Andoum.

» La France s'attendait si peu à la guerre de la part du Maroc, que le maréchal Bugeaud opérait alors à cent trente lieues de là contre les Kabyles du mont Jurjura, et que le général Lamoricière, pour couvrir la province de Tlemcen, était obligé de se fortifier dans la position de Lalla-Magrania, d'où il observait l'ennemi. D'un autre côté, la conduite d'El-Guenaoui démontre que ses instructions étaient purement défensives, et que la cour de Fez le chargeait de vérifier la réalité des projets d'invasion attribués aux Français par le cri public. El-Guenaoui, en effet, malgré les instances d'Abd-el-Kader, refusa d'abord de pénétrer sur notre territoire, et renvoya même une partie des contingents jusqu'après la moisson. Abd-el-Kader voyait avec rage échapper l'occasion d'une guerre entre la France et le Maroc, seul espoir qui restât désormais à son ambition, lorsque arriva Sidi-el-Mamoun-ben-shérif, de la famille des shérifs qui règne au Maroc, envoyé de Fez à Ouschda par le fils du sultan, avec un corps d'oudaïas de la garde. Ce personnage, plus fanatique ou moins subordonné qu'El-Guenaoui, et voulant se populariser par un coup d'éclat, mène au combat les troupes marocaines, et se fait mettre en déroute par le général de Lamoricière, le 30 mai. Abd-el-Kader ne prit

point part à cette affaire; il se tenait à l'écart, comme par modestie et pour laisser toute la gloire au shérif; mais sa politique triomphait : la guerre était engagée.

» Après ce premier combat, où les Marocains n'avaient perdu qu'une cinquantaine d'hommes, nous les voyons rester tranquilles à Ouschda pendant quinze jours, ce qui prouve de nouveau que le sultan avait défendu les hostilités, et que l'acte de Sidi-el-Mamoun n'avait été qu'un coup de tête. Abd-el-Kader met en avant une question de limites, et parvient à passionner les Marocains sur ce sujet. On était alors au 15 juin; le maréchal Bugeaud venait d'arriver au camp, et une entrevue était convenue entre El-Guenaoui et le général Bedeau. On sait quel en fut le résultat. C'est encore Abd-el-Kader qui la fit rompre à coups de fusil par ses agents disséminés dans l'armée marocaine. Les Oudaïas et les Aribs-Bokharis, renommés comme invincibles dans le Mograb, ont été si rudement châtiés en cette occasion, qu'ils n'ont plus reparu, que le grand rassemblement d'Ouschda s'est dissous de lui-même, et que le maréchal Bugeaud a pu se porter sur cette ville sans rencontrer d'ennemis.

» Mais la cour de Maroc n'en reste pas moins responsable à l'égard de la France, de la conduite de ses troupes, de la double agression que nous avons eue à subir, et du séjour d'Abd-el-Kader avec un corps de soldats sur son territoire. Telle est maintenant la nouvelle phase de la question marocaine, et tels sont les griefs pour lesquels la

ance exige une complète satisfaction, avec des
ranties certaines pour l'avenir.

» Telle était en effet la situation apparente des
énements après l'engagement du 15 juin; mais
s escarmouches se renouvellent le 3 et le
juillet. Abd-el-Kader se montre audacieuse-
ent et marche avec le kaïd Hamida, son ami
voué, et depuis longtemps ennemi des Français.
s troupes marocaines ont pour commandant en
ef le shérif Sidi-el-Mamoun, de la famille
yale, qui deux fois déjà a attaqué nos troupes.
empereur temporise, promet des réparations,
t emprisonner d'une part le kaïd El-Guenaoui,
l'autre, envoie des renforts et une partie de sa
rde noire à la frontière. La France a signifié
n ultimatum, retiré ses consuls, recueilli ses
jets commerçants établis dans les ports du
roc. Son escadre bloque Tanger; elle attend,
is fière et menaçante, prête à prendre l'offen-
e sur terre et sur mer, si on ne lui donne pleine
isfaction. Cependant l'Europe s'est émue de ce
nflit. La Suède et le Danemark en voudraient
ofiter pour s'affranchir du honteux tribut que
s deux puissances payent encore à l'empereur
Maroc. L'Espagne, que lient à cette contrée
s souvenirs, ses possessions sur les côtes mo-
sques, et plus directement l'assassinat de son
nsul, semble, en dépit de ses troubles poli-
ques, vouloir prendre une part active à la que-
lle : la Hollande, le royaume de Naples, ont
rs griefs contre Abd-el-Rhaman, et envoient
s escadrilles croiser en vue du littoral barba-
sque. L'Angleterre, restée en dehors de cette

coalition, à laquelle elle ne peut prend
sans léser ses intérêts de commerce et o
mettre l'approvisionnement de Gibraltar,
tervenue comme médiatrice : son plus hab
sul, M. Drummond-Hay, père de l'au
l'ouvrage anglais dont nous donnons la
tion, a suivi l'empereur du Maroc, de pr
proche, et a eu enfin avec lui l'entrevue.
Abd-el-Rhaman était à Alcassar, à une
et demie de Tanger. Il a autorisé le pacha
rache à traiter. Il était temps; le délai
par la France expirait le 2 août.

Que vaudront maintenant la parole et
messes de cet empereur, impuissant à co
tumultueuse soldatesque qui s'est armée
du prophète, et pour la défense de l'isl
C'est ce que le temps peut seul nous ap
Il sortira certainement un nouvel ordre d
de ce conflit. Nos rapports avec le Ma
changer de nature, probablement à not
tage. L'Angleterre, qui ne veut pas la
fera des concessions, et Abd-el-Rhaman l
sera peut-être trop heureux un jour de s
sur l'alliance française, pour réprimer l
tieuses tentatives du fougueux marabout
Kader.

En attendant, cinq des puissances de
ont leurs représentants dans les rades d
et de Larrache. L'Espagne y a une frég
corvette, deux bricks, deux goëlettes, u
et un bateau à vapeur. L'Angleterre, un

de ligne, une frégate et un bateau à vapeur.

La Sardaigne, une corvette de 36.

La Suède, une corvette de même force.

Enfin, la division navale de France se compose de 3 vaisseaux de ligne, *le Suffren*, monté par M. le contre-amiral, prince de Joinville : *le Jemmapes, le Triton*, une frégate, *la Belle-Poule*, trois bricks et neuf navires à vapeur, représentant ensemble une force de 450 canons et de 1,600 chevaux. Plusieurs autres vaisseaux étaient attendus.

Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans le *Moniteur* la dépêche suivante de M. le prince de Joinville.

« Devant Tanger, le 7 août 1844.

» Le 4 est arrivée une réponse inacceptable à l'ultimatum de M. de Nyon. Le 5 j'ai su M. Hay en sûreté. Le 6 au matin, j'ai attaqué les fortifications de Tanger. Quatre-vingts pièces nous ont répondu. Au bout d'une heure leur feu était éteint et leurs batteries démantelées.

» Notre perte en hommes est minime, nos avaries peu graves. Le quartier habité par les consuls européens a été respecté. »

Voilà donc la guerre allumée. L'issue n'en saurait être douteuse, si le Maroc est laissé à lui-même.

IV.

Liste chronologique d'ouvrages français et étrangers, à consulter sur la Barbarie et le Maroc.

1° Ambassade de la reine Élisabeth d'Angleterre à Mouley Abd-el-Melk, empereur de Maroc, en 1577. — *Gentleman's Magazine* de septembre 1810, p. 219.

Relation intéressante, et, selon toute apparence, fidèle.

2° *Relation manuscrite de la seconde et dernière bataille livrée à Taguate, près de Fez*, le 12 mai 1586, entre le shérif Mouley-cheik, fils aîné du puissant Mouley-Hamed-Al-Mansor, et le prétendant à l'empire Mouley-Nacer. Relation annexée à un manuscrit de la bibliothèque du roi à Paris, coté n° 9092.

3° *Consulats du Levant.* Manuscrit de la bibliothèque du roi, n° 116, F. Harlay.

Voyages d'Afrique, faits par le commande- *du roi* et dédiés au cardinal duc de Riche- par Jean Armand, dit Mustapha, Turc de on; Paris, 1631.

Relation du voyage de Roland Fréjus, en ritanie, fait par ordre du roi, en 1666. Paris, 0.

A discourse touching Tanger. Londres, 1680, 2. Sur l'importance de cette place, les services lle peut rendre et le danger qu'elle y aurait à qu'elle tombât entre les mains d'une autre sance que l'Angleterre.

Relation d'une ambassade au Maroc, par ou de Saint-Olon, ambassadeur de Louis XIV, rès de Mouley-Ismaël, empereur de Maroc, en 3, publiée en 1695, Paris.

Relation des trois voyages dans le Maroc, epris en 1604, 1708 et 1712, pour la rédemp- des captifs, par les pères de la Merci; Paris, 4.

Historia de Tangere, por Don Fernando de azès; Lisboa, 1732.

Correspondance des affaires étrangères, ma- crit intitulé, Maroc, 1575 à 1733, au ministère affaires étrangères.

Relation de ce qui s'est passé dans le royaume Maroc, depuis 1727 jusqu'en 1737; Paris, 1742.

12° *Voyage fait par ordre du Roi en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique*, par MM. DE VERDUN et de BORDA, lieutenants de vaisseau; Paris, 1778. Voir pour le *Maroc* le tome 2.

13° *Mémoire adressé par le consul général de France à Maroc*, M. Chénier, en 1777. A consulter au dépôt de la marine.

14° *Voyage dans les États barbaresques*, ou lettre d'un des captifs rachetés par les chanoines de la Trinité, en 1785, Paris.

15° *Voyage à travers la Barbarie*, suite de lettres écrites de l'ancienne Numidie, en 1785-1786, par l'abbé POIRET. Paris, 1789.

16° *Voyage dans l'empire de Maroc, et le royaume de Fez*, en 1790 et 1791; par LEMPRIÈRE, traduit de l'anglais, par M. de Sainte-Suzanne; Paris, 1801.

17° *Travels through the Morocco*, by John Buffa, London, 1810.

18° *An Account of the empire of Marocco, and the Districts of Suze and Taffilet, etc.*; by *Jackson*. London, 1811. 2e éditiod.

19° *Voyages d'Ali Bey-el-Abassi en Afrique, en Asie*, pendant 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807; Paris, 1819, 3 vol. Voir le 1er vol. pour le Maroc et la carte de ce pays.

Naufrage du brick français la Sophie, sur e occidentale d'Afrique, le 30 mai 1819, par harles Cochelet; Paris.

° *Aperçu statistique, en* 1833, *sur l'empire roc,* par Graberg de Hemso, consul suédois.

° *De la pêche sur la côte occidentale de l'A- e,* par M. S. Berthelot; Paris, Arthus Ber- .

° *Des relations de la France avec le Maroc,* I. R. Thomassy *. Cinq articles. *Nouvelles An- des Voyayes.* Mai 1840. — Août 1840. — er 1841. — Juillet 1842. — Octobre 1842; , Arthus Bertrand.

° *Guide de l'officier dans le Maroc,* ouvrage gnol de *Don Séraphin Calderon.* Madrid, 1844.

Les articles très-remarquables, et enrichis de ments tout à fait inédits tirés des archives des es étrangères, jettent un grand jour sur les ions commerciales agitées entre le Maroc et ance, sur les divers traités passés entre ces puissances; et sur l'avenir de notre commerce nos rapports avec ce pays.

V.

Page 59.

En 1765, les négociations de la paix avaient été reprises dans la ville de Maroc par un commerçant français nommé Salva. Comme elles traînaient en longueur, M. de Choiseul, voulant en hâter la conclusion, essaya d'un coup de vigueur dont le succès aurait infailliblement ce résultat, mais dont la funeste issue, au lieu de nous rendre redoutables à Sidi-Mohamed, ne fit que l'irriter contre nous.

Une escadre française vint bombarder Larache et la canonna pendant trois jours. Le 27 juin, après midi, les Français détachèrent dix-huit chaloupes armées pour aller brûler trois corsaires réfugiés dans le port. Le premier fut incendié, mais la défense des deux autres entraîna une fatale perte de temps; et quand le reflux força les *agresseurs* à la retraite, la plupart des chaloupes

rouvèrent à sec. Les quatre cent cinquante
nçais qu'elles contenaient soutinrent alors un
bat désespéré, et après avoir tué un millier de
es, succombèrent bravement, à l'exception de
rante-huit blessés qui furent faits esclaves (1).

) *Relations de la France avec le Maroc.*

On lit dans un rapport récent sur les ressources de nos troupes à Alger :

« Trois cents chameaux ont fait l'expédition du désert, pas un n'est mort en route; un seul a été égaré; la somme qu'ils ont économisée au trésor pour dépenses de convoi s'élève à plus de 50,000 francs.

» Plusieurs expériences annoncées publiquement et suivies de près soit par le sous-intendant militaire, soit par d'autres officiers, ont démontré que nos soldats ont enfin acquis l'expérience nécessaire pour conduire, soigner et entretenir ces bêtes. Ils s'y sont attachés comme les cavaliers à leurs chevaux et les soldats du train à leurs mulets.

» Le chameau coûte six fois moins qu'un mulet et porte encore plus que lui. Il peut voyager avec *la pluie*, monter des côtes rapides, et marcher

sur des terrains rocailleux, malgré la conformation de ses pieds. Il ne boit presque jamais, qualité si utile dans un pays où les bivacs les plus fréquentés contiennent à peine assez d'eau pour les hommes. Il se nourrit toujours sur place et n'a jamais besoin d'orge. Il transporte les hommes malingres, les écloppés aussi bien que le mulet. Il marche aussi vite, au pas, que l'infanterie, à l'allure de 120 pas à la minute.

» S'il est un peu pressé, il la dépasse bientôt. S'il est pressé de manière à ne pas avoir le moyen de manger en route, il fait une lieue et demie par heure. Dans tous les cas, il arrive bien longtemps avant l'infanterie au bivac, attendu que celle-ci a besoin de faire de petites haltes et une grande halte, tandis que le chameau ne doit jamais s'arrêter avant d'être déchargé. Il peut aller au trot et au galop, s'il n'est pas chargé, et s'il est poursuivi par de la cavalerie : dans ce cas, il pourrait transporter rapidement des troupes à de grandes distances, soit pour une razzia, soit pour toute autre circonstance urgente.

» Enfin, un équipage de chameaux est le complément indispensable de la soumission du Sahara à la domination française; le mulet ne pouvant, sans folie, être employé soit aux convois, soit aux ambulances des colonnes qui, chaque année, opéreront dans ces régions.

» Bientôt on admirera, à Alger, un animal extraordinairement curieux et que le général n'a pu se procurer qu'avec une difficulté dont on ne peut se faire l'idée; je veux parler du *mehari*.

» Il parait prouvé que cet animal n'est autre que

le chameau, ou plutôt que le dromadaire. Le mehari mange de l'orge ou des dattes. Son trot est moins allongé que celui d'un bon cheval; mais comme il peut marcher à cette allure pendant quinze heures, il s'ensuit que sa marche d'un jour est de 40 à 60 lieues. La colonne a vu courir un de ces animaux qui venait de près de Tembouctou, et qu'en peu d'instants, on a perdu de vue. Shaw parle de cet animal, à propos de son voyage au mont Sinaï. Le général a pu s'en procurer trois, qu'il se propose, dit-on, de présenter au gouverneur.